

LES JOYAUX DE L'ORIENT
TOME X

OLIVIER DE BOUVEIGNES

ENTENDU
DANS
LA BROUSSE

CONTES CONGOLAIS

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN, VI^e
1938

DU MÊME AUTEUR

TOUS PARUS

- **Contes d'Afrique**, illustré par H. Kerels.
- **Nouveaux Contes d'Afrique**, illustré par H. Kerels.
à la Renaissance du Livre, 12, place du Petit-Sablon, Bruxelles.
- **La Légende héroïque des Bêtes de la Brousse**,
illustré par G. O. Marqués. *Prix triennal de Littérature Coloniale.*
- aux Editions de l'AUCAM, 82, rue de Paris, Louvain.
- **Un Fruit dans la Haie**, illustré par H. Kerels.
à l'Édition Universelle, 55, rue Royale, Bruxelles.
- **L'Enterrement d'Henriette** (*hors commerce*), illustré
par G. O. Marqués.
- **L'Aveugle de Cripplegate** (*hors commerce*), illustré par
G. O. Marqués.
- **Sentences du Peuple** (*hors commerce*), traduit du portu-
gais avec la collaboration de G. d'Oliveira Marqués, illustré
par G. O. Marqués.
- **Pêlerinage au Sourire**, suite persane (*hors commerce*),
traduit de l'arabe, illustré par W. Vigneron.
- **La Grenade Egrenée**, sept contes (*hors commerce*) illus-
tré par G. O. Marqués.
- **La Grande Libératrice** (*hors commerce*), illustré par G.
O. Marqués.
- **Aëlis aux yeux pers**, légende ardennaise (*hors commerce*),
illustré par W. Vigneron.
aux Editions Cosmo-Kin, Léopoldville (Congo Belge).
- **Stèle à la Splendeur meurtrière du Peintre Allard**
l'Olivier.
Edition Le Courrier d'Afrique, Léopoldville (Congo Belge).
- **Ce que content les Noirs**,
Collection Durendal, Bruxelles, et
P. Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris.
- **Le Lotus effeuillé**, sept contes (*hors commerce*), illustré
par G. O. Marqués.
aux Editions Cosmo-Kin, Léopoldville (C. B.).

AVANT-PROPOS

Nous donnons, ici, un choix de Contes que l'on peut entendre dans l'Afrique centrale et particulièrement chez les Bâ-lubâ de cette province du Congo belge qu'on appelle le Kâtanga. Ils ne diffèrent que pour le fond des autres Contes que nous avons publiés ailleurs, sous le titre de « La légende héroïque des bêtes de la Brousse » et de « Ce que content les noirs », qui sont aussi de source lubâ.

Nous les avons écrits de la même façon, c'est-à-dire en les transposant en français.

Nous n'avons pas vu en cela une permission à prendre mais un devoir de fidélité à l'original. N'oublions pas que le conteur noir conte à la façon des noirs, avec beaucoup de gestes, et surtout des jeux de physionomie, des suggestions.

Ses auditeurs connaissent les proverbes auxquels d'un mot, d'un sourire il fait allusion ; souvent ils connaissent l'histoire que le conteur ne fait en somme que leur rappeler avec art. Il a des inflexions de voix, des interrogations, des raccourcis qui font de son récit un récit mimé, une petite œuvre dramatique.

Nous n'avons pas toutes ces ressources dans le récit imprimé et force nous est, pour traduire, outre un contexte, l'intensité de vie qui l'anime, la grâce ingénue qui y règne,

de faire appel à ce qui, dans noire langue écrite joue le même rôle que le geste et la physionomie dans le récit parlé.

J'ai pris tous ces contes au sérieux, je m'en suis amusé comme s'en amusent les auditeurs noirs et j'ai essayé en les traduisant du langage parlé en langage écrit et de la langue noire en langue blanche de vous procurer ce même plaisir.

N'était-ce pas un devoir de fidélité que de vous les présenter comme si un conteur noir vous les contait, avec la même cordialité, dans ce livre, qu'il le fait, le soir, au clair de lune à ses auditeurs noirs ?

O. de BOUVEIGNES.

Le lapin semeur d'argent

Au commencement de la saison des pluies, le chef, comme d'habitude, s'enquit auprès de chacun de ce qu'il comptait semer.

Pour combattre la disette, rien de mieux que de prévoir la moisson, arrêter un programme de cultures, distribuer sagement les semences.

L'un, cette année-là, choisit de semer du maïs, l'autre, du sorgho, et l'autre, du mil.

Au lapin qui ne disait rien, on demanda : « Et toi, que comptes-tu semer ? »

Il répondit : « Chef, si tu me donnes un sac de pièces de monnaie, je les sèmerai. »

— Voilà un genre de semences que je n'ai jamais vu semer.

— Vraiment ?

— Et je me demande bien comment l'on s'y prend pour faire un champ de pièces d'argent ?

— Il n'y a rien de plus facile à semer, répartit le lapin : qu'on m'en donne et je vous montrerai la façon de procéder.

En toute vérité, lorsqu'il eut reçu l'argent, le lapin le sema à pleine main.

D'abord il s'acheta un nouveau pagne, un sac de poisson

séché, du savon, un miroir, des jarres à bières, du vin de palme et mille autres choses dont le détail vous importunerait.

Il jetait l'argent, comme on dit, par portes et fenêtres, si bien qu'en quelques jours il ne lui resta plus rien.

Mais quand vint la saison des récoltes, le chef curieux et intéressé le fit appeler. « Eh bien, lui dit-il, et cette moisson de pièces de monnaie, quand l'enrange-t-on ? »

— On voit bien, lui répondit le lapin, que vous ne connaissez pas la culture des pièces d'argent. Ce n'est pas du maïs ou du mil, denrées tout ordinaires. L'argent pousse lentement ; il est à peine en feuilles !

On s'en remit à sa compétence et on le laissa en paix jusqu'à l'année suivante, à la saison des récoltes.

Mais alors, comme la première fois, le chef lui fit dire que tous les hommes et les animaux avaient apporté leurs récoltes et que l'on n'attendait plus que lui.

— Je suis très occupé à mes champs, fit répondre le lapin, mais priez le chef de prendre patience. L'argent est une plante qui pousse très lentement. Le champ est en fleurs déjà, mais faut-il s'en étonner quand on pense à ce qu'est l'argent ?

Là-dessus, il s'accorda une année de répit, qu'il passa dans l'insouciance et la paresse.

Mais au retour de la saison des récoltes le chef s'impatientsa : « Apporte déjà l'argent qui est mûr » fit-il dire au lapin par son messager :

Le lapin commença à devenir inquiet.

Le mensonge, tôt ou tard, finit par embarrasser le menteur dans son propre piège.

— L'argent qui est mûr, répondit-il, mais c'est bien trop tôt. Il est à peine en graine. La récolte promet d'être belle, mais de la patience, de la patience ; l'argent pousse très, très lentement et au prix de très grands soins.

La quatrième année, le chef entra en défiance. Le manioc qui pousse lentement peut être consommé la quatrième année.

Cette fois il envoya comme messager le porc, avec mission d'aller voir la récolte sur pied et de dire au lapin d'en rapporter si peu que ce soit de parvenu à maturité.

Le lapin se rendit compte alors que le temps des attermoiments était passé et qu'il lui faudrait se tirer d'affaires autrement qu'avec de vaines paroles.

Il dit au porc : « Le champ d'argent est loin d'ici, dans les profondeurs de la forêt. »

— « Qu'importe, répondit le porc, je t'accompagnerai aussi loin qu'il faille aller, car le chef qui m'envoie m'a prescrit d'aller voir le champ. »

Le lapin se sentait de plus en plus embarrassé. Pas moyen de décourager le tenace messager du chef.

— Ah ! commença-t-il à penser, si j'avais prévu tous ces ennuis lorsque j'ai eu la bêtise de tromper le chef.

Néanmoins ils se mirent en route vers le champ d'argent.

« Mon pauvre cochon, soupirait le lapin, que je m'en veux de t'obliger à de telles fatigues, mais pouvais-je prévoir qu'il te faudrait venir voir la récolte ? Tu penses bien que l'argent n'est pas une plantation à installer à proximité du village ; chacun viendrait piller les champs. »

— Je reconnais bien là ta prudence.

Après encore un bout de chemin, le lapin dit tout-à-coup, comme s'il venait d'apercevoir qu'il avait oublié quelque chose : « les oreillers ».

— Eh bien quoi : « les oreillers... » ?

— J'ai oublié d'emporter de quoi loger en route. Je ne peux pas te laisser sans oreiller. Il faut que je retourne à la maison ; car il n'est pas question pour nous de rentrer ce soir.

— C'est donc tellement loin ? s'inquiéta le porc.

— Oh oui, très loin, très... mais ne t'attriste pas : je serai ici, dans quelques instants et avec tout ce qu'il faut pour passer une bonne nuit.

Et cela dit, il rebroussa chemin, ou plutôt... fit semblant de retourner sur ses pas, mais ce n'était que pour mettre à exécution le plan qu'il venait d'inventer.

Ayant cueilli quelques roseaux au bord d'un marigot, il s'en fit une espèce de trompe à travers laquelle le son se grossissait si bien qu'on eût juré à l'entendre parler, entendre la voix d'un géant.

Il retrouva là où il l'avait laissé le cochon paisiblement couché sur le flanc, levant parfois une oreille inquiète, quand un bruit insolite se faisait entendre.

Il se garda bien de se montrer à lui, mais de la cachette où il s'était dissimulé : « Père, dit-il, à travers sa trompe, voilà un porc qui fera rudement notre affaire. Passe-moi ton fusil. »

Le porc n'en entendit pas davantage. Pris de peur il détalait de toute la vitesse de ses courtes pattes en poussant des grognements affolés. C'était ce qu'avait voulu le lapin.

Il ne lui restait plus qu'à se présenter lui-même chez le

chef et à lui raconter combien peu diligemment le porc s'était acquitté de sa mission.

— Je l'emmenais avec moi pour lui faire visiter la superbe plantation que j'ai faite à ton intention, dit-il au chef, mais il a manqué de courage. Dans la forêt, tout à coup, il a pris peur et s'est enfui.

Le chef se fâcha tout rouge, menaça le porc de pires supplices et décida qu'il enverrait le lion voir la récolte. « Ce-lui-là au moins, la forêt ne lui fera pas peur. »

Le lapin qui croyait que le chef en serait resté là, se sentit alors plus embarrassé que jamais.

Ah s'il n'avait pas commis la bêtise de tromper le chef et de dépenser tout son argent !

Bientôt le lion fut là et ils se mirent en route pour le champ. Ils marchaient, marchaient sans dire grand'chose ; car le lion est avare de paroles et le lapin était dans ses petits souliers.

— Y serons-nous bientôt ? demanda le lion.

— Nous y serions plus vite, si j'avais ma hache, répondit le lapin ; car voici devant nous un fourré bien touffu.

Comme il disait cela, une branche frappa le lion en plein visage. « Retourne chercher ta hache, fit le lion, et je t'attendrai ici même. » Le lapin ne se le fit pas dire deux fois.

Il simula le plus vif empressement à retourner, mais quand il eut retrouvé sa trompe de roseaux, il revint à pas de velours, se cachant non loin du fourré où le lion l'attendait, en bâillant.

Tirant alors de sa trompe une voix profonde il dit, comme il l'avait fait pour effrayer le cochon : « Voilà u.

lion qui fera admirablement notre affaire ! Passe-moi ton fusil que je lui envoie une balle dans la tête ! »

Le lion a belle allure devant le danger, mais quand il s'agit d'une arme aussi redoutable qu'un fusil, il n'y a qu'une voie de salut, c'est la fuite !

A travers les buissons et les hautes herbes, sans plus désormais s'occuper de sentir à suivre, le lion courut aussi loin et aussi vite qu'il put.

Le lapin, son coup fait, alla tout droit chez le chef lui rapporter l'étrange couardise du lion qui, tout comme le cochon, n'avait pu affronter les dangers de la forêt.

— Renonce désormais à faire visiter cette superbe plantation d'argent, ajouta-t-il ; quel messenger veux-tu voir y parvenir si le lion lui-même...

— Le buffle ira, répondit le chef et quant au lion je le punirai comme il le mérite !

Le buffle est, on le sait, un redoutable animal. Sa puissante encolure, sa tête garnie de cornes trapues n'hésitent devant aucun obstacle. Rien ne résiste devant lui. Tout cède sous son pas lourd et hardi.

Quand il parut, le lapin le regarda à la dérobée et se jugea perdu.

C'était le plus grand buffle qu'il avait jamais vu. Ah ! c'est cette fois qu'il pouvait légitimement regretter d'avoir indignement dissipé les pièces d'argent du chef !

Enfin ils se mirent en route et marchèrent jusqu'à l'endroit où le lion s'était enfui.

— Ah ! soupira le lapin, si j'avais mon couteau, je parviendrais à te guider plus facilement dans ces lianes inextricables !

— « Je marcherai devant toi », répondit le buffle.

— C'est le meilleur moyen de nous égarer.

— Que faire alors ?

— Si tu veux m'attendre ici quelques instants, j'irai chercher mon couteau à la maison.

— Soit, dit le buffle, vas-y, et il se mit à se frotter l'échine contre un vieil arbre qui se trouvait là fort à propos pour lui permettre cette distraction.

Le lapin ne fut pas long à retrouver sa trompe de roseaux et proféra à l'égard du buffle et si possible d'une voix encore plus grosse, les menaces qui avaient tellement terrifié le porc et le lion.

— Père, voici vraiment le buffle qu'il nous faut. Il a assez de viandes sur les côtes pour nourrir le village tout entier !

Le buffle, atterré, cessa soudain de se frotter l'échine, il souffla bruyamment et pris d'une panique folle, s'élança à travers les hautes herbes et les buissons.

Toute la forêt était émue à le voir fuir, les oiseaux sur les hautes branches prenaient leur vol en poussant des cris, les zèbres et les antilopes galopèrent éperdus, dans toutes les directions, ne sachant d'où venait le danger. Le lapin, lui, fila droit chez le chef et lui dit :

— Chef, les forêts où j'ai semé pour toi l'argent sont si sombres et si épaisses que le buffle lui-même y a pris peur et s'est enfui !

Le chef plus furieux que jamais menaça d'infliger au buffle un châtement plus terrible encore qu'au lion et qu'au porc.

— Qui ira donc visiter mon champ d'argent ? vociférait-

ii, en s'adressant aux animaux rassemblés devant sa barzah. Personne ne répondait. Tous, tête baissée, la queue entre les pattes, gardaient un silence honteux et... prudent. Une tortue qui ne paraissait pas partager l'opprobre général, éleva la voix pour se proposer.

On haussa les épaules, d'aucuns ne purent maîtriser un fou rire, mais n'importe, la tortue fut agréée.

— Va, lui dit le chef, va voir comment se comporte ma récolte d'argent et si le lapin m'a trompé, je le ferai pendre au plus haut palmier du village !

Le lapin frémit à ces mots et se rendit compte qu'il était plus que jamais dans un inextricable embarras.

Néanmoins il crâna et se déclara prêt à partir.

La tortue est une bête pleine de sagesse et, avant le départ, elle tenait, avec l'assistance de sa femme, à préparer tout ce qu'il fallait pour le voyage.

Elle pria le lapin d'attendre un peu et ne vint que lorsqu'elle eut un oreiller pour la nuit, une hache pour abattre les branches, un couteau pour couper les lianes, un bon arc et des flèches pour se protéger contre les animaux sauvages, un pot de colle... des médicaments et que sais-je encore ?

— Me voici ! dit-elle enfin et là-dessus ils partirent.

Comme ils traversaient la forêt, le lapin dit à la tortue : « Tortue, laisse-moi retourner chercher mon oreiller. »

— Tout va bien, répondit la tortue, j'ai le mien avec moi, tu pourras l'utiliser !

Ils poursuivirent un peu leur chemin et le lapin dit encore :

— Tortue, il faut que je retourne chercher ma hache !

— Heureusement que j'ai emporté la mienne, répliqua la tortue, il n'en est pas de meilleure !

Après un moment, le lapin s'arrêta de nouveau :

— La hache ne nous suffira pas ; permets-moi de retourner prendre mon couteau !

— Un couteau, mais j'en ai un excellent sur moi et montre-moi seulement quelque liane à trancher, tu verras une lame !

Ils allèrent encore plus loin. Le lapin était à bout de ressources.

— Tu n'as tout de même pas pensé à prendre ton arc et tes flèches ? demanda-t-il.

Mais la tortue, comme si elle avait tout prévu, répondit qu'elle les avait emportés !

Ainsi il n'y avait aucun recours contre la prudence de cette maudite tortue, aucun moyen de s'en défaire.

Le lapin en eut froid dans le dos ; il se sentait déjà la corde au cou et se voyait pendre au plus haut palmier du village, tel que le chef l'avait annoncé, si sa supercherie était découverte.

Le remords ou la crainte du châtement lui donnait des coliques : que faire ?

Tout confier à la tortue ? Lui dire qu'il n'y avait pas de champ d'argent ? Trop tard ! Il l'avait menée trop loin. Elle lui garderait rancune et le trahirait.

— Te voilà tout à coup bien silencieux, lui dit la tortue, te sentirais-tu indisposé ?

L'hésitation et le trouble du lapin étaient si visibles qu'il en profita carrément.

— Malheureusement, oui, répondit-il, sans doute quel-

que mauvaise fève parmi mes haricots. Il faut absolument que je m'absente un instant.

Il partit, mais ne revint pas.

La lenteur du message du chef allait lui permettre de rentrer à la maison, avant que le chef ne sache la vérité.

— Femme, dit-il en rentrant, tu peux prendre le deuil. Quand le chef saura que j'ai dépensé tout son argent, demain il me fera pendre au plus haut palmier du village !...

— Prendre le deuil ? interrogea la lapine et cela lui donna des idées. Mais oui, et pourquoi pas ? Et je te ferai passer pour perdu en forêt !

— Et moi que deviendrai-je en réalité ?

La lapine réfléchit un instant : « Toi, dit-elle, tu devieras notre fils, notre petit lapin de fils. Mais pour cela, il faut que tu te maquilles en lapereau. Toute ta fourrure, il faudra te l'arracher et puis t'enduire d'argile rouge ! Est-ce que tu te sens capable de supporter cela ? »

— « Tout, plutôt que la pendaison ! Et lorsque le chef me fera chercher, tu me berceras dans tes bras, tu me dorloteras et tu me feras manger de la pâtée. Cela compensera mes souffrances. » Il n'y avait pas de temps à perdre. Vite la lapine se mit à lui arracher les poils de la tête.

— Ah, ce que cela fait mal !

— Courage ! lui disait-elle en le dépouillant de sa fourrure.

Elle lui arracha, ensuite, les poils des pattes, les beaux poils blancs du poitrail, les poils du rable et du dos. Ah ! ce qu'il regrettrait, en ce moment, d'avoir trompé le chef, mais il n'y avait plus à tergiverser. Elle lui arracha les poils de la queue et cela rendit notre lapin tout honteux. Il avait l'air

si nu, si misérable, lorsque l'opération fut terminée qu'il en pleura de vraies larmes de lapin, grosses comme des perles.

— Console-toi, mon mignon, ta fourrure un jour repoussera et tu pourras te refaire une physionomie plus décente. Disant cela, elle l'enduisait d'argile rouge et d'huile des pieds à la tête.

Elle avait à peine achevé la transformation que les soldats du chef se présentaient sur le seuil.

— Où est le lapin, ton mari ? dirent-ils ; car nous venons afin de l'arrêter et de l'emmener en prison, pour avoir trompé le chef et abandonné la tortue.

— Cet enfant dont vous voyez que je m'occupe est la seule personne qui soit à la maison, répondit dame Lapine, si la tortue l'accuse de l'avoir abandonnée, c'est qu'il aura été victime d'une fâcheuse aventure dans la forêt. Peut-être quelque bête sauvage l'aura-t-elle enlevé ?

— Dans ce cas mets l'enfant dans le panier et nous l'emporterons comme otage jusqu'à ce que le père soit retrouvé, dirent les soldats.

— Auriez-vous le cœur de dépouiller une pauvre veuve d'un orphelin ? leur dit-elle. Mais ils ne prirent pas garde à ses larmes et partirent en emportant le lapereau dans le panier.

La lapine les suivit en cachette et, la nuit, sans lumière et sans bruit, elle se rendit à l'endroit où le panier avait été déposé.

Elle avait apporté avec elle de la viande avariée et des asticots.

Avec la viande elle enduisit tout l'extérieur du panier et jeta les asticots dedans et tout autour du panier.

Au matin, elle se mit à pousser des cris dans le village et à se rouler dans la poussière.

— Chef cruel, clamait-elle, tu as laissé mourir mon enfant. Déjà le panier répand un odeur de mort et les vers se nourrissent du petit cadavre !

Le chef ne tenait pas à ce que cette scène se prolongeât. Vite, il envoi son messager pour prier la pauvre femme de venir à son tribunal.

— Dis-moi ce qui peut soulager ta douleur, lui dit-il, je te le donnerai !

— Il n'y a rien qui puisse remplacer un fils comme celui-là ! si intelligent déjà, si doux, si obéissant !

Il y eut un grand procès où tous les animaux furent d'accord pour déclarer que le lapereau mort, le chef devait indemniser largement la famille lapine.

Il sortit son plus gros sac d'argent et le donna à la lapine. Il lui permit d'enlever son panier pour donner à l'enfant, prétendu mort, une sépulture décente et lui exprima les plus vifs regrets à l'occasion du malheureux événement...

Aussitôt qu'elle eut transporté le panier à la maison et eut soigneusement verrouillé sa porte, elle entra ouvrir le couvercle.

Le lapin bondit d'un trait du panier :

— Enfin libre ! dit-il, ce n'est pas trop tôt... Ah ! ce que j'ai souffert de cette odeur de viande gâtée et de tous ces affreux asticots ! Je ne voudrais plus pour rien au monde tromper qui que ce soit ! Et je souhaiterais ne l'avoir jamais fait.

Sa femme lui montra le sac d'argent avec un sourire qui signifiait qu'elle allait le prendre au mot.

Le lapin comprit.

— Eh bien oui, dit-il, je veux réparer le mal que j'ai fait !

Mais il fallut bien attendre que son poil ait repoussé et qu'il fut redevenu le lapin, planteur de pièces d'argent qu'il était autrefois.

Et alors il se mit en route vers le village du chef.

— Chef, dit-il, en déposant devant lui un panier rempli de pièces de monnaie. Je reviens à l'instant de mon long voyage pour t'apporter ta récolte d'argent. La voici. Je pense que tu seras satisfait ; car elle a rendu au triple le petit sac que tu m'avais confié. Je n'ai pas voulu attendre la tortue ; elle était vraiment trop lente !

Le chef ne soupçonna jamais qu'en réalité le lapin lui rapportait le contenu du sac qu'il avait payé, lui-même, en indemnité à la lapine. Il prit l'argent et le faisant cascader dans ses mains, il félicita le lapin pour la magnifique récolte qu'il avait obtenue.

Mais il était confus d'avouer au lapin qu'il avait manqué de confiance en lui.

— Es-tu déjà passé chez toi ? lui demanda-t-il.

— Hélas ! répondit le lapin, en faisant allusion à la prétendue perte de son enfant.

— Je te demande pardon, répondit le chef, mais si tu veux, l'an prochain, nous ferons en commun un grand champ de pièces d'argent et nous en partagerons la récolte.

— Jamais plus, répondit le lapin, déjà effrayé à l'idée de s'exposer à la tentation à laquelle il n'avait d'abord pu résister, il en coûte trop de faire de cette culture !

Et il rentra chez lui tout heureux d'avoir pu se tirer d'affaire à si bon compte. Les inquiétudes passées et les pénibles souvenirs que lui avait laissés l'arrachage de ses poils et ces « maudits asticots » lui ôtèrent pour quelque temps l'envie d'encore mentir et tromper le monde.

Le rat, le crapaud et le serval

Dans la forêt, presque à la rive, il y avait un arbre magnifique. Son tronc, droit comme un bois de lance, s'élançait vers le ciel, garni de fortes branches, divisées en rameaux feuillus. Le vent qui passait au travers le faisait chanter et les lianes qui s'étaient accrochées aux branches lui descendaient de la cime, comme une chevelure.

Tout au sommet gîtait le crapaud, au milieu le serval. Un rat, pour mener à bien l'élevage d'une petite famille de rats, avait creusé son trou, à la base.

Lorsque le crapaud descendait, il s'arrêtait quelques instants sur le palier du serval et c'était un échange d'amabilités sur le temps, la pluie, la chasse. Il s'arrêtait aussi pour prendre chez le rat des nouvelles des « petits ». Souvent, le serval l'y accompagnait et l'on vidait ensemble, lorsque la femme du rat en avait brassé, un pot de bière d'éleusine à la fermentation écume.

D'autres fois, le rat montait chez le serval lui emprunter un peu de viande : quelques chenilles, l'un ou l'autre criquet, des fourmis boucannées, des petits « dakala » pêchés dans une toile d'araignée, à la crique prochaine.

Rarement, il remontait jusque chez le crapaud, qui est plutôt noctambule et lunaïque.

Le serval et lui l'appelaient d'ailleurs, sans méchanceté : le musicien.

Les trois familles, si l'on peut dire, — car le serval était veuf — faisaient bon ménage et le grand arbre en était heureux.

Le pays était sauvage et embroussaillé : les hommes y étaient rares et l'on y vivait à la fois ignoré du reste du monde et peu curieux de savoir ce qui s'y passait.

Parfois une voix de femme plus criarde que sa voisine se faisait entendre dans le lointain, un coup de fusil claquait dans la plaine, mais... cela n'inquiétait pas nos trois amis.

Un jour, un homme que la tornade avait obligé de s'abriter à la rive, vint coller sa pirogue au pied du grand arbre. Les moustiques le trouvaient si appétissant qu'ils se ruèrent sur lui par centaines et le travaillèrent si bien de leur dard qu'il s'empressa, sitôt le fleuve calmé, de regagner son village.

Pendant le temps de son séjour au pied de l'arbre, le musicien du second, fier de son talent et charmé d'une si rare occasion de le pouvoir faire apprécier par un inconnu, lui avait donné la sérénade, grossissant sa voix ou l'aminçant tour à tour, faisant rouler les « r » ou grasseyant, il n'avait négligé aucune de ses ressources naturelles pour l'étonner. C'avait été un véritable concert : roulements de tam-tam, plaintes langoureuses de la flûte de bambou, chanterelle délicatement touchée, rien n'avait manqué au programme.

Cependant le rat, au pied de l'arbre, était fort inquiet. C'était lui le plus exposé, en somme.

Chaque fois que l'homme faisait mine de mettre pied à terre, il entrainait en transe pour ses petits et pour lui.

« S'il pouvait se taire, là-haut ! » pensait-il, en tremblant de ses quatre menues pattes.

Heureusement qu'il y avait les moustiques.

Le lendemain pourtant, il courut chez le crapaud le morigéner sur son tapage de la veille.

Le crapaud se mit à rire et, comme le serval entrain, le rat se tourna vers lui en sollicitant son approbation.

« N'est-il pas vrai ?... »

« Quoi donc, notre ami ? »

« Qu'en agissant comme vous le faites, le chasseur le moins habile nous découvrira et adieu... la paix et le bonheur :

Oui, vous aussi, serval, vous êtes imprudent. Vous remuez toute la journée, dans le tronc, que c'est désolant. Votre agitation nous trahira et nous y laisserons la vie et celle des nôtres. »

Le serval ne fut pas plus sage que le crapaud. Lui aussi se riait des terreurs du rat.

D'ailleurs, pour lui bien montrer le peu de prix qu'ils attachaient à ses recommandations, ils se prirent, depuis ce jour, l'un, à chanter de plus belle, l'autre à s'agiter, comme s'il était en perpétuel déménagement.

Les jours passaient. Le rat ne protestait plus. A quoi bon, puisque cela ne faisait qu'exciter le rire et le désordre ? Et puis, lorsqu'on habite le même village, n'est-on pas obligé à des tolérances ? La vie serait, sinon, impossible : l'amitié n'est faite que de concessions réciproques et de petits sacrifices.

Mais un matin, au fil de l'eau, presque sans bruit, une pirogue vint s'amarrer à la rive. C'était le chasseur de l'autre jour, le rat le reconnut, tout de suite. Le chasseur

montra bien qu'il se souvenait lui aussi, de l'endroit où il avait oui le concert du crapaud.

Attentif au moindre bruit, il inspectait les alentours avec circonspection. Il mouilla son doigt et le tint, un instant, en l'air, pour voir d'où venait le vent.

Sans doute se trouvait-il sous le vent, car il se laissa dériver en aval au-delà du grand arbre. Il attacha sa pirogue et descendit.

Pourquoi fallut-il que juste à ce moment, le crapaud se mit de nouveau à coasser et, pour comble de malheur, le serval à remuer plus qu'il ne l'avait jamais fait ?

L'homme se dirigea d'après les coassements jusqu'au pied de l'arbre. Le bruit du serval l'alerta, aussitôt. Il ne fut pas long à découvrir le trou où vivait le rat. Il le prit mais trop vite satisfait déjà de ce butin, il ne chercha pas plus loin et laissa là les ratons. D'ailleurs le bruit redoublant dans les branches avait retenu son attention...

Il fourra le rat dans son sac et le voilà chez le serval. Il ne restait plus que le crapaud. Il chantait encore, quand la main du chasseur l'étreignit à la gorge. Le concert se termina dans un horrible « coac » et tout rentra dans un lugubre silence.

Dans le sac, les trois captifs étaient bien tristes. Le crapaud sentait qu'il ne chanterait plus jamais, plus jamais, le serval qu'il ne bousculerait plus les paniers et les pots dans sa petite chambre, au milieu de l'arbre et le pauvre rat qu'il ne reverrait plus ses chers petits ratons, si douilleux, si gentils que des larmes, grosses comme des petits pois, lui venaient aux yeux.

Ils étaient là à ne rien dire, angoissés, songeant à la mort

très proche, quand le rat... reprenant courage, se mit à ronger le fond du sac.

Bientôt les mailles cédèrent, le trou s'agrandit...

— « Fais-le plus grand », suppliait le serval, « que je puisse y passer aussi ».

Le rat n'eût pas demandé mieux, mais un mouvement brusque du chasseur lui fit perdre l'équilibre et, comme il était tout entier engagé dans la brèche, il tomba sur le sol et s'enfuit en toute hâte dans les grandes herbes.

Il n'avait même pas eu le loisir de dire adieu à ses pauvres compagnons ni de leur faire la leçon qu'ils méritaient.

Mais sans avoir été, avec eux, dans le sac, je suis sûr qu'ils acceptèrent leur triste mort comme le juste salaire de leur impertinente indiscretion et furent moins malheureux qu'ils ne l'eussent été, sinon, à penser que le brave petit rat, qui n'avait rien à se reprocher, avait au moins pu s'échapper.

Comment le rat musqué épousa Wadikumi

Les jours que vivait, en ce temps, la chefferie des Bashilele étaient bien troubles. Le manioc ne se vendait guère, la pluie ne tombait pas à propos, les chèvres ne donnaient plus assez de chevreaux. En un mot, c'était la crise ! Les Bashilele se disputaient du lever au coucher du soleil, s'insultant les uns heureusement avec moins de grossièreté que les autres, certains, hélas ! allant jusqu'à la calomnie, les violences et les coups.

Quel pouvait bien être l'objet de toutes ces discussions ? Ses messagers avaient rapporté au chef qu'il n'était question que de savoir quel était l'arbre le plus utile de la création. Le chef ne les voulut croire que lorsqu'il put, de ses propres oreilles, surprendre lui-même les propos extravagants que se tenaient entre eux les partis les plus avancés de la tribu.

Or, il n'y avait plus à en douter, c'était bien pourquoi les Bashilele étaient dans un pareil état d'irritation.

Le chef des Bashilele était perplexe. La folie de ses gens l'attristait.

— Est-il vraiment nécessaire, dit-il, que l'arbre le plus utile provoque pareilles discussions chez mes sujets ?

L'arbre utile, à ce compte-là, risquait beaucoup de cesser de l'être en causant du mal à ceux qui en disputaient avec tant d'aigreur. Il fallait mettre ordre à cela.

Le chef fit battre les tambours royaux, tous les tambours, ordonnant à ses sujets de se rassembler, tel jour, à tel endroit. Tous, sans exception, — tant ils adoraient à présent les réunions bruyantes — furent fidèles à l'appel du chef.

Tandis qu'ils couvraient toute la place publique de leurs remous bruyants, le héraut annonça l'arrivée du chef. Tous se turent. Et voici que le chef des Bashilele, petit-fils des Kasongo-Yadiadia et des Kambo Mpese, grands guerriers d'autrefois, s'avança, menant par la main sa fille. C'était la plus jolie fille qu'on eût jamais vue. Gracieuse comme un rameau fleuri, elle souriait au peuple, ramenant dans le cœur des vieillards eux-mêmes la paix joyeuse et la magnanimité.

Les fils de chefs des tribus voisines avaient épousé déjà ses neuf sœurs aînées. Mais celle-ci, personne ne l'avait jamais vue. Que de biens il faudrait pour la pouvoir épouser : fusils, perles, coquillages, tissus, poudre, têtes de bétail !

**
**

Le Roi, quand les exclamations et les murmures d'admiration se furent calmés, prit la parole en ces termes :

— Neuf de mes filles sont déjà mariées. Voici la seule qui me reste ; la dernière, la plus belle, la plus sage ; je serai bien triste de m'en séparer, mais le temps de la donner en mariage est venu. Elle quittera donc ma maison pour entrer dans celle d'un époux. Cependant, bonnes gens, en-

tendez-moi, je ne la donnerai pas en échange de cadeaux innombrables et de richesses fastueuses, non, mais bien à quelqu'un qui aura, ces jours-ci, fait preuve de bon sens et de bonne volonté.

J'ai appris que mes villages sont divisés par la question de savoir quel est l'arbre le plus utile de la création, question dont je serai le premier à reconnaître l'extrême importance pour votre bonheur. Eh bien ! je le proclame et je ne reviendrai pas sur ma parole, ma fille deviendra la femme de celui d'entre vous qui désignera comme arbre le plus utile celui dont j'aurai moi-même indiqué le nom à mon fils bien-aimé, mon héritier et mon confident.

Je lui en donnerai la description, je dirai ses racines, son tronc, ses branches et ses feuilles et celui qui me les redira épousera la plus belle de mes filles, celle dont je serai pourtant si triste de me séparer.

*
**

Naturellement chacun pensa qu'aussi bien pour le chef que pour tout le monde, l'arbre le plus utile ne pouvait être que le sien. De sorte que, lorsque le jour choisi pour donner la réponse au chef fut arrivé, et que les villages furent de nouveau ressemblés au son des tambours royaux, ce fut une déception générale. L'un après l'autre, chacun s'avança pour proclamer son arbre favori, mais tous et chacun furent contredits avec unanimité, contredits et remis à leur place par le chef lui-même.

L'un préférerait le « mutondo », car il sert à la fabrication des pirogues, un autre, le « mkusu », car il sert à faire des

assiettes et des plats sculptés, un autre encore — car les citer tous serait fastidieux — choisissait le « mulolo », parce qu'on l'utilise pour tailler les manches de hache et les manches de houe. Le chef répondit qu'on en faisait aussi des bâtons pour s'entredonner des coups, ce qui mit tout le monde en gaieté.

Mais bien que des centaines et des centaines de noms fussent cités et qu'à la vérité chacun des arbres nommés ait eu réellement un emploi avantageux, tous les concurrents durent se consoler de leur déception en songeant à la déception du voisin.

*
**

Le plus dépité, le plus triste, le plus désolé fut peut-être Nkumbi, le rat musqué.

Je vais vous confier qu'il aimait à la folie Wadikumi, la plus belle fille du chef et ne cessait depuis, de rêver, jour et nuit qu'il en ferait sa femme.

Or, il se fait que Kamimbi, l'hirondelle, et Nkumbi sont deux grands amis. L'hirondelle, en voyant le chagrin du rat musqué, fut toute troublée et lui en demanda la raison.

— Hélas ! répondit Nkumbi, je n'ai pas réussi à conquérir Wadikumi, la fille du chef. Or, je l'aime et j'espère en faire ma femme. J'en dirai plus : j'étais certain qu'avec le manioc je mériterais la faveur de l'épouser.

— Avec le manioc ? répondit l'hirondelle.

— Oui, le manioc n'est-il point l'arbre le plus utile de la création ? De ses racines, il donne la farine, de sa tige, le savon onctueux, de ses feuilles, du légume, sans compter

qu'on l'emploie comme teinture, comme cataplasme. N'en tire-t-on pas la bière rafraîchissante et quand on connaît le secret de sa fabrication, un poison d'une extrême violence ? Il contente tout le monde, les petits, les grands, les hommes, les femmes, les bons et les méchants. Rien ne le passe en utilité !

Mais le chef m'a dit qu'il existe un arbre plus utile encore que le manioc et que si je ne parviens pas à le deviner, je ne pourrai pas recevoir de ses mains la belle Wadikumi !

— Ami, répondit l'hirondelle, je vais voler, aujourd'hui même, jusque dans la hutte du chef. Je m'installerai dans la charpente et je l'entendrai dire à son fils le nom de l'arbre. Rassure-toi donc, réjouis-toi : tu es certain de connaître bientôt le nom de cet arbre extraordinaire.

— Tu me rends la vie ! soupira avec gratitude le pauvre délicieux rat musqué.

Tandis que le délai fixé pour deviner était presque passé et que la foule lentement s'écoulait de la place publique pour aller dormir dans les villages, Kamimbi, se faisait silencieuse et discrète, pénétrait jusqu'en la hutte du chef. Elle arriva juste à temps pour lui entendre dire à son fils ces paroles-ci exactement :

— Personne, aujourd'hui encore, n'a deviné le nom de l'arbre. L'arbre le plus utile pourtant est l'arbre qu'on appelle « Mwabi ».

— Le mwabi, et pourquoi, mon père ?

— Mwabi ne signifie-t-il pas en même temps aide mutuelle, bonne entente, charité ? Ses racines sont l'affection, votre ami vous aime et vous l'aimez. Son tronc est : générosité, votre ami vous donne et vous lui donnez. Ses branches

sont : avenantise, votre ami vous reçoit et vous l'accueillez. Ses feuilles sont : utilité, votre ami vous vient en aide et vous lui rendez service à votre tour.

Sans bruit, comme elle était venue, l'hirondelle se glissa dehors par l'entre-bâillement de la porte et rapide « comme l'hirondelle » s'envola chez son ami Nkumbi.

— Nkumbi, murmura-t-elle, je connais maintenant le nom de l'arbre. C'est le mwabi, dont le sens est aussi charité. Ses racines sont : votre ami vous aime et vous l'aimez ; affection. Son tronc : votre ami vous donne et vous lui donnez ; générosité. Ses branches : votre ami vous souhaite la bienvenue et vous l'accueillez de votre mieux ; avenantise, et ses feuilles ne sont rien moins que ce qu'il y a de plus utile, l'utilité même : votre ami vous assiste et votre assistance ne lui manque jamais.

*
**

Nkumbi fut si heureux de connaître le secret du Roi que d'impatience, il ne dormit plus qu'il n'ait mis à l'épreuve sa chance suprême de pouvoir, enfin... épouser Wadikumi qu'il aimait à désespérer.

C'était le dernier jour du délai. Tout au matin, les tambours royaux résonnèrent, convoquant les villages. Bientôt la place fut envahie de monde. On sentait une grande confusion peser sur cette foule impuissante à dévoiler le nom de l'arbre le plus utile, jusqu'à ce que tout à coup, une petite voix se fit entendre.

C'était celle de Nkumbi, le rat musqué qui s'avancit vers le siège royal, traînant sur le sol, le plus respectueusement qu'il pouvait, sa longue queue rousse et pomponnée.

Or, voici ce que dit le rat musqué :

— Seigneur, votre arbre le plus utile s'appelle le « mwabi », charité. Ses racines sont l'affection : aime ton ami et que ton ami t'aime. Son tronc est générosité : donnez et qu'il vous soit donné. Ses branches sont bienvenue, avenantise : accueillez votre ami et il vous accueillera. Et ses branches sont l'assistance mutuelle. L'ami à qui vous avez rendu service vous assistera dans le besoin.

*
**

Le chef, aussitôt se leva de son siège royal et prenant par sa mignonne patte le rat musqué, il l'unit devant tous à Wadikumi, la plus belle des filles qu'on eût jamais vue. Cependant, la foule poussait des « eye ewo » et lançait en l'air de la poussière blanche et des cendres pour manifester sa joie.

Bien entendu, Nkumbi ne voulut pas être le moins enthousiaste. Il se roula dans la cendre, chacun voulut le blanchir, depuis les plus vieux jusqu'aux plus jeunes et ce fut, ce jour-là un jour mémorable dans la tribu toute entière.

Evidemment, maintenant que l'arbre était deviné, chacun proclamait qu'en effet rien n'est plus utile au bien public, rien de plus précieux, que l'amour du prochain par le prochain, le don de soi, la solidarité et le respect de chacun. Et c'était bien ce qu'avait souhaité le chef, estimant que ce n'était point trop pour lui de s'être séparé de sa fille bien-aimée pour apprendre ceci à son peuple. Dorénavant, on ne se querella plus, ni quant à l'arbre le plus utile, ni quant à rien d'autre. A partir de ce jour, les Bashilele s'entourèrent du respect réciproque de la personne, de l'honneur et des

biens de chacun. Les gens qui, jusque-là, vivaient du trouble de la cité durent bien, de gré ou de force, s'assagir et devenir de bons citoyens. Même eux, on les invita à la noce de Nkumbi et de la fille du chef. Leur charge fut d'en faire rapport pour les archives des Bashilele. Ils ne perdirent pas une bouchée au festin pourtant et burent, enfin convertis au bon sens, de multiples pois de bière.

Ne vous ai-je pas dit que la place d'honneur à la fête fut donnée à l'hirondelle ? L'aurais-je même oublié que vous pouvez être certains que cela fut, comme enfin je le dis et que jamais Nkumbi n'oublia la reconnaissance qu'il devait à sa chère amie, la légère, la souple et discrète hirondelle.

Le chien et l'oiseau à miel

Lorsque Mvidie Mukulu assigna à chacun sa fonction sur la terre, il appela l'oiseau à miel et le chien et, remettant à chacun d'eux une bourse, il leur ordonna de ne l'ouvrir que lorsqu'ils seraient arrivés au bord du grand fleuve.

On était déjà très avant dans la journée, lorsqu'ils purent prendre congé. Aussi le chien et son camarade ne firent pas beaucoup de chemin, jusqu'au soir. A l'étape, assis auprès du feu qu'ils avaient allumé, l'oiseau à miel disait au chien :

« J'ai hâte de savoir ce que j'ai dans ma bourse. Penses-tu qu'en y jetant un regard ?... »

— Garde-toi de céder à ton impatience, répondit le chien. Il ne peut que t'arriver du malheur, à désobéir à Mvidie Mukulu. »

Et là-dessus ils s'endormirent.

Le lendemain, l'étape fut beaucoup plus longue. Il avait plu, le sol était détrempé et boueux. Le chien était crotté. Il dut se laver les pattes.

Pendant ce temps-là, l'oiseau à miel, demeuré seul, volait autour de sa bourse, agité par l'envie de l'ouvrir.

La nuit, il ne dormit pas. Et vraiment, il était temps que l'aurore vint, sinon...

« Sinon... dit le chien, qu'aurais-tu fait ? »

Mais l'oiseau à miel ne répondit pas et ils se mirent en route, pour la troisième étape. Le soleil fut torride et l'eau, rare. Enfin, vers le soir, ils atteignirent une source où ils purent se rafraîchir et faire leurs ablutions.

« Je n'y tiens plus, disait l'oiseau à miel, il faut que je sache ce que j'ai dans ma bourse ! »

Le chien crut prudent de la lui enlever et de la cacher jusqu'au petit jour.

Et de fait, l'oiseau à miel le remercia de lui avoir rendu ce grand service. On se remit en route et à tous ceux qu'on rencontrait, l'oiseau à miel demandait :

« Le grand fleuve est-il encore loin ? »

— « Très loin », répondait la tortue, « non loin d'ici », disait l'antilope, « vous pourriez y être ce soir ! »

Mais la quatrième étape s'acheva, sans qu'ils atteignissent le grand fleuve.

« Que me contait donc l'antilope, maugréa l'oiseau à miel, en m'annonçant que nous y serions ce soir ? »

— Oublies-tu que l'antilope court deux fois plus vite que nous ? répartit le chien; la tortue ne nous a-t-elle pas donné, parce qu'elle est lente et poussive, des renseignements contraires ? »

Comme ils étaient exténués de fatigue, ils s'endormirent ce soir-là, sans même nettoyer leurs écuelles.

Et je pense que, sans ce sommeil irrésistible, le chien aurait eu fort à faire, pour empêcher l'oiseau à miel de vérifier le contenu de sa bourse.

Le cinquième jour les vit marcher en forêt. Le sentier était parfumé de l'odeur des fleurs géantes et des longues lianes enchevêtrées. Il faisait frais.

Des ananas sauvages poussaient, à droite et à gauche du chemin. L'oiseau à miel put heureusement se distraire de son obsession.

Le soir, dans la clairière où ils campèrent, il se rengorgeait :

« Hein ! quelle volonté de fer ! » proclamait-il en se tournant, plein de présomption, vers le chien.

Mais celui-ci se contentait de hocher la tête, en pensant : « Pourvu que cela dure ! »

Le lendemain, les deux porteurs de bourse se remirent en marche. On était sorti de la forêt et le sentier disparaissait littéralement sous les hautes herbes. La marche était pénible et fatigante. Bientôt ce furent des marais d'eau croupissante et vaseuse. Parfois le chien hésitait sur la direction à suivre, mais l'oiseau à miel, en s'élevant dans les airs, découvrait une brousse moins inondée. Et l'on continuait, clopin-clopat.

Le soir, impossible de trouver une brindille ou du bois sec pour allumer le feu. Les voyageurs mouillés, frileux, claquant l'un, du bec, l'autre, des dents, durent se pousser l'un contre l'autre pour s'endormir. La nuit, le chien rêvait et aboyait, l'oiseau à miel se réveilla en sursaut.

Ce fut sa perte. L'envie de visiter sa bourse le torturait. Il n'y put résister et tout à coup, il l'ouvrit toute grande.

Il s'en échappa un essaim d'abeilles. Il voulut les rattraper, mais elles s'étaient dispersées dans toutes les directions. Il n'en put reprendre une seule.

Combien de fois la curiosité ne nous entraîne-t-elle pas, comme l'oiseau à miel, à des démarches fâcheuses et combien

de fois, une désobéissance ne nous mène-t-elle pas, d'erreur en erreur, à des fautes graves et irréparables ?

Je vous ai conté l'histoire de l'oiseau à miel. De nos jours encore vous pouvez voir comme il est curieux. Il en est toujours à visiter les creux des grands arbres. L'indiscret jette, en passant, un coup d'œil dans les crevasses et jusque dans les fentes du tronc.

Toujours à l'affût de ses abeilles perdues, oui, sans doute, mais en vain : sa désobéissance fut irréparable ! Il a beau donner de l'aile et pousser son appel, c'est toujours finalement au chasseur de miel que profite sa recherche. Encore peut-il s'estimer heureux quand le chasseur lui jette pour sa peine, quelque minuscule gâteau de miel.

Pour revenir au chien, la vérité est qu'il atteignit la rive du fleuve, sans désobéir.

Il y avait mis dix jours. Lorsqu'il délia le cordon de sa bourse, il en sortit une quantité d'hommes qui adressèrent au chien des salutations comme on n'en adresse qu'aux chefs. Leur idée, c'était visible, était de le considérer comme tel.

A son intention d'ailleurs, ils étendirent des nattes sur le sol et attendirent ses ordres. Mais le chien préféra se coucher dans la poussière nue.

Les hommes lui présentèrent des bols de vin de palme, mais il les dédaigna et s'en alla se désaltérer dans l'eau trouble du marais.

Ils lui préparèrent de la nourriture, mais, au lieu de l'apprécier, comme il l'eût dû, le chien se mit à ronger les os que les hommes avaient jetés de côté.

Alors les hommes se dirent : « Nous ne pouvons décemment continuer à servir un chef qui n'a de sa dignité ni même

des usages courants la moindre notion. Eût-il apprécié nos hommages et nos services, nous l'eussions servi avec joie et empressement. Il est certain qu'il est doux, complaisant et soumis, mais ce n'est pas un chef. Il entre sans doute dans les intentions de Mvidie Mukulu que nous soyons ses maîtres et lui, notre serviteur. On jurerait d'ailleurs que c'est aussi sa propre volonté ! »

Et c'est pourquoi de nos jours encore, le chien est le serviteur de l'homme. Il se contente, pour étancher sa soif de l'eau qu'il rencontre et se jette avec avidité sur les os que l'homme lui laisse. Il n'a pas su tirer de sa bonne fortune tout le parti qu'un chien persévérant eût dû en tirer. Peut-être, aussi, manquait-il du courage nécessaire pour remplir son rôle de chef ?...

Trois hommes habiles que la vanité perdit

Le chasseur de miel avait trois fils dont les noms étaient : « Entends-le, si loin qu'en soit le son », « Dépiste-le, si loin qu'en soit la distance » et « Recolle-le, si menus qu'en soient les morceaux ».

Aucun d'eux n'était l'ainé ni le plus jeune : ils étaient nés le même jour et chacun avec un genre spécial d'habileté que leur nom suffit déjà à indiquer.

Tant qu'ils furent enfants, on les appelait « Entends-le », « Dépiste-le » et « Recolle-le ». C'était plus court et plus facile à dire.

Mais en grandissant, ils prétendirent qu'on leur donnât leur nom tout entier. Oui, tant ils étaient fiers de leur savoir-faire que chacun croyait supérieur à celui des deux autres.

Un jour, le chasseur de miel entreprit une longue randonnée dans la forêt tant et si loin qu'il arriva enfin, au pied d'un arbre, mais d'un arbre aussi haut qu'une montagne et les abeilles qui allaient et venaient dans le feuillage de la cime montraient, par leur empressement, que le tronc devait déborder de miel.

Le chasseur y monta, mais s'appuyant, par mégarde, sur

une branche pourrie, la branche se rompit et le chasseur tomba sur le sol, se brisant en dix morceaux.

« Entends-le » qui était en ce moment assis, à la maison, sauta de son siège, en criant à ses frères : « J'ai entendu notre père tomber d'un arbre. Levons-nous et allons à son aide ! »

« Dépiste-le » fut vite sur les traces de son père et après avoir, ensemble, suivi tous les détours par où il était passé, les trois fils découvrirent bientôt le corps de leur père en dix morceaux. « Recolle-le » se pencha, un instant, sur les morceaux et les prenant en main les remit ensemble et les recolla de sorte que le chasseur de miel put rentrer à la maison, à pied, ses fils le suivant avec la provende de miel.

Le lendemain ou le surlendemain, le chasseur de miel partait de nouveau chercher du miel.

Mais il dut aller deux fois plus loin que la veille et dans une forêt plus dense. Il trouva un arbre aussi haut que sont les nuages. Il était certainement plein de miel, à voir les allées et venues des abeilles.

Aussi y monta-t-il, sans hésitation, mais... près d'arriver au sommet, il mit le pied sur une branche pourrie et dégringola, en se brisant en cent morceaux.

Cependant, les fils étaient à la maison en train de discuter les mérites de leur prouesse de la veille.

— « Sans moi, proclamait « Entends-le », vous n'auriez pu savoir que notre père avait eu un accident. Je suis donc votre aîné, du moins pour ce qui est de l'habileté. »

— « Cela ne vous donne pas de priorité sur moi, répondit « Dépiste-le ». Entendre le son d'où qu'il vienne, n'est rien, tant que vous ne pouvez retrouver les traces de notre

père. Or, sans moi, qu'eussiez-vous fait ? C'est donc à moi qu'il faut reconnaître le droit d'aînesse, puisqu'en somme je suis le plus adroit ! »

— « Pauvres amis, dit « Recolle-le », comment pouvez-vous prétendre avoir fait quoi que ce soit pour notre père, même après l'avoir entendu et l'avoir retrouvé, puisque moi seul pouvais remettre ensemble les morceaux et les ramener, sur leurs propres jambes à la maison ! Vous ne me conterez certes plus que je suis l'aîné du moins par l'utilité de mes talents ! »

La chute du père les fit remettre à plus tard cette vaine discussion. « Entends-le » cependant en avertissant ses frères du nouvel accident, le fit avec moins bonne grâce que la veille, « Dépiste-le » mit moins de hâte à suivre les traces de son père et « Recolle-le » ne recolla que tout juste les cent morceaux du chasseur de miel.

En rentrant à la maison, le père dit à ses enfants : « Vous voilà, tout à coup, pensifs et silencieux... Que se passe-t-il entre vous ? »

Mais aucun d'eux ne se décida à parler, de crainte que le père ne prît parti pour l'un des deux autres.

Le lendemain, cependant, le chasseur de miel partit pour une expédition trois fois plus lointaine.

Il découvrit, grâce à l'oiseau à miel, un arbre si élevé qu'il touchait aux étoiles ou... presque. Et le bourdonnement des abeilles qui allaient et venaient là-haut pour apporter leur miel ressemblait aux grondements d'une cataracte.

Il n'en fallait pas davantage pour décider le chasseur de miel à monter si haut que ce fût, pour ravir au grand arbre sa charge de miel.

Il grimpaît, il grimpaît, mais soit qu'il fut las, soit qu'il mit trop de hâte ou d'avidité dans son escalade, tout à coup, il mit le pied sur une branche pourrie, tomba sur le sol et s'y brisa en mille morceaux.

« Entends-le » entendit la terrible chute mais se garda d'en rien dire à ses frères.

Il boudait si fort qu'on eût pu percher un coq chantant « KOKORICO » sur sa lèvre !

« Dépiste-le » eh ne voyant pas rentrer son père comme d'habitude, devina qu'un accident était arrivé, mais il ne s'offrit pas à le rechercher.

Dans son coin, « Recolle-le » demeura confus et silencieux. Il sentait qu'évidemment quelque fâcheuse rencontre avait encore mis à mal le brave chasseur de miel, mais il en coûtait trop à son orgueil de demander l'assistance de ses deux frères.

Qui donc pourtant leur rapportait, chaque jour, du miel en abondance et le leur partageait, sans songer à lui-même, sinon cet infatigable chasseur de miel qui n'était rien moins que leur propre père ? Les ingrats, ils le laissaient là où il était tombé, comme si « Entends-le » n'avait rien entendu, comme si « Dépiste-le » n'était pas capable de le retrouver et « Recolle-le », d'en remettre ensemble les morceaux, « si menus qu'ils soient » !

Trop préoccupés de leur rang entre eux, ces enfants, qui n'étaient cependant pas de méchants enfants, en vinrent à se perdre eux-mêmes, tout en perdant par leur sottise vanité, un père qu'ils aimaient, leur unique et généreux nourricier.

Convenez-en avec moi, n'eussent-ils pas été plus sages

de s'accorder l'un à l'autre les égards que chacun méritait pour son habileté, quitte même à sacrifier, chacun, sa propre prétention à l'intérêt commun ?

En vérité quand on a tous et chacun, besoin des autres, qui peut juger qu'il est meilleur ? C'est en se tenant pour rien qu'en fin de compte l'homme s'élève en mérite et en utilité.

Soyez généreux

Le chasseur dont je parle avait construit un piège et creusé une fosse pour prendre le gibier. Il y venait voir, tous les matins si aucune antilope n'y était tombée pendant la nuit, mais les antilopes de ce pays-là étaient si malignes qu'il n'y en avait jamais.

Un matin cependant il y entendit du bruit.

Tandis qu'il se penchait au-dessus du trou, il vit, qui se débattait dans les branchages du fond une hirondelle qui y était tombée.

« Ah ! Ah ! dit-il, te voilà prise toi ! »

Mais l'hirondelle ne fut pas effrayée.

— Tu sais bien que je suis une chair coriace et désagréable. Jamais tu ne me feras l'honneur de ton pot à cuire.

— Il n'y a pas de si petit morceau qui ne soit utile à la santé, répondit le chasseur. Et il prit un bâton pour la frapper.

— Non, dit l'hirondelle, non, tu ne feras pas cela ! Tu es généreux et compatissant. J'ai fait l'an dernier, mon nid dans le clayonnage de ton grenier et tu as empêché les enfants de le détruire. C'est grâce à toi que j'ai pu élever tranquillement ma nichée.

Le chasseur dont je parle se souvint en effet d'un nid

d'hirondelle qu'il avait protégé contre les garnements du village et il sourit en entendant parler l'hirondelle.

« Tu vois bien que le chasseur ne me frappera pas », ajouta-t-elle « et d'ailleurs, il ne s'en repentira pas. Puisque tu me rends la vie, à mon tour, lorsque j'en aurai l'occasion je te serai utile. On ne sait jamais ce qui peut arriver et tu le verras, une petite hirondelle, si petite qu'elle soit, a de la mémoire et de la reconnaissance ! »

Le chasseur se montra généreux, comme elle le lui demandait et avec des précautions de père, il la libéra de ses entraves et lui rendit la liberté.

Quelques jours après, le chasseur alla de nouveau visiter son piège et y découvrit une taupe.

— « Qu'est-ce que tu fais là ? » lui dit-il en colère.

La taupe essaya de jeter un regard vers le haut, mais aveuglée par la lumière du jour, elle ne put voir qui lui adressait la parole. Cependant la taupe a l'odorat tellement fin qu'elle reconnut immédiatement le chasseur.

— Ce que je fais, ici, dit-elle, j'attends la mort, comme tu vois et si je n'avais affaire à toi, Mudiandambo, je sais bien qu'elle ne tarderait pas à venir.

— Tiens, s'étonna le chasseur, tu me connais ?

— Certes, j'ai cette chance. Mais ne t'en frappe pas et délivre-moi plutôt de ma pénible situation. Je te promets de te rendre, à l'occasion, le service que tu peux me rendre aujourd'hui. »

Le chasseur se laissa attendrir et comme il avait été généreux pour l'hirondelle il le fut pour la taupe.

Cette générosité ne vous paraît pas avoir grand mérite : l'hirondelle est si « coriace » et la taupe si peu agréable à

manger ! Soit, mais voici qu'un autre jour, le chasseur trouva un éléphant dans son piège, un éléphant de belle taille, avec de superbes défenses.

Aussitôt il leva sa forte lance et allait frapper l'éléphant dans l'œil, pour mieux atteindre le crâne, quand l'éléphant lui parla.

— « Je suis ton éléphant, c'est bien sûr, tu n'as qu'un geste à faire et je suis ta viande et ton ivoire. Mais quand tu auras mangé la viande et vendu l'ivoire de mes défenses, que t'en restera-t-il ? »

« Sois bon pour l'éléphant, l'éléphant sera bon pour toi. Le jour où tu auras besoin de moi, reviens dans la forêt des éléphants et appelle-moi : je m'appelle Tembo Mukulu a N'Tembo. On me siffle l'air de l'oiseau à miel et lorsqu'on l'a sifflé trois fois, j'accours.

— Tout cela est bel et bien, Tembo, mais dans quel but crois-tu que j'ai creusé la fosse et installé mon piège ? »

— Aucun doute là-dessus, c'est pour y prendre du gibier, mais il y a gibier et gibier et, je te le promets, Tembo se souviendra de ta générosité, si tu consens à lui rendre la liberté.

Le chasseur dont je parle se laissa toucher et ouvrit à l'éléphant un chemin pour sortir de la fosse.

Mais, enfin, voici que quelques jours après, c'est une jeune fille que le chasseur trouva dans son piège, une belle jeune fille qu'il ne connaissait pas.

Au fond de la fosse où elle était embarrassée comme dans un filet elle soupirait et appelait : Tata Mvidie Mukulu !

Mais lorsqu'elle vit un être humain se pencher sur elle, elle fut prise d'effroi et se mit à pleurer.

— N'aie pas peur, lui dit le chasseur, je ne suis pas un méchant homme. Je n'ai pas encore épousé de femme et je cherche précisément à me marier.

— Je vois bien ce que tu veux dire, répondit-elle, mais jamais mon père ne consentira à notre mariage. Il est terrible et te tuera certainement si tu n'exécutes les ouvrages qu'il te réclamera comme dot !

— Je vais d'abord te tirer de la fosse et après j'irai chez ton père pour lui demander sa fille.

— Tire-moi de la fosse, si tu veux, mais de grâce, bon chasseur, ne t'expose pas à la colère du Grand Esprit.

— Je n'ai pas peur du Grand Esprit, répondit le chasseur, et dût-il d'ailleurs m'en coûter la vie, jamais je ne t'abandonnerai. Je cherchais une femme à épouser et je n'en pouvais espérer de meilleure ni de plus belle que toi.

Et sans plus de retard, il retira la belle fille du piège et lui ôta la terre et les brindilles de bois qui souillaient sa chevelure.

* * *

En ce moment un vent violent agita les arbres de la forêt, le tonnerre gronda, l'éclair fulgura, la terre se mit à trembler, comme si les rochers allaient se fendre et le sol s'entrouvrir.

— « Fuis, chasseur, soupirait la jeune fille, c'est mon père ! »

Mais il était trop tard, déjà le Mvidie Mukulu était là.

— « N'as-tu pas vu ma fille ? » demanda-t-il au chasseur,

en fronçant au-dessus de ses yeux en colère, ses sourcils broussaillieux.

— « J'ai trouvé une femme dans mon piège », répondit le chasseur, « je ne sais si elle est ta fille, mais je veux, en tout cas, en faire ma femme. »

— « Misérable ! » s'écria le Mvidie Mukulu, ignores-tu qu'un homme ne peut épouser l'une des filles du Grand Esprit ? »

— « Je l'ai prise dans mon piège, je ne la lâcherai pas, elle est à moi ! »

— « Soit, mais alors suis-moi à la maison pour arranger cette affaire. »

Le chasseur suivit donc le Grand Esprit, dans son vilage.

Arrivé là le Grand Esprit lui indiqua une maison, près de ses champs et lui fit servir de toutes les nourritures qu'il est possible et impossible d'imaginer mais en telle quantité que dix hommes à jeun et gourmands n'en viendraient pas à bout, en un mois !

— Voilà, lui dit-il, mange toutes ces bonnes choses, mais qu'il n'en reste pas une miette et tu pourras épouser ma fille, sinon... ! » Mais il n'en dit pas plus long.

Le chasseur vit bien au geste que fit le Mvidie, en frappant sur le sabre recourbé qui pendait à son baudrier que le Mvidie lui couperait la tête, s'il n'arrivait à bout de toutes les nourritures.

Le Mvidie Mukulu l'enferma dans la maison et plaça devant la porte un gardien, plus grand qu'un géant, avec des yeux féroces comme ceux du léopard.

« Ah ! il veut t'épouser ! » dit-il ensuite en regardant sa

filles, « eh bien, je lui souhaite bon appétit ! » et il s'en alla dormir dans son palais.

Le pauvre chasseur n'avait plus mangé depuis le matin, cependant il n'eut même pas le courage d'entamer la colossale montagne de viandes, de farine cuite, de bananes et d'ananas devant laquelle on l'avait placé.

— « Si au moins », pensait-il, « le Mvidie m'avait donné « ma » femme, la mort ne me paraîtrait, demain, pas si triste ! »

Mais il n'avait pas achevé de penser cela, qu'il entendit, dans un coin de la hutte, une petite voix qui lui disait : « Mudiandambo, ne te décourage pas ! »

— « Qui es-tu, toi qui m'appelle par mon nom ? »

— Je suis celle qui t'a promis « de te rendre à l'occasion le même service que tu m'as rendu autrefois », la taupe.

— Je crois bien que je n'aurais jamais plus besoin de tes services, mon enfant ; car tu vois le gros tas de choses à manger...

— Je sais, dit-elle, tu dois le manger tout entier.

— Jamais je ne le pourrai.

— Mais, sourit la taupe, ... si tu faisais passer le tout dans mon trou ?

La taupe et le chasseur travaillèrent à cela, toute la nuit et le lendemain matin, quand le grand Esprit vint avec ses serviteurs, ses gardes et ses amis, pour leur donner en spectacle la mort du chasseur, il fut tout estomaqué de voir que le chasseur avait tout mangé.

« T'ai-je bien accueilli ? dit-il hypocritement, « es-tu rassasié, mon beau gendre ? »

— « Presque rassasié », répondit le chasseur, « mais il

convient de garder de l'appétit pour mon prochain repas ! »

— Tout beau, tout beau, mon gendre, mais il faut gagner sa subsistance et tu vas, immédiatement, te mettre à la besogne. Si tu veux épouser ma fille, débrousse-moi toute cette forêt, que les hommes appellent la forêt aux éléphants et que le tout soit rasé pour demain matin !

Le chasseur partit pour la forêt des éléphants, enleva sa vareuse et ayant relevé son pagne, au-dessus des genoux pour ne le pas abîmer, il se mit au travail.

Le Mvidié le voyant si courageux se retira, en riant.

Quand il fut seul, le chasseur se ressouvint de Tembo Mukulu a n'Tembo et il siffla trois fois l'air de l'oiseau à miel.

Aussitôt Tembo apparut entouré de tous les membres de la tribu.

— « Qu'est-ce que tu as donc entrepris là », dit-il au chasseur, « jamais tu n'en viendras à bout. »

— C'est pour cela que je t'ai appelé, répondit le chasseur. Et l'éléphant montra, par son travail, qu'il n'avait pas oublié la bonté du chasseur.

Lui et ses enfants, ses femmes, ses oncles, ses frères et sœurs, tous ensemble, en piétinant le sol, ébranlèrent d'abord les racines des arbres et quand ce premier travail fut fait, déracinèrent, en un seul jour, toute la forêt des éléphants. Ils brisèrent les branches et traînèrent dans le grand ravin, les troncs, les arbres, les lianes, les fougères et les herbes qui peuplaient autrefois cette immense plaine.

Le Grand Esprit, quand il vint le lendemain matin, pour égorgier le chasseur, fut encore plus étonné que la veille.

En toute justice il dut reconnaître que la tâche du chas-

seur était exécutée et qu'il n'avait plus, lui, qu'à lui donner sa fille en mariage.

— « Demain matin », dit-il au chasseur, « tu l'épouserás, mais... tu la devras choisir toi-même, parmi toutes mes filles et si tu te trompes... »

— « Oui, j'ai compris », répondit le chasseur en voyant de nouveau le Grand Esprit frapper de la main le grand sabre recourbé qui pendait à son baudrier.

Le lendemain, de grand matin, on lui ouvrit sa porte et le gardien, le géant aux yeux de léopard, le conduisit sur la place publique.

Les filles du Mvidié Mukulu étaient là, habillées toutes exactement du même pagne, la face voilée de même tissu souple mais impénétrable. Pas une ne pouvait ouvrir la bouche ni esquisser un geste. Aucun bijou, aucun ornement ne permettait de les distinguer, l'une de l'autre.

— « Choisis ta femme ! » dit le Mvidié Mukulu, celle que tu as prise au piège et emmène-la dans ton village, car aujourd'hui sera le jour de tes noces ! »

Et ce disant, il tira du fourreau son grand sabre recourbé et passa le pouce sur le fil de la lame comme pour en vérifier le tranchant.

Le chasseur se sentit perdu. Une sueur froide le couvrit tout entier. Son visage prit une couleur de cendres. Il soupirait. Mais voici qu'une hirondelle lui passa près de l'oreille. Il la vit et la reconnut. Et il lui sourit.

— « Regarde bien », dit-elle, en repassant de nouveau, « regarde bien celle à qui je laisserai choir sur le voile un petit peu de craie blanche, c'est celle que tu as trouvée dans la fosse ! »

L'hirondelle passa sur toutes les filles du Grand Esprit et sur celle du piège laissa adroitement tomber un léger flocon de craie.

Le chasseur la prit par le bras et s'écria : « Voilà celle que j'aime et que je veux épouser ! »

Et comme elle ôtait son voile, tout le monde la reconnut. C'était bien celle qu'il avait trouvée naguère et pour qui il avait eu assez d'amour pour braver la colère du Mvidie Mukulu.

Cette colère enfin, le Grand Esprit la laissa quitter son cœur, il remit son sabre recourbé dans son fourreau et se mit à féliciter le chasseur dont je parle, depuis le commencement de cette histoire.

« Ce que j'ai dit », ajouta-t-il, « je le fais. Tu es, dès ce moment, mon gendre, celui que j'aime comme un fils. Va t'installer où tu veux, sur la vaste terre. Il n'est rien que je puisse refuser à un homme aussi courageux et aussi habile que tu l'es ! »

On les pourvut de serviteurs et de richesses de toutes sortes : chèvres, poules, chiens, canards, vêtements, vases, paniers, fusils, perles et on les mena, en chantant jusqu'à la maison du chasseur.

Muliandambo, — puisque la taupe nous a dit son nom — ne voulut rien changer à ses habitudes, il continua toute sa vie à chasser et le soir, il rentrait chez lui, tout heureux de se rappeler que cette gentille jeune femme qui l'attendait, en broyant la farine blanche sur la pierre meulière, son lot, sa récompense, il la devait à la générosité des animaux envers lesquels il avait, un jour, été lui-même généreux et compatisant.

Comment la perdrix eut ses perdreaux sur un palmier

Je vous entends vous récrier : des perdreaux sur un palmier, se moque-t-il de nous ?

Bien sûr qu'elle n'y avait pas fait son nid, qu'elle n'y avait pas pondu ses huit ou neuf œufs ; car je ne sais plus au juste combien ils étaient, bien sûr qu'elle ne les y avait pas pondus, mais, en toute vérité, les perdreaux de « ma » perdrix naquirent dans les palmes d'un palmier.

Vous voilà pressés de savoir comment ? Ne vous impatientez pas. Le conte arrive, il vole : le voici !

Madame perdrix couvait là-bas, à l'orée de la forêt, où elle avait installé son nid, dans les hautes herbes et les buissons.

Malgré que l'endroit fut solitaire et tranquille, elle n'y était pas sans inquiétude. Ce n'était pas les hommes qu'elle craignait, mais les animaux : les serpents, les singes et la mangouste.

Une perdrix, ce n'est pas redoutable : la pauvre n'a que le bec pour se défendre, elle et sa couvée !

Elle était là, depuis des jours, chauffant ses œufs de toutes ses plumes et rêvant à ce qu'elle ferait, quand les per-

dreaux seraient là... avec leur petit corps tout nu et leur grosse tête ballante, lorsqu'un soir elle entendit : « Kwi... kwi... »

La couveuse eut un frisson. Qui l'interpellait de la sorte ?
 « Kwi, kwi ! répéta un petit animal aux yeux vifs, à la longue queue pomponnée, bonjour, la perdrix ! Que fais-tu là depuis de si longs jours, à ne bouger d'une patte ? »
 C'était le rat palmiste, notre écureuil d'Afrique.

La perdrix ferma ses paupières, comme pour réfléchir à ce qu'elle allait répondre, mais déjà le rat palmiste continuait :

« Tu ponds, hein ? »

— Pondre ? est-ce que tu ponds, toi ? Je me repose, voilà tout !

— Prends-tu Pakoti (c'était le nom de notre rat) pour un nigaud ? Je ne suis pas le voisin du pigeon vert pour ne rien voir de vos manigances, à vous, gens de plume ! Vous faites des petites noix, à l'échelle dure et lisse et qui sont si bonnes à manger !

— A manger ! pensa tout haut la pauvre perdrix, est-ce que tu en mangerais parfois ?

— Cela m'arrive, lorsque je suis à court d'arachides ou de noix palmistes.

— Ce que tu fais là n'est pas bien, Pakoti, sentencia la perdrix, en tremblant pour ses œufs, tu devrais laisser cette vilaine besogne aux serpents et aux mangoustes ! »

Elle n'en dit pas davantage et se mit désormais à observer le rat palmiste. Lorsqu'elle le croyait endormi, à la tombée du soir, elle se mettait en quête de rosée à boire et de grains à picorer. Et contrairement à son habitude, elle se

faisait, crainte de donner l'éveil à son dangereux voisin, le mangeur de petites noix.

* * *

Un soir, que les œufs étaient près d'éclorre, Pakoti n'y tint plus. Il aurait bien voulu ne faire aucune peine à la perdrix, mais à force de regarder les œufs bleutés luisant au clair de lune, il céda à sa gourmandise.

— « Vaurien ! » se disait-il à lui-même, « serais-tu content, si la perdrix venait t'enlever tes deux petits ratons dans leur nid, pour les manger ? »

En effet, Pakoti avait, depuis quelques jours, deux petits ratons, tout grassouilleux, avec une mince pelisse de soie grise, toute frissonnante sur le dos et un petit museau tout rose appuyé au bord du nid... là-haut, dans les palmes du palmier.

D'abord il ne prit qu'un œuf, en se disant que la perdrix ne les compterait pas et le déposa dans son nid.

Mais quand il eut celui-là, il était trop engagé pour résister à l'envie d'en prendre encore un. Le deuxième, il l'emporta, comme le premier, dans son bras gauche, tout contre sa blanche poitrine où sa conscience faisait battre à grands coups son petit cœur de rat palmiste.

Ah ! mère perdrix, que tardes-tu, ainsi, dans les champs ?

Hâte-toi de rentrer, sinon ce maudit petit rat aura bientôt dévalisé tout ton nid !

Le rat n'y laissa même pas un œuf de consolation : il les

avait enlevés jusqu'au dernier et soigneusement cachés sous lui, dans son nid.

« Demain matin, dit-il, en s'endormant, je croquerai le premier » et il rêvait déjà des délices que sont les œufs de perdrix.

Cependant, la pauvre perdrix était revenue à son nid et je vous donne à penser quels cris elle poussa, en ne trouvant plus ses œufs.

— « Pakoti, se lamentait-elle, au pied du palmier, si c'est toi qui me les a pris, rends-moi mes trésors : l'ignores-tu, chaque coquille contient un mignon petit perdreau... »

— « Un petit perdreau », songeait Pakoti, « je n'y avais pas pensé !... »

Durant la nuit, en effet, les œufs de la perdrix se brisèrent et les perdreaux sortirent, l'un après l'autre, des débris de leur coquille. Le matin, ils étaient tous éclos.

Bientôt ils se mirent à piailler et à donner, à droite, à gauche, des coups de bec maladroits et cruels.

Voilà notre rat fort embarrassé.

Ces petits becs pointus ne lui disaient rien qui vaillent. Bien sûr, ils allaient éborgner ses ratons !

— « Kwi, kwi ! » hurlaient les pauvres petits, harcelés par les perdreaux.

— « Chip, chip », disaient les perdreaux, en piquant les ratons, pour se faire de la place.

Il n'en fallut pas long à la mère perdrix pour reconnaître la voix de ses enfants.

— « Elele », leur cria-t-elle d'en bas, « attendez-moi, je vole à votre secours », et de saillie en saillie, elle escalada, en voletant, le tronc du palmier.

Lorsqu'elle parvint au sommet où était le nid du rat palmiste, le coupable avait honteusement pris la fuite. Elle aurait pu se venger, en tuant ses ratons ; elle n'y pensa même pas. Elle était si heureuse de retrouver sa nichée, « toute » sa nichée qu'elle battait des ailes et chantait, à tête, exultante de joie.

**

Mais que faire, pour ramener ses petits à terre, où était leur nid, que faire pour les nourrir, tous les huit, et les empêcher, lorsqu'ils seront plus grands, de commettre des imprudences et de tomber du nid ?

C'est en ceci que le rat palmiste put mériter son pardon.

Voyant la perdrix si heureuse il osa, victorieux de sa propre couardise, remonter dans son palmier.

— « Ah ! » dit-il, contrefaisant l'étonné, « à quoi dois-je le plaisir de votre visite ? »

— « Ne pardons pas notre temps en vaine plaisanterie », répondit la perdrix ; « vous n'avez pas été loyal envers moi ; mais je suis prête à vous pardonner, si vous voulez m'assister à élever mes perdreaux ! ».

Pakoti n'insista plus. Touché par la bonté de la douce mère perdrix il se repentit et franchement se mit en devoir d'aller aux vivres pour la double nichée.

Pendant ce temps, la perdrix veillait à ce que les perdreaux ne portassent plus de coups de bec aux ratons.

Tant que les perdreaux n'avaient pas d'ailes, on ne pouvait songer à un déménagement, si bien que les deux familles

frent bientôt bon ménage, au grand ébahissement des animaux de la forêt qui ne savaient plus s'ils avaient à faire à une perdrix à quatre pattes ou à un rat à deux ailes.

Et lorsque les jeunes perdreaux commencèrent à venir pérorer avec les petits rats au bord du nid, ce fut encore bien pis.

La chouette en fut toute éberluée. Elle s'en ouvrit, un soir, au rat palmiste qui trouva, sans doute, les mots pour la rassurer ; car, depuis, la chouette explique aux plus curieuses commères de ce coin de forêt qu'il s'agit bien d'une grande et belle amitié entre le rat palmiste et la perdrix et qu'en somme on a raison de dire « qu'un toit bien fait peut abriter deux cœurs très différents ».

Les perdreaux disaient du rat : « C'est le frère de notre mère ! » et les petits Pakoti renchérisaient en parlant de « notre bonne tante », la perdrix.

Les oiseaux, en apprenant cela, cessaient de se quereller et l'on n'entendait plus sur les rameaux de la forêt que leurs « nduku, nduku, nduku » (1) jusqu'aux plus mystérieuses profondeurs des fourrés.

(1) « nduku » veut dire en langue nègre : « frère ».

Les jarres de Mutshipule

Mutshipule vivait dans la forêt, seul avec sa mère. Il était tellement paresseux que la pauvre vieille pouvait à peine le décider à chercher de quoi ne pas mourir de faim ! Lorsqu'il allait au champ, d'abord c'était à contre cœur et puis, il n'y était pas d'une heure qu'il quittait la hache ou la houe pour tuer des oiseaux avec sa fronde ou pour dresser des pièges aux bêtes de la brousse.

— « As-tu beaucoup labouré, aujourd'hui, mon enfant ? » lui demandait sa mère lorsqu'il rentrait.

— « Oh ! oui », répondait imperturbablement le paresseux Mutshipule « et tu vois, après avoir travaillé, tout le jour, dans le champ, j'ai encore pris sur mon loisir de quoi tuer et capturer tout ce gibier ! » et il allait tout droit aux jarres de la vieille, se rafraîchir d'une rasade de bière d'éleusine ou de bière de maïs.

— « Tu dois en faire davantage », lui disait-il, « me voilà déjà au fond de la jarre !... »

La bonne vieille lui reprochait bien un peu son amour immodéré pour la bière, mais comme elle le croyait, tout le jour, exposé aux terribles ardeurs du soleil, elle en fabriquait tout de même, chaque fois, un peu plus. Lorsque le

temps des semailles arriva, la mère dit à son fils : « Tout le monde a déjà commencé d'ensemencer son champ ; il est temps que nous, aussi, ensemencions le nôtre ! » et elle posa sur la tête de Mutshipule un panier rempli de graines.

« Comme Mutshipule n'avait pas labouré de champ du tout ou que le peu qu'il avait fait était de nouveau envahi par la brousse, il était fort embarrassé de montrer le champ à sa mère. Que faire ?

En route, lui si joyeux, si bavard d'habitude ne disait pas un mot.

— « Voilà nos trois palmiers », s'écria tout à coup la vieille, en reconnaissant la clairière où l'on devait aller semer.

— « Eh bien ! écoute », finit par avouer le misérable Mutshipule, « je crois que nous ne pourrions pas semer de graines, à cet endroit-là. »

— Parce que... la vérité est que je n'ai rien labouré du tout. Je ne suis pas né pour cultiver la terre, moi. Je devrais être chef d'une multitude de sujets qui me serviraient et cultiveraient mes champs. Ah ! si j'étais chef !... Tout me viendrait, sans que je sois obligé de faire quoi que ce soit ! »

— « Mais », lui répondait la mère, « tu es trop paresseux et trop mou pour être chef ! Tu ne sais même pas te contraindre toi-même à faire ce qui te coûte un peu de peine ! Comment voudrais-tu exercer la moindre autorité sur les autres ? Puisque tu es habile à placer des pièges au gibier, continue au moins cette industrie, afin que nous ayons de quoi manger ! »

Mutshipule partit à la chasse et, ce soir-là, captura deux

chats sauvages, l'un au pelage brun et ambré, l'autre, plutôt gris et blanc.

Comme il traversait la rivière, en route pour la maison, l'Esprit de l'eau lui cria : « Jette-moi ta chasse et en échange, tu auras non seulement de quoi boire et manger mais satisfaire tous tes désirs ! »

Mutshipule était trop désireux de voir pareille promesse s'accomplir pour hésiter un seul instant. Il jeta donc ses deux chats sauvages dans l'eau.

La chute du butin provoqua un grand bruit et des ondulations à n'en pas finir... mais c'est tout ce qu'il obtint, ce jour-là, de l'Esprit de l'eau.

Lorsqu'il fut à la porte de la maison, sa mère lui adressa de sévères reproches, parce qu'il n'avait pas rapporté assez de nourriture, mais Mutshipule n'y fit même pas attention, tant il était assuré que l'Esprit des eaux tiendrait ses promesses et qu'il allait avoir tout ce qu'il pouvait désirer.

Le lendemain, il retourna dans la forêt et de nouveau prit un chat sauvage brun et un chat sauvage gris.

Comme il traversait la rivière, en route pour la maison, l'Esprit de l'eau lui cria, comme la veille : « Donne-moi ta chasse et je te donnerai en échange, de la nourriture et tout ce que tu peux désirer ! »

Mutshipule, encore une fois, jeta ses deux chats dans l'eau. La chute provoqua un grand bruit, des éclaboussures et des « ronds » et... mais oui, les eaux commencèrent à s'agiter, à tourbillonner jusqu'à ce qu'une grosse voix sortit du fond de l'eau et dit exactement ceci : « Tout ce que je mets comme condition, c'est que tu aies assez de sang-froid, de contrôle sur toi-même, lorsque l'occasion t'en se-

ra donnée, que pour frapper les tambours de danse avec tes mains, comme un chef et non pas avec des baguettes de tambour, comme un vulgaire batteur de tambour de rien du tout. Alors tout ce que tu désires, tu l'auras bien à toi ! »

Mutshipule en fit la promesse, croyant la condition on ne peut plus facile à réaliser.

Les eaux alors se mirent à bouillonner de plus en plus et à devenir toutes rouges, puis Mutshipule vit apparaître une immense bouche qui lui dit : « Retire de moi tout ce que tu en pourras retirer ! »

Il plongea la main dans la bouche et en retira une jarre, il l'y plongea de nouveau et en retira une seconde jarre, puis une troisième, une quatrième, une cinquième, si bien qu'enfin la berge de la rivière fut toute encombrée de ces jarres fermées et scellées.

L'Esprit de l'eau lui dit alors de porter les jarres jusqu'à la grosse pierre qui était derrière la hutte de sa mère et qu'après les avoir heurtées sur la pierre et cassées il aurait tout ce qu'il désirait.

Lorsqu'il rentra, sa mère le gronda de plus belle.

— « En voilà un bûtin ! Des jarres ! Que veux-tu que nous en fassions ? Nous n'avons déjà pas de quoi remplir les jarres que nous avons ! »

Mais lui, sans rien répondre à ces reproches, cassa la première jarre sur la grosse pierre et il en sortit une procession de beaux et forts jeunes hommes qui le saluèrent comme leur chef.

Il cassa la deuxième jarre et il en sortit une suite de belles jeunes filles qui l'appelèrent comme si elles l'avaient toujours connu, « leur maître ».

Il cassa la troisième et il en sortit des tas de magnifiques vêtements qu'ils s'empressèrent, sa mère et lui, d'échanger contre la ridicule petite peau de singe qui constituait, jusque-là, toute leur garde-robe.

Il cassa la quatrième et il en sortit une pile de belles couvertures. Il cassa la cinquième : cette fois, ce fut tout un arsenal de fusils qui se rangea en ordre sous ses yeux, resplendissants au soleil ! De la sixième, naturellement, sortirent des tonnelets de poudre, de la septième des colliers et des colliers de perles de toutes sortes, de la huitième..., mais excusez-moi, si je devais vous énumérer toutes les richesses qui sortirent des jarres qui restaient à casser sur la pierre, nous en aurions pour des jours et des semaines à nous extasier. Mieux vaut dire que Mutshipule avait tout ce qu'il pouvait désirer et même au-delà ; car lorsqu'on est si misérable qu'il était, il existe vraiment des choses auxquelles on ne songe même pas !

Mais lorsqu'on les a, on se demande comment l'on a bien pu vivre, sans les avoir. Elles deviennent peu à peu indispensables.

Il était enfin un grand chef, avec des hommes pour le servir et le défendre, avec des femmes pour cultiver ses champs, avec des troupeaux, des vêtements, des pantalons même et des chapeaux, des fusils, des sabres, des tambours, des xylophones, comme en ont les tout à fait grands chefs héréditaires, des danseurs, des conteurs, des chanteurs pour dire sa gloire et son bonheur, des... enfin, puisque rien ne lui manquait... on penserait en vain à quelque chose qu'il n'eût pas !

Sa mère et lui vivaient dans la plus grande opulence,

obéis par des centaines de serviteurs fidèles et attentifs à exécuter jusqu'à leurs désirs à peine soupçonnés.

Mais... mais oui, voilà : Mutshipule aimait toujours autant et même davantage la bière d'éleusine et de maïs et la plupart du temps, il se rendait tellement ivre qu'il était incapable de s'occuper des affaires de l'Etat. Son peuple ne tarda pas à le mépriser, comme il le méritait.

Un jour enfin, il assista à une grande fête, à une danse grandiose à laquelle prenaient part tous ses sujets et comme il est de coutume, en pareilles circonstances, on avait préparé de grandes jarres de bière de première qualité.

Tout se passa joyeusement jusqu'au moment où Mutshipule dans son ivresse, s'avança, incertain et titubant jusqu'aux grands tambours de danse et là, battit un formidable « ngudi ngundi ngidi ngididi » !

Il n'avait pas battu un second coup qu'un craquement, semblable à un coup de tonnerre, retentit du côté de la grosse pierre. Jamais Mutshipule n'avait rien entendu de pareil.

C'étaient toutes les jarres brisées qui se recolaient et roulaient sur elles-mêmes jusqu'au lieu de la danse.

Mutshipule sentit une sueur froide lui sourdre dans le dos, sa tête tourna, ses yeux clignèrent, son esprit chavira et lorsqu'il revint à lui, ses magnifiques vêtements de chef, les beaux pagnes de la mère avaient disparu pour ressituer leur place aux deux petites peaux de singe plus moisées et plus ratatinées que jamais.

Danseurs, danseuses, richesses, champs, troupeaux, vilages, tout avait disparu en un clin d'œil ! Il ne restait autour d'eux qu'herbes mouvantes et feuilles mortes et ils étaient

plus sordides eux-mêmes et plus affamés qu'ils ne l'avaient jamais été.

— « Ne t'avais-je pas dit », soupira la vieille mère, « que tu n'avais pas assez de force de caractère pour être chef ? »

Pauvre Mutshipule, il lui fallut plusieurs jours pour s'habituer à son terrible dénuement.

Enfin, il se décida à recourir de nouveau à son bienfaiteur, l'Esprit de l'eau.

Après avoir mis des pièges, comme autrefois, il prit un chat sauvage gris et un chat sauvage brun. Le voilà tout encouragé. Ayant couru d'une traite jusqu'à la rivière : « Esprit de l'eau », cria-t-il, « les veux-tu ? je te les jetterai ! »

Mais avec une indifférence totale, l'Esprit de l'eau lui répondit qu'il pouvait faire comme il voulait.

Mutshipule jeta donc ses deux chats dans l'eau et s'en alla.

Le lendemain, il prit de nouveau deux chats sauvages, un gris et un brun.

Et comme la veille en atteignant la rive, il cria : « Esprit de l'eau, dois-je te les jeter ? »

Et avec la même impassible indifférence, l'esprit de l'eau répondit qu'il pouvait les lui jeter ou non, comme il le voulait.

Mutshipule, après avoir jeté les chats, s'assit au bord de la rivière, espérant que l'esprit de l'eau allait de nouveau s'agiter et parler, mais le plus profond silence ne cessait de régner dans les eaux.

N'y tenant plus, Mutshipule, timidement, dit alors : « Ne pourrais-je pas, comme autrefois, retirer de ta bouche de ces jarres-là... »

— « Si tu le désires », répondit l'Esprit de l'eau, « mais je ne t'y invite pas, je n'insiste pas du tout ! »

L'eau alors se mit à murmurer, des petites vagues s'élevèrent et la rivière bouillonna. Bientôt Mutshipule aperçut la grande bouche, béante, à portée de sa main.

Il y plongea son bras tout entier et revint d'abord avec une jarre, puis une deuxième, une troisième et ainsi de suite jusqu'à ce que, vraiment, la rive en soit absolument encombrée.

Puis très ému, il les porta, l'une après l'autre, jusqu'à la grosse pierre, derrière la maison de sa mère, mais horreur ! Il en sortit un grand serpent noir sifflant de colère d'avoir été dérangé par l'indiscret Mutshipule.

Mutshipule espérant avoir meilleure fortune à la suivante cassa la deuxième jarre, mais il en sortit un terrible crocodile.

Le pauvre homme en avait le cœur brisé. Il cassa encore la troisième jarre pourtant : il en sortit des échevaux de scorpions, tout hérissés de pinces, grouillant et courant de tous côtés.

De la quatrième jarre s'évadèrent des scolopendres et des mille-pattes, plus menaçants encore que les scorpions.

— « Holà ! » cria la vieille maman, qui s'était réfugiée comme elle avait pu sur le toit de sa hutte, « je ne veux pas de pareils cadeaux près de ma maison ; retourne au plus vite jeter tes jarres dans la rivière et prends toutes tes précautions pour ne les pas briser ! »

Que pouvait faire d'autre Mutshipule ?

Il reporta donc toutes les jarres à la rive et, avec d'infinies précautions, tremblant de peur et de fatigue, il les laissa

couler à fond, une à une, craignant à chaque instant d'en voir sortir quelque calamité.

Quand il eut fini de restituer son bien à l'Esprit de l'eau, celui-ci dit : « Mutshipule, tu as pu voir combien il est vain de donner la richesse et le pouvoir à ceux qui ne les ont pas mérités par leur travail. Il me reste à te donner un conseil. Si tu veux travailler sérieusement et être maître de toi, tu auras l'aisance, la paix, une paix qui ne peut pas te venir, tant que tu seras sot, ivrogne et paresseux. »

Tout en rentrant à la maison, Mutshipule se répétait à lui-même ces sages conseils. Il fit plus. Dès le jour même, il les mit en pratique et n'attendit plus des esprits ce que pouvaient lui donner ses mains et son courage.

Il prit la houe, retourna son champ, coupa les broussailles et quand la saison des semailles arriva, la vieille lui mit sur la tête un panier de semences.

Cette fois, il y avait vraiment un champ, prêt à être ensemençé, à la clairière des trois palmiers.

J'ai entendu dire que la récolte fut belle et que, sans être pour cela un chef, même un tout petit chef, sans tambours ni fusils, Mutshipule devint heureux et tranquille. Il put nourrir et habiller décemment sa vieille mère et « après tout, disait-il lui-même, cela vaut bien un luxe effréné et stupide dans lequel on ne trouve que des occasions de faire du mal et de se perdre soi-même ».

La jeune fille orgueilleuse

Dans un village dont je ne dirai pas le nom, vivait avec ses parents une jeune fille extrêmement belle et dont, pour cela, on parlait dans tout le pays. Son père n'était qu'un homme quelconque sans richesse et sans industrie.

Volontiers il eût donné sa fille en mariage à l'un des nombreux prétendants qui s'offraient, chaque jour, à lui payer une dotation d'autant plus importante qu'ils tenaient tous absolument à posséder cette extraordinaire beauté. Malheureusement sa femme et sa fille étaient si entichées d'elles-mêmes qu'elles refusaient tous les partis.

Elles avaient imaginé, pour évincer les prétendants, de leur faire subir une humiliante épreuve ; car « pour la dotation, ajoutaient-elles, vous vous arrangez avec le père ».

Un jour Nanduku passa par ce village et remarqua la fille à marier.

« De qui donc est-elle cette fille ? demanda-t-il.

— C'est notre fille, répondirent les parents.

— Donnez-la moi en mariage, fit-il aussitôt.

— Oui, vous pouvez l'avoir, mais à condition que vous aachieviez une grande casserole de la nourriture qu'on va vous préparer.

— Entendu, répondit Nanduku, je l'achèverai sans faute. »

Mais il ignorait que ces femmes astucieuses mélangeaient à la farine une certaine drogue qui oblige celui qui en prend à courir en brousse au point de s'épuiser et de ne plus pouvoir même se tenir sur ses jambes. Personne à ce jour n'était arrivé à manger plus du quart de l'odieuse nourriture. Tous ceux qui en avaient goûté s'étaient retirés, malades, dépités et honteux.

Nanduku, comme les autres, n'alla pas au delà du quart de la casserole.

Après lui, d'autres jeunes gens essayèrent encore d'épuiser le plat d'épreuve mais, évidemment, sans y réussir.

Les choses en étaient là, lorsqu'un singe qui avait entendu raconter l'aventure de Nanduku, se jeta de son arbre au milieu de la cour familiale.

La jeune fille ni sa mère n'y prirent même garde.

Habitant le bord de la forêt depuis toujours, un singe qui fait des cabrioles et qui s'aventure au milieu des hommes n'était pas pour les étonner !

« Quelle dotation demandes-tu à celui qui prétend épouser ta fille ? demanda le singe au père de la jeune fille.

— Pour toi, répondit l'homme, ce sera dix poils de ta houppé. »

Il croyait se moquer du singe, mais celui-ci prit la précaution de faire acter ces imprudentes paroles par les témoins qu'il avait amenés avec lui et là-dessus, se présenta à sa future belle-mère.

« Je viens pour épouser ta fille », lui dit-il, « prépare-moi donc le plat qu'il faut manger jusqu'au bout, afin que je sorte victorieux de l'épreuve. »

La mère et la fille éclatèrent de rire ; néanmoins elles allumèrent le feu, préparèrent la casserole et y firent bouillir la pâte avec l'irrésistible drogue.

Pendant le singe était remonté, un instant dans les arbres.

« L'affaire est faite ! dit-il à une vingtaine d'amis qu'il avait convoqués pour la circonstance, il ne vous en coûtera qu'un malaise éphémère et vous m'aurez rendu un service que je n'oublierai jamais. »

Prudemment, avant de les quitter, il leur recommanda la discrétion et le silence, puis il descendit afin de commenter son repas.

« Est-ce prêt ? » demanda-t-il à la jeune fille.

— « On va te servir à l'instant, mon ami ! » et en effet, il n'attendit pas le temps de dire ah ! que la casserole était posée devant lui, si appétissante, si l'on s'en tient à l'aspect et à l'odeur, que le singe n'hésita pas à se servir.

— « C'est délicieux ! » disait-il en riant, « m'en feras-tu de semblables, lorsque nous serons mariés ? »

— « Certes et de bien meilleurs », répondit la fille.

Bientôt, les effets de la drogue se firent sentir.

« Vous permettez que je me retire un instant ? » demanda le singe.

— « Nous le permettons toujours ; c'est dans la règle du jeu ! » répondirent en chœur la mère et la fille.

Peu de temps après, le singe était là, de nouveau, avec le même appétit que s'il n'avait plus mangé depuis huit jours.

Mais, aussi, après que le quart de la casserole eût disparu, il fut obligé de se retirer, en toute hâte.

« En reste-t-il beaucoup ? » demanda la mère.

— « Après ce coup-ci, il y a des chances qu'il ne puisse pas continuer » répondit la fille.

Mais le singe revint et continua de plus belle ! Vraiment, c'était extraordinaire.

« Tu as bien mis la quantité nécessaire ? » demanda la fille à la mère.

— « Mais oui », répondit celle-ci, « je n'y comprends rien ! »

Le singe se retira de nouveau, peu après, revint contigner le repas, comme si ses courses dans la brousse ne l'af-fectaient pas le moins du monde.

Les deux femmes devenaient de plus en plus inquiètes.

« Va voir chez ton père quelle dotation il lui a réclamé », dit la mère.

Le singe, pendant ce temps, s'était de nouveau retiré dans la forêt, mais la pâte diminuait tellement qu'il fallait à peine trois ou quatre voyages aller et retour pour que le fond de la casserole apparût plus net que si on l'avait nettoyé à l'eau et aux cendres de bois.

La jeune fille revint le cœur gros et les larmes aux yeux.

« Dix poils de houppes », gémissait-elle, « voilà à quel prix mon père vend sa fille à un dégoûtant macaque ! »

Le père arriva juste à temps pour s'entendre dire par le singe que la casserole était vidée et qu'il lui remettait, devant témoins, les dix poils de sa houppes.

Il n'y avait pas à discuter. Tout le village était présent.

La casserole était vide, les dix poils étaient là. Il fallait donner la jeune fille au singe.

On voulut lui passer de beaux bracelets aux poignets mais, de dépit, elle les rejeta sur le sol ; sa mère en essayant de la consoler, ne faisait par ses malheureuses paroles que la contrister davantage. Le père était vexé, les gens du village riaient entre eux, les jeunes gens ne cachaient pas leur ironie.

« Elle n'a pas voulu de nous », disaient-ils entre eux, « maintenant, elle fera la volonté d'un singe ! C'est bien fait... Qu'elle aille donc apprendre l'art de sauter dans les branches et de se balancer aux lianes ! »

Elle n'eut pas le courage de se porter à elle-même des coups de couteau et, de gré ou de force, plutôt pour échapper à la risée générale, que pour obéir, elle suivit, toute peude, son maître et compagnon dans la forêt.

Heureusement pour elle, un petit roitelet se trouvait là. Il avait assisté au manège des singes.

— « Un moment ! dit-il, j'ai quelque chose d'intéressant à vous dire ! »

Les parents de la jeune fille auraient souhaité qu'il se fût. Qu'avait-il à dire ? N'était-ce pas pour ajouter encore à leur misère et à leur confusion ?

« Retenez votre fille », disait le roitelet, « ne la laissez pas emmener encore, vous allez vous réjouir de ce que je veux vous apprendre ! »

— « Parle donc ! » dit le père impatient, « mais hâte-toi de grâce ! »

— « Voulez-vous que je vous révèle le tour que vous a joué le singe pour obtenir votre fille en mariage ? »

Dès lors que le roitelet eut prononcé ces paroles, tout le monde parut intéressé et devint attentif.

« Donnez-moi donc une brindille enflammée, que je mette le feu à la forêt ! »

On la lui tendit et aussitôt voilà les hautes flammes qui s'élançant, les herbes crépitaient, les rameaux pétaradaient et craquaient, les troncs s'enflammaient et... un singe, puis deux, puis quatre et enfin tous les singes se précipitèrent, en se bousculant hors de la forêt ! Le marié, aussi, apparait bientôt, entraînant sa jeune femme avec lui.

Alors les parents comprirent que les singes s'étaient mis à vingt pour vider la casserole.

Ils reprirent leur fille, puisqu'on l'avait obtenue par fraude, mais la leçon leur fut profitable : le premier jeune homme qui ambitionna d'épouser leur fille, ils la lui accordèrent, sans autre dot que la dot coutumière.

avoir été secouer ses ailes dans le voisinage, elle découvrit, dans son nid, toute une nichée de petits perdreaux, les yeux encore clos, tout tremblants, un duvet de longs poils à peine secs sur leurs corps de soie.

La petite famille se mit bientôt à grandir. N'était-ce déjà les perdreaux qui s'étaient, à coup de bec, délivrés de leur coquille ? On les entendait, maintenant, affamés et bavards, tapager dans le nid, lorsque Mère perdrix leur revenait, chargée de provende.

Bientôt leur corps prit de l'embonpoint, la graisse remplit les joints du cou, autrefois en accordéon, les plumes poussèrent, les pattes rougirent, la tête se garnit. Parfois, tandis qu'un coup de vent passait par-dessus le nid, ébouriffant les jeunes plumes, l'un ou l'autre perdreau, s'étirant de l'aile, étalait de jeunes remiges et... sortait du nid.

La perdrix avait fort à faire pour les nourrir. Il lui fallait souvent courir très loin pour pouvoir contenter leur fringale ! Il arrivait déjà qu'en rentrant elle ne trouvait plus tout le monde au logis ! Les turbulents peu à peu entraînèrent les lourdauds à la découverte du monde. Il leur arriva de pousser l'exploration jusqu'au bord du fleuve. C'est ainsi qu'ils découvrirent les œufs du crocodile !

Cela ne les étonna pas du tout.

N'étaient-ils pas, eux, aussi, sortis d'un œuf, « comme tout le monde ? »

De là à espérer d'en voir sortir d'autres perdreaux, il n'y avait qu'un pas.

Et chaque jour, ils vinrent guetter l'éclosion des œufs. Mais quelle ne fut pas leur déception lorsqu'au lieu de petits frères ailés et à deux pattes, ce fut, un beau matin, des cro-

Les fils de l'œuf

C'était à la saison sèche. Vous savez qu'alors, les eaux du fleuve baissent et se retirent, abandonnant, au milieu du courant, des îlots et, à la rive, de ces plages de vase séchée où viennent se chauffer les crocodiles. Ils sont là, parfois trois ou quatre, sur le même banc de sable, la gueule ouverte, immobiles et silencieux, à rêver à je ne sais quels paradis de crocodiles. Souvent la vase qui les couvre, séchée sur leur corps écailléux les fait confondre avec la vase de la berge. N'était le va-et-vient de ces petits oiseaux au plumage gris d'ardoise qui les accompagnent et qu'on appelle pour cela des oiseaux de crocodile, on passerait près d'eux sans les voir. L'amitié de ces oiseaux pour le crocodile est, paraît-il, tout à fait intéressée. On raconte qu'ils sont les cure-dents du brigand des eaux.

Or, un crocodile avait profité de la saison sèche pour déposer ses œufs dans le sable chaud d'une belle plage.

Le site était solitaire et sauvage.

Dans la savane, proche de là, un peu plus haut que la rive, la perdrix, elle aussi, avait déposé ses œufs. Elle les couvait amoureuxsement, comptant sur une très prochaine éclosion. Elle n'avait pas tort. Un jour, en rentrant, après

codillots tout neufs qu'ils trouvèrent près des coquilles brisées.

Les petits monstres n'étaient pas très longs et déjà pourtant leur mâchoire prenait la moitié de leur longueur.

A peine sortis de l'œuf d'un jour, ces étranges « perdreaux » se véhiculaient sur quatre vilaines pattes rabougries mais déjà armées d'ongles durs qui laissaient dans le sable humide la trace de leur passage.

« Elele ! eyo... s'écriaient les perdreaux intrigués en se donnant de la paume sur le bec, qui donc êtes-vous ? »

Et les crocodillots de répondre : « Nous sommes les fils de ces œufs dont vous voyez la coquille sur le sable. »

Les perdreaux répondaient : « Nous sommes aussi les fils de l'œuf ! »

« Alors ne soyez pas si timides et venez jouer avec nous, reprenaient les crocodillots. »

Les perdreaux hésitaient. Ils s'interrogeaient de l'œil, timorés et perplexes.

On se rapprocha, non sans sursauts inquiets, reculades effarées, pouffements de rire, préliminaires naturels de toute étonnante découverte. Puis on fit le tour, les uns des autres, en se regardant de côté, de face, de dessus, de dessous, avec des petits cris de perdreaux scandalisés et amusés, à la fois.

« Et ça, disait le plus jeune perdreau en touchant du bec la mâchoire du fils de l'œuf, à quoi ça sert-il ? »

— Ça, c'est pour aller à la pêche !

— A la pêche ?

— Mais oui, à la pêche aux poissons. Mais il fallait expliquer ce qu'était un poisson ; car les petits nigauds n'en

avaient jamais vu, que de très loin et encore, pendant la seconde que dure un saut hors de l'eau !

— Ah, ah ! ce que ça doit être amusant, la pêche aux poissons !

— Et vos bras de plumes ? demandaient, à leur tour, les crocodiles aux perdreaux.

— C'est pour voler, quand nous serons devenus grands. » Les crocodiles ne pouvaient pas s'imaginer ce que « voler » voulait dire et alors l'aîné des perdreaux, qui avait déjà des petits ailerons, se soulevait de terre et esquissait un décollage savant.

Excusez-moi, mais je crois que je suis en train de m'amuser moi-même, de tous ces naïfs commérages d'enfants ! Il n'y a rien à faire : je m'y laisse toujours prendre.

Cependant quelques petits pintadeaux dont le nid était voisin du nid de la perdrix, voyant leurs camarades si bien s'amuser avec ces originaux de crocodiles, insistaient de toutes leurs forces pour les pouvoir aller rejoindre sur la plage. Mais la pintade ne voulait absolument pas qu'ils y allassent.

— « Ce sont de méchantes bêtes », disait-elle, aux pintadeaux.

— « Pourquoi, alors, ne le dis-tu pas aux petits de ton amie la perdrix ? »

La pintade, au lieu de se laisser toucher par cette gentille mais indiscrette remarque, fit rentrer les pintadeaux au nid et après avoir claqué la porte avec fracas, elle poussa les verrous, pour ne plus entendre leurs récriminations.

Elle était bien « l'amie » de la perdrix, comme le lui disaient ses enfants, mais voilà : un instinct pervers lui disait, tout au fond d'elle-même, qu'elle ne serait pas triste

du tout, si les crocodiles venaient à dévorer les enfants de la voisine.

Oh ! elle sentait bien qu'en refusant de les avertir du danger manifeste qu'ils couraient à jouer sur la plage avec des crocodiles, elle se rendait complice de tout ce qui pouvait arriver, mais c'était bien pourquoi elle avait mis tant de colère à enfermer ses gentils petits pintadeaux qui lui avaient dit trop haut ce que lui disait le remords de sa conscience.

Ceux-ci, qui n'ont encore qu'à peine des plumes longues comme le doigt, sont trop innocents pour soupçonner la mauvaise passion que nourrit le cœur de leur mère : ils se lamentent sur ce qu'ils prennent pour une décision arbitraire due à la fantaisie et à l'humeur de Mère pintade et ils se promettent bien, à la première occasion, de lui désobéir et d'aller, « eux aussi », jouer avec les petits fils de l'œuf !

Pendant ce temps, les perdreaux et les crocodiles passaient à s'admirer, à s'interroger, à se jouer des tours une après-midi extrêmement agréable.

Il est vrai : les perdreaux en oublièrent l'heure, si bien qu'au soir tombant, comme le soleil déjà dorait le tronc des arbres, en filtrant ses rayons entre les rameaux, la perdrix, inquiète, se mit à appeler ses enfants.

Elle voletait de ci, de là, se soulevant au-dessus des hautes herbes pour les apercevoir, mais en vain.

— « Chut ! » dit tout à coup le plus jeune, « je crois que maman nous rappelle. Ecoutez comme elle est inquiète ! Retrons vite au nid !

— « A demain ! » dirent les crocodiles.

— « A demain ! » répondirent les perdreaux et ils coururent à travers les herbes jusqu'au nid.

— « D'où venez-vous ? » demanda la perdrix, en les accueillant sur le seuil.

— « On est allé », répondit, encore tout essoufflé l'un des petits perdreaux, « on est allé sur le sable de la berge, tout au bas de la côte. Ce qu'on s'est amusé !

— « Oui », continua un autre, « avec des fils de l'œuf qui ont quatre pattes et pas d'ailes et qui sont si grotesques, si drôles, avec une longue mâchoire toute hérissée de pointes blanches... »

— « Petits malheureux ! » gémit la perdrix, « vous dites bien : une longue mâchoire... »

— « Je crois bien ! » triompha le plus jeune, « une mâchoire longue comme ça et pour aller à la pêche aux poissons, des crocodiles ! »

La perdrix comprit ses petits : ils y étaient tous, dieu merci ! Elle les serra avec émotion sur sa poitrine et les ayant regardés encore avec je ne sais quelle joyeuse reconnaissance qu'un œil non habitué aux sentiments des perdrix aurait de la difficulté à déceler, elle leur dit :

« Mes chers, il n'y a plus de doute, vous avez joué avec des crocodiles ! »

— « Et l'on y retourne jouer, demain ! » crièrent-ils en chœur, « c'est demain qu'on ira à la pêche ! »

— « Gardez-vous-en bien, mes petites pattes rouges », et comme ils la narguaient du regard, incrédules et « plus malingres » que cette bonne maman d'un autre âge, elle continua : « n'y retournez plus jamais, sinon vous apprendriez au détri-

ment de votre vie même ce que peuvent pêcher ces drôles d'enfants d'œuf à quatre pattes ! »

Et elle leur raconta tout ce qu'elle avait appris par ses parents et par sa propre expérience, de tout le mal qu'on peut dire des crocodiles et elle n'eut vraiment pas de difficulté à leur citer des cas..., de vrais cas de la pire méchanceté de ces bêtes fausses et perverses. Les perdreaux, en eurent, la nuit, des cauchemars.

Les crocodillots, de leur côté, avaient raconté à leurs parents combien ils avaient eu d'agrément en compagnie de leurs nouveaux amis à deux pattes et à ailes !

« Ma parole ! » dit le père crocodile à sa femme, « ils ont joué avec les perdreaux de la perdrix » et il ajouta, en se tournant vers les enfants : « Étaient-ils dodus, gras ?... »

— « Mais... assez... » répondit l'ainé qui regrettait, soudain, avec mélancolie, d'avoir résisté à l'envie d'en croquer un.

— « Petit nigaud ! » lui dit le père crocodile qui avait compris cette soudaine flambée dans l'œil de son fils, « mais oui, il fallait le croquer ! Des perdreaux, c'est d'un goût exquis et d'une digestion, malgré les plumes, relativement facile. »

— « Demain », continua la mère, « appelez-les pour jouer avec vous. Je me mettrai à l'affût et nous en ferons un excellent repas ! »

Le lendemain, quand la mère perdrix se fût éloignée du nid, les perdreaux, malgré la défense, descendirent vers la plage. Les crocodiles y jouaient déjà. Ils y étaient même plus éveillés, plus charmants que la veille. Un avant-goût

des délicieux perdreaux les grisait à souhait. On les voyait se retourner d'un bond sur le dos, puis, avec agilité, ramener sur le sable leur petit ventre blond comme un portefeuille. Ils exécutaient des cabrioles que seuls ont pu admirer ceux qui fréquentaient le fleuve.

— « Venez jouer avec nous ! » criaient-ils aux perdreaux, « venez, on ira à la pêche. »

Mais les perdreaux s'étaient arrêtés assez loin pour être à l'abri d'une surprise, ils hésitaient... Ce n'était pas l'envie qui leur manquait pourtant.

Dans le même temps, les pintadeaux qui avaient vu, eux aussi, les crocodillots exécuter leurs tours sur la plage s'étaient rapprochés. Les voilà même qui se hâtent pour devancer les perdreaux vers la rive, les voilà qui sont près des crocodiles !...

— « Attendons un peu », dit un perdreau, « pour voir s'ils vont aller à la pêche ! »

Alors, ils virent surgir de la vase deux énormes bêtes à la gueule cruelle. C'était le père et la mère des fils de l'œuf ! La mère perdrix qui arrivait eut beau crier aux pintadeaux de revenir en arrière. Il était trop tard ! Victimes à la fois de leur propre désobéissance et de l'envie de leur mère, la pintade, qui avait, la veille, laissé jouer les perdreaux avec les crocodiles « sans qu'il leur advint aucun mal », les pauvres pintadeaux furent, tous, tués par les crocodiles.

Les perdreaux, à cet horrible spectacle, s'enfuirent en poussant de grands cris et jamais plus, jamais plus, ne leur vint l'envie de douter des prudents conseils de la perdrix et

d' « aller à la pêche » chez des fils de l'œuf qu'on ne connaît pas.

— « C'est vrai », disait l'ainé, « tout ce qui sort de l'œuf n'est pas également perdreau. »

Chez les hommes aussi, sous de mêmes apparences, les uns sont des perdreaux, les autres, des crocodiles !

La drôle de petite bague de fer

Kalema, le bon Kalema, était le vingtième fils du chef. Tous ses frères avaient épousé de belles femmes et ne songeaient qu'à faire bonne chère et à cueillir des plaisirs sur les rameaux du temps. Que leur importait les affamés ? Qu'ils meurent ou non de leur faim, qu'importe, pourvu que ce soit à l'écart et sans bruit ? Les estropiés, les infirmes, les vieillards ne pouvaient évidemment compter sur leur assistance. Seul, Kalema essayait de les soulager. Il leur partageait ses biens, sa nourriture, leur adressait de bonnes paroles et dirigeait, pour vaquer à leurs menues besognes, l'aveugle ou le boiteux que sa main pouvait guider ou soutenir. Son père et ses frères, loin d'être émus d'une telle générosité, l'en méprisaient. Il ne se passait pas de jour qu'ils ne lui reprochassent d'être si bon. Cependant Kalema ne pouvait supporter de passer à côté d'une créature en détresse sans, aussitôt, essayer de lui venir en aide.

Il fit tant et si bien qu'à la fin toutes les jeunes filles du village ayant trouvé un mari, il ne resta plus de libre qu'une lépreuse dont personne ne voulait.

Kalema la prit pour femme et la ramena chez lui.

— « Pourquoi prends-tu chez toi cette misérable lépreuse ? » lui demandèrent son père et ses frères.

— Me suis-je occupé des femmes, que vous preniez ? leur répondit-il. Je la prends chez moi et non chez vous ; dès lors... cela me regarde. »

Un autre jour, un chien qui avait volé un morceau de viande était sur le point d'être abattu. Kalema le racheta pour deux brasses de tissu.

« Pourquoi ramènes-tu ce chien voleur chez toi ? » lui crièrent de loin son père et ses frères.

— « Je le ramène chez moi et non ailleurs », leur répondit-il, « il me semble que je ne cause là de tort à personne. »

Peu après, un épervier ayant pris et dévoré un poulet fut lui-même pris au piège. Les gens du village allaient le tuer, quand Kalema survint. Il en eut tellement pitié qu'il offrit un autre poulet, à condition qu'on lui livrât l'épervier.

« Quelle idée, s'exclama son père, de donner une belle poulette pour avoir cet oiseau inutile et malfaisant ! »

— « Quelle bêtise fait-il encore ! » ajoutèrent les dix-neuf frères.

— « Ce que je fais est peut-être une bêtise », répondit Kalema, « mais encore une fois est-ce que je vous cause quelque tort ? »

Le lendemain, précisément, un rat qui avait rongé le pagnone d'un homme du village était battu et bien près d'être passé au fer rouge, lorsque Kalema accourut et voyant ce qui allait se passer, offrit cinq colliers de perles de ce rat. On se moqua du pauvre imbécile et, tout de suite, on lui donna le rat.

Comme il s'en retournait chez lui, suivi de son acquisition, il tomba nez à nez avec son père et ses frères.

« Maintenant, il n'y a plus de doute possible », s'écrièrent-ils tous en chœur, « il est complètement fou ! »

Kalema ne s'en émut pas et, comme une femme osait lui demander pourquoi « il jetait » ainsi cinq colliers de perles pour un rat méchant et nuisible, il lui répondit tranquillement qu'il préférerait dépenser son bien à rendre les autres heureux que de l'employer égoïstement à son seul plaisir. On le laissa aller avec son « rat », mais derrière lui, jusqu'aux enfants en âge de courir tout seuls, tous se moquaient et haussaient les épaules.

En promenade, l'autre jour, dans le village, Kalema entendit des clameurs. Tout le monde accourait et ceux qui n'avaient pas de bâton, cassaient une branche au faux figuier du marché ou arrachaient un pieu à la clôture du voisin.

Il se pressa et l'on crut, cette fois que, lui aussi, enfin, prendrait un bâton.

« C'est un serpent », lui cria quelqu'un, « il a volé tous les œufs qu'il a trouvés dans le nid d'une poule. »

Mais sa pitié fut aussitôt en éveil et crainte qu'on ne touchât au serpent, il se mit entre lui et les assistants.

« Toutes mes hardes », suppliait-il, « partagez-les entre vous et laissez-moi arranger cette palabre avec le serpent. »

Il prit le serpent avec lui et le ramena à la maison.

Lorsqu'on raconta l'incident au chef et à ses dix-neuf fils, « cela dépasse toutes les limites », proférèrent-ils, « il héberge chez lui une lépreuse, un chien voleur, un épervier, un rat et maintenant il va introduire dans cette belle société un serpent ! »

— « C'est dans ma maison, n'est-il pas vrai », répondit

Kalema, « que j'héberge cette belle société; pourquoi vous fracasser de ce qui ne vous nuit en rien ? Vous avez richesses, femmes, loisirs, vais-je troubler, chez vous, vos plaisirs ? Je vous demande une seule chose, c'est que les amis que je me suis faits j'en puisse jouir, sans devoir penser que ce qui me plaît vous attriste ! »

— « Va donc te réjouir avec tes amis », lui dirent-ils et ils lui tournèrent le dos.

Mais lorsque Kalema rentra chez lui il fut bien étonné de voir, tout à coup, le serpent se dresser sur ses crochets et commencer à marcher sur lui. Il le fut encore davantage, lorsqu'il vit que les crochets se changeaient peu à peu en deux jambes bien tournées et que deux bras, pareillement poussaient aux épaules d'un svelte et beau jeune homme qui lui dit tout simplement : « Kalema, je suis le fils d'un grand chef. Un lanceur de sortilèges m'avait, naguère, transformé en serpent. Je devais rester serpent jusqu'à ce que quelqu'un me prenne en pitié. J'avais cru que personne n'aurait jamais pitié d'un serpent et que j'étais condamné à le demeurer toujours. Or voici qu'aujourd'hui tu as rompu le charme du sortier et tu m'as rendu ma forme humaine. De grâce, fais-moi le plaisir de m'accompagner, demain, au royaume de mon père, afin qu'il te donne, en récompense de ta bonne action, tout ce que tu désireras. »

Le lendemain, ils préparèrent des provisions et se mirent en route.

Kalema était tout heureux d'avoir pu désenchanter ce malheureux jeune homme. Il l'était d'autant plus que vraiment c'eût été dommage que beau, grand et fort comme il était, ce jeune garçon fut demeuré à jamais un pauvre ser-

pent, sans patte, toujours obligé à se traîner dans la poussière, redouté et haï de tout le monde, et sans titre pour revendiquer, plus tard, son royaume parmi les hommes.

Chemin faisant, Nyoka, — car tel devait continuer d'être le nom du jeune garçon, — dit à Kalema : « Si mon père t'offre un de ses états, refuse-le. S'il t'offre cent femmes, refuse-les, et même s'il ne t'en offre qu'une et qu'elle soit la plus belle du monde. S'il t'offre de belles bagues, refuse la première, refuse la seconde, ne te laisse pas séduire par la troisième, ferme les yeux devant la quatrième, repousse gentiment la cinquième, résiste à la sixième; car il t'en coûterait cher, mais la septième, qui sera une vilaine petite bague en fer, accepte-la ! »

Après un long voyage, compliqué de détours, pour éviter des pays en guerre ou peuplés d'anthropophages, après avoir passé des rivières, des lacs et des montagnes, sans nombre, ils arrivèrent, enfin, au plus grand village que Kalema eût jamais vu de sa vie. C'était un ensemble parfaitement ordonné de rues, bordées de maisons en pisé, chacune avec des meurtrières donnant sur la rue, une porte basse, défendue à l'intérieur par des hommes armés jusqu'aux dents.

Le Roi accueillit son fils avec les plus grands transports de joie et, aussitôt qu'il eut connu l'histoire de Kalema, il le remercia, avec des marques extraordinaires de gratitude et d'amitié.

Le même soir, il l'installa dans la plus grande bâtisse du palais, lui fit préparer un bain chaud et des vêtements dignes d'un grand chef.

Le Roi appela les grands du royaume et organisa, pendant plusieurs semaines, des festins copieux et délectables.

Enfin, lorsque ses gens, qu'il avait fait convoquer jusque dans les derniers replis de la montagne furent arrivés, il mena Kalema dans une grande plaine et là, devant le peuple rassemblé, il proclama les bienfaits de l'âme compatissante qu'était Kalema, il l'accola et lui teignit, lui-même, les ongles des doigts, en disant que celui qui lui avait rendu son fils était aussi son fils.

Des journées entières, la foule dansa aux sons des tam-tams et des fifres. Le Roi la régala, sans regarder aux frais, si bien que chacun, attribuant à Kalema non seulement le salut du fils du Roi, mais la bonne chèrè que son passage dans la ville lui donnait l'occasion de faire, voulait au moins toucher la frange de son vêtement.

Après des jours de danses et de ripailles, Kalema se souvenant des hôtes qu'il avait laissés à sa maison et du peu de vivres dont ils pouvaient encore en ce moment disposer, manifesta le désir de rentrer.

Mais alors le Roi le prit à part et lui offrit le plus grand de ses Etats. Kalema ne voulut toutefois pas l'accepter. Il lui offrit alors mille femmes, mais Kalema répondit, après avoir remercié :

« Non, j'ai ma femme et je n'en désire pas davantage; car là où il y a beaucoup de femmes, il y a, aussi, beaucoup de querelles. »

Alors, le Roi lui offrit une merveilleuse bague en cuivre que Kalema refusa.

Il lui en offrit une autre en fil de bronze torsadé que Kalema refusa aussi.

« Va me chercher », dit le Roi, à un vieil esclave qui ne le quittait jamais, « ma bague en or, sertie de pierres. »

Mais lorsque Kalema la vit, il ne se laissa pas séduire; de même, il ferma les yeux, devant la quatrième, sans même voir de quoi elle était faite et c'est pourquoi nous l'ignorons toujours, il repoussa gentiment la cinquième, résista, de même, à la sixième et enfin, accepta la septième, une vilaine petite bague en fer, aplatie d'un côté comme si l'on avait marché dessus et si usée, si mince de l'autre, qu'on aurait cru qu'elle n'était qu'un fil.

« Vous avez bien choisi », dit le Roi, « car maintenant vous n'avez qu'à toucher de cette bague un malade, un infirme et il sera guéri aussitôt. Vous n'avez qu'à frotter la bague à n'importe quoi, en exprimant un souhait pour qu'aussitôt ce souhait soit réalisé ! »

Kalema la passa à son doigt et tandis qu'il l'admirait, avec complaisance, le Roi ajotua : « Prenez cependant garde à une chose, ne laissez jamais une femme étrangère pénétrer dans votre hutte, sinon vous pourriez tout perdre de ce que cette petite bague vous aurait acquis ! »

Kalema remercia le Roi, fit ses adieux à Nyoka et aux amis qu'il s'était déjà faits dans le pays et reprit le chemin de sa maison.

La première chose qu'il fit, en rentrant, fut de poser sa bague sur la femme lépreuse. A peine l'eut-il touchée que la lèpre s'en alla et la femme devint la plus jolie jeune fille du village.

Alors, inconsciemment, Kalema soupira :

« Ah ! si j'avais autour de moi des amis, des vrais amis, pour me réjouir avec eux de mon bonheur ! »

Il n'avait pas plutôt formulé ce vœu, en lui-même, qu'à son grand étonnement il entendit devant son seuil une grande

et joyeuse rumeur et, étant sorti, il se vit entouré d'une foule de gens qui le congratulaient et se réjouissaient avec lui de son bonheur.

Il avait, sans le savoir, frotté la bague sur sa paume et c'est ainsi que son vœu s'était réalisé.

Kalema leur demanda de se construire de belles huttes, spacieuses, aérées et gaies et ceux-ci se mirent aussitôt à l'ouvrage. Tandis qu'ils débroussaillaient l'emplacement du nouveau village, les tams-tams battaient, les gongs sonnaient, les flûtes jouaient, de sorte que bientôt l'on apporta le bois pour la charpente, puis la terre pour le pisé, la paille pour le toit, le « pembe » pour peindre les murs. Quand le village fut terminé, on se mit aux plantations : haricots, patates douces, arachides, sorgho, maïs, manioc et mil, tous les champs furent bientôt choisis, labourés, plantés.

Ils élevèrent Kalema comme chef et le village commença une vie heureuse.

Pourtant le père de Kalema et ses dix-neuf frères, constatant le succès qu'avaient valu à leur proche sa mansuétude et sa pitié, en furent si amèrement jaloux qu'ils redoublèrent, eux, de dureté et d'égoïsme envers les petits et les faibles. Ils vouèrent une haine toute particulière à Kalema, à son chien, à sa femme et à tout ce qui le touchait, de loin ou de près.

Un jour Kalema, le « bon Roi Kalema » comme on l'appelait alors, entendit pousser des cris désespérés dans le village de son père. Il ne put s'empêcher d'en être ému et étant sorti de son village, il rencontra une pauvre femme à demi-morte de faim et que ses frères chassaient de chez eux à coups de bâton.

« D'où viens-tu ? » lui demanda-t-il.

Pour toute réponse, la misérable créature lui montra une pirogue tirée sur le sable de la rive et dans laquelle elle avait abordé, le matin même.

Pris de pitié, oubliant même la recommandation du Roi Bienfaiteur, il lui offrit de lui donner à manger et de l'accueillir sous son toit.

La femme exprima la plus vive reconnaissance pour la bonté dont elle avait été l'objet et dès qu'elle eut repris quelques forces, ne put s'empêcher d'admirer toutes les merveilles qu'elle voyait dans la maison du bon Roi Kalema.

Bientôt ses yeux tombèrent sur la petite bague.

« Quelle drôle de petite bague ! » dit-elle en la regardant de plus près, « puis-je la tenir en main ? »

— « Certainement », répondit Kalema, en la lui confiant. Mais à peine l'eut-elle en mains qu'elle la frotta en marquant tout bas quelques vagues paroles et au même instant retentit sur le fleuve un grand tam-tam comme en ont les payageurs Wagonia.

La femme sursauta, comme effrayée elle-même de la soudaineté de l'événement et, oubliant de rendre la bague à son bienfaiteur, elle se précipita hors de la hutte, sauta dans la grande pirogue qui venait d'accoster à la rive, garnie de payageurs et partit, aussitôt, avec eux vers le large, laissant le pauvre Kalema tout désarmé à la rive.

Vite notre bon Roi voulut convoquer ses payageurs pour poursuivre les ravisseurs du précieux talisman, mais personne ne lui obéissait plus. Ses amis s'en allèrent, le village disparut plus vite qu'il n'avait été construit, plus de planta-

tions et sa femme, sa jolie jeune femme redevint la lépreuse repoussante qu'elle avait été autrefois !

Tout ce qui avait été beau et heureux dans sa vie s'était évanoui ! Assis sur une pierre à l'entrée de ce qui avait été son village, il se désespérait, tandis que son père et ses dix-neuf frères, venus fort à propos pour voir disparaître toute sa fortune passée, se gaussaient de lui et lui représentaient que c'était encore sa maudite bonté qui l'avait mené où il était !

Tandis qu'il était là, pensif et silencieux, — car qu'eût-il bien répondu à ses parents ? — l'épervier et le rat lui demandèrent quelle était la cause de son chagrin.

Il leur montra la pirogue qui s'éloignait en disant : « Ma petite bague de fer, ma bague, donneuse de bonheur est partie avec eux, c'est une vieille femme qui me l'a prise ! »

— « Elle t'a donc fait connaître l'ingratitude ? » demanda l'épervier.

— « Je ne le crois pas. Elle aura commis l'imprudence de faire un vœu, tout en frottant la bague... »

Aussitôt l'épervier prit le rat dans ses serres et, sans un cri, l'emporta jusqu'à la grande pirogue.

« Rat », lui disait-il, en volant, « je vais te laisser tomber dans le pirogue. Lorsque tu auras retrouvé la bague, monte sur le bout arrière, où se tient celui qui dirige l'embarcation, et frotte-toi la tête avec les deux pattes de devant. Je saurai par là que tu as la bague et je viendrai immédiatement te prendre. »

Et comme il arrivait au-dessus de la pirogue, il laissa tomber le rat dans un panier de feuilles de manioc où le petit n'eut aucun mal.

Tout le monde était si occupé à payer que personne ne le vit. Heureusement !

Aussitôt il se faufila hors du panier, s'introduisit successivement dans un ballot de pagnes, dans les paniers à vivres et jusque sous le siège même de la vieille femme où il découvrit la bague et la prit. Il avait réussi à visiter ainsi tous les coins de la pirogue, sans qu'on s'en aperçût.

Avec la petite bague de fer, il s'élança à l'extrémité de la pirogue et là où met parfois le pied, le barreur, lorsque le passage est difficile, le petit rat se mit à se laver la figure avec ses deux pattes de devant.

Avant que personne ait pu lui faire du mal l'épervier fondit sur la pirogue et enleva le rat dans ses serres.

Tout en voguant vers la maison de Kalema, l'épervier dit au rat :

« Je veux donner la bague, moi-même, à Kalema, ce sera de ma part la juste récompense de sa bonté pour moi ! »

— « Ah, par exemple », s'écria le rat, « c'est moi qui l'ai retrouvée et je dois, moi aussi, sa récompense au bon Kalema. C'est moi qui lui rendrai sa bague. »

— « Eh bien », répondit l'épervier, « je vais te prouver que sans mon assistance, il t'est même impossible de rentrer au village. »

Et il changea de direction, volant au loin au-dessus de la grande forêt, où il n'y a même pas de village du tout et, tout à coup, il lâcha le rat.

Puis reprenant son vol vers la maison l'épervier arriva le soir même chez Kalema et lui raconta comment il se faisait que le rat et la bague étaient définitivement perdus.

Le cœur de Kalema était maintenant si plein de tristesse qu'il n'eut même pas le courage d'adresser un reproche à l'épervier.

Il regardait sa femme lépreuse avec tant de pitié qu'il en avait les larmes aux yeux. Mais tandis qu'il restait ainsi triste et abattu, son chien, le petit chien voleur vint à lui en jasant.

« Mon maître, mon bon Kalema, j'ai tout entendu et j'espère te venir en aide. As-tu oublié que j'ai un flair à sentir les objets, aussi loin qu'ils soient ? Laisse-moi partir à la recherche de la bague. »

Kalema leva un peu la main de dessus son genoux et regarda affectueusement son chien.

Il n'en fallut pas davantage pour décider le fidèle animal. Il prend à peine le temps de manger, fait un petit tour aux environs et tout à coup, comme s'il avait saisi dans la brise du matin une odeur singulière, le voilà parti en droite ligne vers l'endroit où... sans doute, se trouvait la petite bague.

Tout en courant, il mettait le nez en l'air, le tournant à gauche, à droite, reniflant les effluves au passage tant et si bien que le soir même, il retrouva le petit rat, mais si mal en point d'être tombé de si haut dans les branches des grands arbres et les lianes des cimes qu'il avait perdu tout espoir de jamais rentrer chez Kalema.

Quand il vit venir le chien sur lui, croyant sa dernière heure venue, il ne bougea même pas tant il jugeait tout effort inutile.

— « As-tu la bague ? » lui demanda le chien. Le rat la lui montra serrée entre ses dents.

— « Alors, il n'y a pas de temps à perdre, partons ! » et le chien prit délicatement le rat, avec la bague, dans sa gueule et courut si vite, si vite... qu'avant les premières lueurs de l'aube, il avait déposé le rat et la bague aux pieds de Kalema.

Aussitôt Kalema guérit sa femme, comme il l'avait fait autrefois, et ayant frotté la bague contre sa paume, il fit revenir autour de lui, tous les amis qui l'avaient abandonné naguère. Il fit même davantage, car parmi eux, il reconnut son père et ses dix-neuf frères, leurs femmes et leurs enfants, tous revenus enfin à des sentiments de générosité et de bonté envers les autres hommes.

Cela, c'était sans doute la plus grande merveille qu'eût opérée la bague ; car l'on ne change pas facilement le cœur d'autrui, quand il est si dur et si impitoyable.

Dès ce moment, Kalema vécut enfin heureux, plus aimé, plus populaire que jamais. Sa chère femme lui donna beaucoup d'enfants, dont cinq ou six filles, aussi belles que des lunes. Mais jamais plus Kalema ne permit à une étrangère d'entrer chez lui et jusqu'à la fin de ses jours, il put continuer à prodiguer aux hommes et aux animaux le trésor de sa bonté.

La fille de Lurinda et le serpent.

Une femme était demeurée si longtemps stérile qu'elle désespérait d'être jamais mère. Un jour, enfin, elle fut prise des douleurs de l'enfantement. Ce qui naquit d'elle, hélas ! était un serpent, un « impiri », dont la morsure est toujours mortelle.

Les amis qui l'assistaient et ceux qui apprenaient la nouvelle, en passant, disaient au père et à la mère : « tuez-le, c'est une méchante bête, elle vous mordra ! »

Le père ni la mère ne purent se décider à une chose si cruelle.

« Puisqu'un impiri », dirent-ils, « a pu naître de nous, que ce qui est né tête et se rassasie ! »

Le petit serpent devint grand. Sa peau luisait. Il ne faisait de mal à personne mais personne ne l'aimait, les autres enfants refusaient de jouer avec lui.

Le serpent, bientôt, ne se sentit plus en sécurité ; un soir il prit la fuite et se réfugia dans la forêt.

Les parents en furent tout attristés : « Eh ! quoi », disaient-ils, « Imwana ne nous avait donné qu'un serpent, pour quoi nous le reprend-il ? Cependant que son nom soit béni et que nos vœux s'accordent avec les siens ! »

Longtemps après un esclave alla dans la forêt couper du bois.

Il n'avait pas fini de faire sa provision, qu'il entendit sortir d'entre les feuilles sèches une voix qui lui disait : « Toi qui coupes, ici, du bois pour mes parents, dis-leur de ma part que le temps est venu de donner une épouse à Girigiri ! »

C'était le nom qu'ils avaient donné au serpent.

Sans traîner davantage, l'esclave emporte son bois à la maison et fait à son maître un rapport fidèle des paroles qu'il avait entendues.

« Serviteur, serviteur jusqu'à ce jour bon et fidèle », dit le père du serpent, « voudrais-tu te moquer de moi ? Ne sais-tu pas que je n'ai plus d'enfant ? A quoi bon chercher une femme à Girigiri ? Il est mort depuis longtemps. »

Mais l'esclave tint bon : « Me croiras-tu, si tu l'entends toi-même ? » dit-il.

— « Où donc l'as-tu entendu ? »

— « Viens avec moi dans la forêt où je coupe du bois et il te parlera comme à moi-même. »

**

Ils y allèrent donc ensemble, le lendemain.

L'esclave n'avait pas fini de faire sa provision de bois qu'il entendit sortir d'entre les feuilles sèches une voix qui lui disait :

« Katiganda, Katiganda, toi qui coupes ici du bois pour

mes chers parents, retourne à la maison et dis à mon père que Girigiri, son fils, est devenu grand. Il est temps de lui donner comme épouse la fille de Lurinda. »

— « L'avez-vous entendu ? » demanda l'esclave au père de Girigiri.

— « Dis-lui de sortir de son trou », dit le père, « qu'il n'ait pas peur de se montrer ! »

Le ramasseur de bois alla donc là d'où venait la voix et invita le serpent à se montrer.

Girigiri, pour ne pas les effrayer, se traîna doucement jusqu'à eux et leva un peu la tête.

Le père se mit, en le voyant, à trembler d'émotion. Qu'il était devenu grand et fort !

« Eh ! quoi », lui dit-il, « est-ce bien toi, mon enfant ? Comme tu es terrible à voir ! »

« Quelle est la fille d'ici qui te voudras comme mari ? » Mais le serpent insistait :

« Oui, je suis grand et fort, capable de nourrir et de vêtir une épouse et d'élever une famille, va, te dis-je, va me demander la main d'une des filles de Lurinda ! »

**

Le père, sans beaucoup d'espoir, rassembla des biens, ceux qu'il croyait les plus susceptibles de décider Lurinda à lui donner l'une de ses filles.

« Où vas-tu donc avec cela ? » lui demanda sa femme.

— « Demander à Lurinda l'une de ses filles pour Girigiri. »

— « Tu l'as donc revu ? »

— « Oui, dans la forêt. C'est Katiganda qui m'a mené à lui. »

La mère de Girigiri est trop impatiente de revoir son fils pour en entendre davantage. Elle n'a de cesse que l'esclave l'ait, elle aussi, menée à son enfant.

Pendant le père arrive chez Lurinda et lui dit, en déposant la dot :

« Accepte ces biens que j'ai réunis pour toi et fais-moi l'amitié de me donner l'une de tes filles comme épouse à mon fils. »

Lurinda et les siens achevaient d'abreuver leur bétail. Ils font asseoir leur hôte et lui présentent de l'eau pour se laver.

« Pendant ce temps », se disent-ils, « nous pouvons réfléchir. »

— « Son fils », dit la mère, « mais c'est le serpent ! »

— « Malheureusement », répondit le père, « mais que faire ? Si nous n'acceptons pas les biens, l'homme sera froissé et qu'en sortira-t-il ? » Ils acceptèrent donc les biens.

**

Le lendemain, l'esclave retourne couper du bois dans la forêt. Il n'avait pas fini de faire sa provision que le serpent l'appelle et l'interroge :

« Katiganda, Katiganda, toi qui coupes, ici, du bois pour mes parents, pourquoi ne me dis-tu rien ? Ce que je vous avais demandé, hier, ne l'avez-vous pas fait ? »

— « Nous l'avons fait, maître, mais les filles de Lurinda accepteront-elles de devenir ta femme ? »

A ces mots, lentement, lentement, parmi les herbes sè-

ches, on entendit le glissement mélancolique du pauvre Girigiri.

**

Lurinda était sur le point de renvoyer ses biens au père du serpent, lorsque la plus jeune fille se ravisa et lui dit :

« Ne sois plus embarrassé, à cause de cette affaire. Garde les biens, j'épouserai Girigiri ! »

Cette décision de la jeune fille, au lieu de réjouir Lurinda l'attristait, au contraire :

« Eh ! quoi », dit-il à sa fille, « tu aurais le courage d'épouser un serpent ? »

— « Je l'aurai, mon père », dit-elle ; « peut-être ce serpent a-t-il plus de sagesse et de cœur que les hommes. »

C'est pourquoi, le lendemain, lorsque l'esclave retourna faire en forêt sa provision de bois, il se mit, avant même d'en avoir coupé une brindille, à chanter, chanter pour que Girigiri l'entendît et reprit courage.

« Les aînées l'ont refusé », lui dit-il, quand il le vit, « mais la plus jeune accepte. C'est la plus belle des trois ! »

Aussitôt, le serpent répondit :

« Va mettre les choses en ordre pour le mariage. Quand tout sera prêt, tu viendras me prendre ici ! »

**

Katiganda, ce jour-là, ne coupa pas de bois. Il courut vite à la maison et dit à son maître :

« Il est temps de préparer l'inebutso (c'est ainsi qu'ils appellent la bière, dans le pays) pour qu'on l'apporte aux

beaux-parents, là où se fera le mariage. Quand tout ce qui doit être fait aura été fait, m'a dit Girigiri, il faudra l'aller prendre. »

La mère du serpent se mit aussitôt à l'ouvrage. Bientôt les préparatifs du mariage furent terminés. L'esclave et son père vinrent, alors, prendre Girigiri pour l'emmener chez son beau-père, lui et son bagage.

Ils avaient eu beau faire cela en cachette : les sœurs de la jeune fille qui devait épouser Girigiri, virent le mari et éclatèrent de rire.

La future, elle, ne rit pas. Elle était décidée à se conduire en épouse parfaite et ne rougissait nullement d'épouser un serpent.

**

Le soir des noces arrive. On conduit la jeune fille chez son mari. Le cortège s'arrête non loin de la hutte. Les chants cessent, les torches s'éteignent, les jeunes filles qui accompagnaient la mariée se dispersent.

Lorsque sa femme fut près de lui, le serpent se roula lentement à ses pieds et, la regardant avec tendresse, il la rassura de quelques mots d'accueil et la fit s'endormir sur ses anneaux, comme un petit enfant qu'on berce.

Le matin, il se retira dans l'ombre de la haie, tandis que les invités passaient le temps à boire et à manger, puis le soir, il revint, pour la nuit, avec sa femme.

Deux nuits de suite, il en avait usé ainsi envers la fille de Lurinda.

Mais, le soir du troisième jour, voyant qu'elle s'était habituée à lui et se livrait paisiblement au sommeil à ses côtés,

tés, il sortit de sa peau et se présenta à son épouse sous les apparences d'un jeune homme élégant et bien fait.

Elle, qui l'avait aimé serpent, l'aima, homme, bien davantage. La nuit ne leur sembla durer qu'un instant.

Mais dès que le coq chanta, Girigiri regagna, en toute hâte, le coin de haie où il avait laissé sa peau de serpent.

D'abord ni son père ni sa mère n'avaient osé interroger la jeune femme. Tout le monde la croyait si malheureuse.

Mais quand ils virent qu'elle n'avait jamais eu le visage si réjoui ni le corps si coquettement paré, ils se dirent que, sans doute, elle s'habituaient, peu à peu, à son terrible mari. Elle ne disait rien, mais souriait, en devinant leurs pensées.

* * *

Comme c'est la coutume, le beau-père offrit au nouveau ménage une hutte neuve et spacieuse :

« Qu'ils y soient heureux », dit-il en soupirant, « et continuent à vivre auprès de nous ! »

Le jour, maintenant, Girigiri va à la chasse : tout ce qu'il tue, il le rapporte à sa femme.

Elle lui prépare le repas, tout à fait comme à un homme. Et le soir, quand tout le monde dort, Girigiri sort de sa peau et vient rejoindre sa femme dans la hutte nouvelle.

Le matin, toujours il devient inquiet et malgré les séduisantes étreintes de sa jeune femme, il s'arrache à son charme et regagne hâtivement le « mukubo » où il se fait si mince, si mince qu'il peut enfin s'introduire dans sa peau de serpent.

* * *

La journée, la fille de Lurinda la passe, comme c'est l'habitude des nouvelles épouses, dans la hutte de sa mère.

« Qu'est-ce donc, au fond, que ton serpent ? » lui demande un jour sa mère.

Elle hésite un peu, puis se ravissant, elle répond sans rien trahir de ce qu'elle sait :

« C'est un serpent, comme tous les autres serpents, mais un bon, un excellent serpent. Il est prudent et doux, nous sommes très heureux, ensemble. »

En rentrant chez elle avec les aliments qu'elle lui a préparés, elle se dit pourtant qu'elle tirera, cette nuit, le mystère au clair ou, sinon, tout de suite. C'est ainsi qu'après s'être assise à ses côtés, elle le caresse et joue avec ses anneaux, le passe autour de son col, le fait glisser sur son épaule et lui dit tout près de l'oreille.

« Cher serpent, quand me diras-tu pourquoi tu dois passer la journée en serpent et non en homme, comme tu le fais, la nuit ? »

— « Ne m'interroge pas là-dessus, ma chérie », répond le mari », il pourrait nous arriver malheur ! »

C'est en vain qu'elle essaie de tout pour le convaincre.

« Je t'aurai la nuit », pense-t-elle en elle-même, un peu vexée et elle appelle une de ses esclaves.

— « Va ramasser du bois et rapporte-m'en assez pour faire un grand feu », lui commande-t-elle.

— « Où faudra-t-il allumer le feu ? » demande la domestique.

— « Je l'allumerai moi-même », répond la fille de Lurinda, « tu n'as qu'à mettre le bois derrière la hutte. »

Girigiri, la nuit venue, vient comme d'habitude dormir chez sa femme. Elle ne fait semblant de rien, mais dès que son mari est endormi, elle sort, en silence, de la hutte, allume le feu, prend la peau de serpent et, toute tremblante à l'idée soudaine des suites que peut avoir son geste pour celui qu'elle aime, vite, elle la jette dans le feu.

La peau se contracte dans la flamme, elle craque et pétille, répandant bientôt une odeur de roussi qui vient jusqu'au seuil de la hutte.

Girigiri dort mal. Il se tourne à droite, il se tourne à gauche.

Tout à coup il sent sur son épaule de douces larmes couler.

« Pourquoi pleures-tu ? » demande-t-il à la fille de Lurinda. Mais elle ne répond pas.

A ce moment le coq ayant lancé un retentissant « cocorico », le jeune homme essaye de se dégager des bras de sa femme pour réintégrer la peau de serpent, mais elle le retient, toute tremblante :

« Ne m'abandonne pas ! »

— « Laisse-moi aller », dit-il, « de crainte qu'il ne nous arrive malheur. »

Mais comme elle s'oppose de toutes ses forces à son départ, soudain, un soupçon lui traverse l'esprit.

« Cette odeur », dit-il.

— « C'est ce que tu penses, mon cher mari ; ta peau, c'est ta peau que je viens de jeter au feu. »

Il court dehors, mais trop tard : le feu avait réduit la peau en cendres !

**

« Hélas ! » dit-il, « voilà qu'il me va falloir me changer en léopard et te dévorer ! »

— « Moi aussi, alors, je me changerai en léopard pour que tu ne me dévores pas. »

— « Lâche-moi, te dis-je, que je me change alors en lion pour te dévorer. »

— « Je me changerai donc aussi en lionne et nous partons ensemble, dans la forêt. »

Peu à peu le feu s'éteignait ; par-dessous la porte, le soleil envahissait l'ombre de la hutte.

« Si tu m'aimes », dit enfin le jeune homme, « ton amitié peut encore nous sauver. La vérité est que je suis un serpent, à cause d'un charme, mais donne-moi sur le front un petit coup de ton doigt et si tu m'aimes, le charme sera rompu. Si tu ne m'aimes pas, c'est ma mort que ton doigt provoquera, en me touchant le front. »

Comme elle l'aimait de tout son cœur, son geste le délivra du charme odieux qui jusque-là avait fait de son mari un serpent.

Alors, il la prit dans ses bras et triomphant la porta jusque sur le seuil de sa belle-mère.

Lorsqu'ils apprirent l'étonnante métamorphose de leur fils, le père et la mère accoururent pour le féliciter, ils comblèrent de cadeaux la jeune femme à qui ils étaient redevables de leur bonheur ; il y eut une nouvelle cérémonie de mariage où l'on but et mangea dix fois plus que la première

fois, on dansa dix nuits de suite, tout le monde était fou de joie.

Mais qui fut morfondu dans tout ceci ? Les autres filles de Lurinda qui, après avoir dédaigneusement refusé, autrefois, Girigiri, furent encore fort heureuses, pour ne point mourir de tristesse et de dénuement, de devenir, à la suite de leur puinée, les femmes de Girigiri.

Celui que tout le monde redoute.

Le rat palmiste était en quête d'un nouveau gîte dans la forêt. Il s'était dit : « Mon père et mon grand-père m'ont laissé tant de biens que je ne parviens pas à les emmagasiner dans mon nid, là-haut, dans la cime des arbres. C'est à terre, à même le sol, comme les autres grands animaux de la forêt, que je voudrais avoir mon habitation. »

Et d'abord, vous vous en rendez compte, il se trompait, en se croyant, lui aussi, « un grand animal de la forêt ». Le rat palmiste, mais il est à peine comme un écureuil ! N'imaginez pas, il est actif, industriel, son intelligence et son habileté dépassent de beaucoup la moyenne : c'est bien pour quoi d'ailleurs, il est à la tête d'une fortune pareille : des pointes d'ivoire, des peaux de lions, de léopards, de buffles, des cornes de rhinocéros, des défenses d'hippopotames, dépouilles précieuses s'il en fut et que seuls possèdent, d'habitude, les grands chasseurs.

Il a sous ses ordres une famille nombreuse : enfants et petits-enfants, dont l'activité enrichit la tribu, chaque jour davantage.

« Oui, oui, il faut absolument qu'il s'établisse à terre. »

Il descend de son palmier et s'en va à la recherche d'une belle place. Oh ! ce n'est pas facile à trouver !

Enfin, au pied d'un grand arbre, l'endroit lui plaît : d'abord il n'a jamais vu un si grand arbre, si haut, si feuillu,

un vrai grenier et... surtout, un bel observatoire, quand on a des ennemis. Et puis, à l'ombre, il fera frais pendant les heures chaudes de la journée, la rivière n'est pas trop loin pour le bain. Il fait si calme, si reposant, ici ! Les palme-raies tout près de là sont drues et vivaces : elles ont l'air de n'appartenir à personne.

Aussitôt son choix est fait, le rat palmiste emmène sur place ses fils aînés et l'on se met à la besogne.

Les uns enlèvent la broussaille, les autres coupent de belles poutres dans la forêt : le soir, elles sont déjà à pied d'œuvre.

Dans ce temps-là, le léopard cherchait aussi un endroit pour construire sa nouvelle maison. Le hasard l'amène au pied du grand arbre.

Naturellement, il pensa, aussi, qu'il n'y avait jamais eu un meilleur endroit pour s'installer, « il y avait même, déjà, de belles poutres qui attendaient là qu'on en fit les parois et la charpente de la maison » !

Sans plus hésiter, le léopard traça le plan de sa hutte, creusa des trous et y planta les bois du rat palmiste.

« C'est assez pour aujourd'hui », se dit-il en essayant les grosses gouttes de sueur qui perlaient à sa robe tachetée.

Le lendemain matin, le rat palmiste revint pour bâtir sa maison.

Il fut plus emballé que jamais pour l'emplacement qu'il avait choisi ; car, en son absence, des génies ou bien... les mânes de ses ancêtres, favorables à son dessein, avaient déjà dressé les assises de l'habitation.

Il coupa donc des perches pour les traverses du toit et le clayonnage des murs et prépara des cordes d'écorce battue

pour lier ensemble les différentes pièces de la construction.

Dans la soirée, le léopard, aussi, revint pour continuer sa maison.

Il fut tout étonné d'y trouver tout préparé pour commenter le toit et le clayonnage : il y avait même là, trempant dans l'eau de la rivière, les fibres d'écorce pour lier le tout.

Je vous laisse à penser s'il se jeta tête baissée à l'ouvrage.

Le lendemain, tout au matin, le rat palmiste était là et, à sa joyeuse surprise, le toit était prêt à recevoir le chaume.

« Quel merveilleux endroit pour une maison », cria-t-il, à ses fils qui le suivaient, « les matériaux se mettent d'eux-mêmes à leur place ! Nous allons maintenant couper la paille et demain, femme et enfants, nous nous installerons ici ! »

En arrivant, le même soir, le léopard fut tout heureux de trouver la paille prête pour le toit. Il couvrit soigneusement la charpente.

Le lendemain, le rat palmiste, suivi de sa femme et de ses enfants, chargés de tous ses biens, arrivaient à la maison.

« Voilà notre maison ! » dit-il à sa femme « et regarde-moi ce magnifique toit de paille ! »

Comme ils n'avaient pas pu tout apporter, en une fois, le rat dut retourner, avec sa femme, à leur ancienne demeure. En les quittant, il dit à ses enfants : « Mes petits rats, si quelqu'un vient pendant mon absence et demande à qui appartient cette maison, dites-lui que c'est la maison de « Celui que tout le monde redoute ».

**

Le rat palmiste était à peine parti que le léopard vint

pour terminer sa maison. Il fut tout estomaqué, en voyant sortir la fumée à travers la chaume du toit.

« Est-ce qu'ils me prépareraient déjà ma nourriture ? » se demandait-il.

Mais quand il vit les enfants du rat installés « chez lui », tout à fait comme des habitués, il déchantait :

« De qui êtes-vous les enfants ? » demanda-t-il.

— « Nous..., nous sommes les fils de Celui que tout le monde redoute ! »

— « Ah ! diable ! il faut que je prenne garde à moi », pensa le léopard, « Celui que tout le monde redoute doit être un personnage terrible ! »

Le léopard n'en demanda pas davantage et se rendit chez le roi du pays, Tembo l'éléphant.

« Grand Roi de la forêt », lui dit-il, « j'ignorais qu'un nouveau sujet était venu s'installer sur vos terres. »

— « Quel nouveau sujet ? » demanda le Roi.

— « Celui que tout le monde redoute. »

— « Je ne connais sur mes terres personne de ce nom-là, mon ami ; va donc le prier de venir ici, tout de suite, me rendre hommage et me payer tribut. »

Le léopard retourna au grand arbre.

Mais, dès son retour, le rat ayant été avisé de la visite du léopard, avait posté, tout au haut de l'arbre une sentinelle : « Quand tu le verras revenir », lui avait-il dit, « avertis-nous ! »

La sentinelle descendit aussitôt : « Il arrive », dit-il au rat. Le rat donna aux enfants des instructions nouvelles.

Aussi lorsque le léopard demanda à voir « Celui que tout

le monde redoute », les enfants répondirent qu'il était allé à la chasse aux léopards.

— « Asseyez-vous, en l'attendant », lui dirent-ils, « il ne tardera pas à rentrer ; quand il chasse le léopard, il n'en a jamais pour longtemps ! » et ils lui offrirent de s'asseoir sur une peau de léopard.

Mais redoutant d'y perdre la vie, le léopard s'excusa de ne pas pouvoir rester et courut d'une traite, raconter son aventure à l'éléphant.

Le lion qui était là s'offrit à partir, sur le champ, chez Celui que tout le monde redoute.

— « Je ne redoute personne, moi », prononça-t-il avec orgueil, « j'ai des crocs pour saisir ma proie et des griffes pour la mettre en pièces. Je vais vous ramener Celui que tout le monde redoute, sauf moi et il vous payera le tribut ! »

Arrivé au grand arbre, il demanda : « Où est votre père ? »

— « Il est à la chasse aux lions, mais asseyez-vous en l'attendant ; il ne va pas tarder à rentrer ; quand il chasse le lion il n'en a pas pour une minute avant d'en lacérer un ou deux ! » et ils lui offrirent pour s'asseoir, une superbe peau de lion.

Comme le lion hésitait, un tout petit rat ajouta : « C'était une belle bête, n'est-ce pas ? un beau lion, papa en a fait deux bouchées ! »

Le pauvre lion fut pris d'une frousse si terrible qu'il les salua à peine et partit. Et en chemin, il lui arriva une fois ou deux de se retourner, en courant, pour voir si Celui que tout le monde redoute n'était pas à ses trousses ! Il ar-

riva fourbu chez le Roi et lui confessa que tout le monde avait raison de redouter Celui que tout le monde redoute.

— « Moi j'irai », dit le buffle, « et vous allez voir s'il ne payera pas son tribut au Roi, comme nous tous. J'abats des arbres en les heurtant dans ma course et je lance mes ennemis dans les airs avec mes cornes et quelqu'un oserait prétendre me résister ? »

Et il s'en alla au grand arbre.

« Où est votre père ? » demanda-t-il avec arrogance aux enfants du rat, en arrivant.

— « Vous n'avez pas de chance », répondirent-ils en chœur, « il vient à peine de partir à la chasse aux buffles, mais il n'est pas loin, asseyez-vous un instant, l'un de nous ira le rappeler », et ils lui tendirent, pour s'asseoir, la plus grande peau de buffle qu'ils avaient à la maison.

Le buffle eut tellement peur qu'on aille rappeler le chasseur de buffles qu'il les pria de ne pas le déranger et fila, sans s'arrêter, jusque chez le Roi.

— « C'est vraiment un être terrible que Celui que tout le monde redoute ! » dit-il en arrivant, le cœur battant avec violence dans sa poitrine, « il tue des buffles deux fois plus forts que moi ! »

*
**

La cour du Roi Tembo était dans une agitation extrême. Que fallait-il faire ?

L'éléphant ne pouvait pourtant supporter qu'un être si effrayant continuât de résider sur ses terres.

L'on proposa d'aller, tous les animaux ensemble, jusqu'au pied du grand arbre pour voir s'il n'y avait pas

moyen de forcer le nouvel arrivant à payer son tribut au Roi.

C'est ainsi que tous les animaux partirent ensemble, l'éléphant d'abord, le lion, le léopard, le buffle, l'hippopotame, le python, le rhinocéros, ensuite, chacun d'après son rang, les autres, enfin, les plus petits, les derniers.

— « Et surtout que personne ne commette d'imprudence », avait dit le léopard, « pas de brusquerie, pas de parole blessante. »

Lorsqu'ils furent au pied du grand arbre, ils demandèrent à voir Celui que tout le monde redoute.

— « Père est au champ », répondirent les enfants, « il va rentrer d'un instant à l'autre, veuillez vous asseoir en attendant ! » et à l'éléphant, ils offrirent comme siège, une peau d'éléphant, au lion une peau de lion, et ainsi de suite : chacun eut pour s'asseoir la peau d'un frère ou d'une sœur, prétendue victime du terrible que tout le monde redoute. »

Vous auriez dû voir ces pauvres bêtes trembler de tous leurs membres à la pensée des prouesses réalisées par celui qui avait mis à mal tant de beaux et honorables membres de leurs familles respectives et si habilement tanné leur peau, pour en faire des sièges.

Qui pouvait-il bien être cet égorgeur d'éléphants, de lions et de buffles et qu'advierait-il d'eux tous, s'il lui venait la fâcheuse idée d'envier leurs propres peaux pour ajouter d'autres sièges à ceux qu'il avait déjà !

Les petits animaux, un jour pareil, ne regrettent pas d'être les derniers, là-bas, tout au fond, loin des honneurs et du danger.

— « Le voilà » annonça un tout petit, tout petit rat. En effet, le terrible que tout le monde redoute faisait son entrée. Il donna tout de suite bonne impression. Il était simple de façon, pas aussi grand qu'on l'imaginait, — loin de là et les petits animaux de tout au fond, là-bas, osèrent se rapprocher et se soulever sur le bout des pattes, pour mieux le voir, — il avait la parole aimable et facile.

Il frappa dans ses mains et aussitôt une nuée de petits rats parut, chacun portant une écuelle pleine d'eau, qu'ils offraient à tous et à chacun, aux plus grands comme aux plus petits.

Il allait donc les faire manger, puisqu'il les invitait, ainsi, à d'abord se laver les mains et se rincer la bouche.

Oui, il avait prié sa femme de préparer un « bidja » monstre et d'égorger quelques moutons.

« Tu serviras à chacun », lui avait-il dit, « une pâtée de « bidja », des épinards et un morceau de mouton, bien enduit de sauce, de piment ! Mais au fond de chaque plat, sous la pâtée, tu mettras aussi une noix de luzokoma. »

A table chacun savoura la viande, le brouet et les légumes mais quand les convives arrivèrent à la noix de luzokoma, ils furent très embarrassés.

Le lion s'y brisa une dent mais ne parvint pas à la casser, le buffle se fit au muffle une blessure sanglante mais ne réussit pas mieux que le lion, tous se firent à cette noix dû mal en pure perte.

— « Comme c'est drôle », dit le rat psalmiste, « moi, je la casse sans difficulté », puis se tournant vers sa femme, il ajouta : « ils ont pourtant mangé de la viande d'éléphant, de la chair de lion, de la chair de léopard, de la chair de buf-

fle...), cela aurait dû leur donner de la vigueur et de la force ! »

Et il brisait la noix comme s'il jouait. Quand les animaux virent le rat casser ainsi la noix, quand ils apprirent que la viande qu'ils avaient mangée, — et qui n'était que du mouton, — était la chair de leurs propres parents massacrés par ce « formidable » petit animal, ils prirent soudain grand peur et dès que, sous prétexte de s'écarter un instant, les plus exposés eurent réussi à battre en retraite, ce fut une débandade générale, le lion prit la fuite, le buffle, le rhinocéros et le léopard et tous couraient au plus vite pour ne pas rester le dernier.

Le pauvre éléphant n'avait plus de cour, plus de service, plus de prestige : il mangeait des nuages de poussière derrière les plus pressés, une civette lui tenait compagnie dans le but intéressé de pouvoir lui monter sur le dos, sous prétexte de lui parler à l'oreille...

Il n'était plus question d'exiger un tribut quelconque de l'intrus. Bien mieux, quand ils purent se compter et constater qu'à part les plus petits que la panique avait écrasés, ils étaient à peu près au complet, ils se jurèrent de n'avoir jamais aucun démêlé avec le terrible « que tout le monde redoute ».

— « N'allez jamais jouer du côté du grand arbre », disait la mère lionne à ses petits, « c'est le repaire de celui que tout le monde redoute ! »

Tous les animaux firent ainsi la leçon à leurs enfants. Le rat palmiste vécut heureux et indépendant. La terreur qu'il inspirait ne lui tourna pas la tête, il resta aussi simple de mœurs et aussi inoffensif qu'auparavant.

Pour habituer ses fils à la vigilance, il voulait qu'il y eût toujours une sentinelle au sommet du grand arbre : « On ne se défend mieux contre le danger », leur disait-il, « qu'en prenant ses mesures pour y parer. »

Il ne faisait d'ailleurs du mal à personne et préférerait donner le temps de fuir aux lions ou aux buffles qu'il lui arrivait, parfois, de rencontrer en brousse. Leur lâcheté, qu'il avait pu apprécier lorsqu'ils avaient abandonné à son sort leur propre Roi Tembo, lui suffisait à se faire craindre. Il avait appris ainsi, aux puissants de la forêt, qu'il ne faut faire violence à personne, si petit soit-il et qu'on gagne toujours à se montrer affable envers les étrangers et les inconnus.

L'aveugle et le nain

Dans le village la déveine régnait. Les nuées passaient dans le ciel, mais la pluie allait tomber ailleurs, la chasse au feu n'avait rien donné, le léopard, par deux fois, était venu égorger des chèvres.

« Quoi d'étonnant à cela », disait-on en cachette, « avec les porte-guigne qui vivent au milieu de nous ? »

Très sincèrement, les habitants du village croyaient que l'aveugle et le nain leur portaient malheur et ils avaient connu de les chasser du village pour ne plus être exposés à leurs maléfices.

Le chef préféra un autre expédient et voici ce qu'il leur dit, à tous, un soir qu'il les avait réunis devant sa barzah : « Nous allons fonder ailleurs un nouveau village. Ici, nous sommes poursuivis par le sort. Dans le nouveau village, ne pourront nous suivre, ni ceux qui souffrent des yeux, ni ceux qui n'atteignent pas la taille normale. »

L'aveugle dit au nain qui était assis à côté de lui : « Nain, entendez-vous ce que vient de dire le chef ? Ceux qui n'atteignent pas la taille normale doivent rester dans l'ancien village : de qui croyez-vous qu'il parle ? »

Le nain répondit à l'aveugle : « Mais il a parlé aussi de ceux qui souffrent des yeux. Il me semble que cela vous regarde également. »

— « Qu'allons-nous devenir alors », répondit l'aveugle, « si l'on ne nous aime plus ? »

— « Que voulez-vous que nous devenions, si nous ne choisissons pas ensemble un bel emplacement pour construire à l'écart un petit village, à nous deux ? Vous avez quatre enfants, moi, j'en ai quatre : ne croyez-vous pas que nous sommes capables de fonder aussi quelque chose de bon ? »

L'aveugle agréa le projet du nain et, dès le lendemain, à la pointe du jour, ils envoyèrent leurs enfants à la recherche d'un terrain favorable.

Bientôt, ils l'ont découvert, à mi-côte, pas trop loin d'une rivière et pas trop loin de la forêt ; car s'il faut de l'eau pour boire, il faut du bois pour cuire les aliments.

Déjà les uns procèdent au débroussage tandis que les autres nivellent le sol et tracent les chemins.

On coupe des pieux et des chevrons, on botte la paille, on creuse des trous pour avoir le mortier qui fera de beaux murs en pisé.

Tous les soirs, les enfants rentrent au vieux logis en annonçant que le travail avance rapidement pour le nouveau.

Enfin, le village est terminé et le nain, le soir même réunit tout le monde en conseil. « Aveugle », dit-il, « notre futur village a été bâti pour vous et pour moi. Nous allons nous y rendre, dès demain. Convenons que nous, les sages, si jamais il arrivait une discussion entre nos enfants, nous interviendrons pour les calmer et leur prêcher le bon accord et l'amour réciproque ! »

« Dans l'ancien village, on se moquait de nous et l'on nous maltraitait, en nous accusant d'être des porte-malheur, présages de tous les maux. On nous a fait orphelins, vous et

moi, de tout ce qui était, autrefois, notre famille. Nous ne sommes plus que nous deux à nous aimer. Si vous le voulez bien, aimons-nous en frères. »

L'aveugle tout heureux de pareilles dispositions répondit à son tour : « Dans l'ancien village, nous étions comme des frères. Ni vous ni moi ne nous sommes jamais injuriés, commencerions-nous aujourd'hui à le faire ? »

On réunit les femmes et les enfants, on mit les petits pots dans les grands, les graines dans des corbeilles, les poules dans des paniers et chèvres et cochons devant soi, tout le petit monde partit pour le nouvel établissement.

Dès qu'on fut arrivé, on prit des dispositions pour la distribution des tâches, la place des champs et l'heure des repas.

— « Ainsi », dit le nain, « si nous sommes seuls au village après qu'on aura mangé, votre besogne sera de mettre les reliefs du repas au grenier, parce que moi je suis trop petit pour y atteindre. »

L'aveugle répondit : « Autrefois, j'avais de bons yeux, je les ai encore en effet, mais je ne peux plus distinguer la nuit du jour. Pour la taille c'est vrai que je suis le plus grand de nous deux, et je suis d'accord avec vous pour mettre les reliefs du repas au grenier. »

**

Au commencement tout allait à souhait. Les champs prenaient de l'étendue, le maïs poussait, la bananeraie, près de la rivière, était prometteuse d'une belle récolte, la terre était pourvue de chenilles et de criquets que les enfants ré-

cucillaient et la rivière, de beaux petits poissons éclatants dans la vitre de l'eau, comme des lames de couteau toutes neuves !

Les grands chassaient et un jour ils tuèrent une superbe mbala de belle taille qu'on dépeça en commun et dont les femmes préparèrent d'excellente nourriture.

L'aveugle s'en léchait les doigts et le nain trouvait la vie belle.

— « Nous allons demeurer seuls au village », lui dit l'aveugle à la fin du repas, « il est bon que nous gardions un morceau pour manger, à midi. »

Le nain souffla dans le pot, pour en éloigner la poussière et en ôta, de la main, les toiles d'araignée puis y mit la viande de réserve.

L'aveugle, à son tour, se dressa sur la pointe des pieds et plaça la précieuse poterie au grenier.

Ils n'étaient qu'eux deux, les enfants étaient tous partis en forêt.

A l'heure où le soleil domine, le nain dit à l'aveugle :
« C'est le moment de diner ! »

— « Oui », répondit l'aveugle, « je le sens bien à mon estomac, descendez donc la viande du grenier. »

D'abord le nain se demanda s'il avait bien entendu, puis au malicieux sourire de l'aveugle, il vit qu'il se voulait moquer de sa petite taille.

— « Pourquoi me parlez-vous ainsi ? » lui dit-il, « pourquoi cherchez-vous à me faire de la peine ? Quand nous avons résolu de vivre ensemble, j'avais dit : aimons-nous les uns les autres, et voilà que vous vous mettez maintenant à m'insulter ! Aujourd'hui je pardonne ce que vous m'avez fait.

Ce ne sera rien. Je n'en parlerai même pas aux enfants. Vous avez sans doute voulu m'exercer à la patience, mais voyez vous-même où cela peut mener : on a été bien près de se disputer ! »

*
**

Un autre jour qu'ils étaient encore demeurés seuls au village et qu'après le repas, l'aveugle avait placé la nourriture au grenier, quand vint l'heure où le soleil domine, le nain alla voir dehors s'il était temps de manger.

C'était à peu près l'heure.

Je ne sais ce qui lui fit parler ainsi à l'aveugle, mais, en rentrant, il lui dit :

« Si vous alliez un peu voir au dehors s'il n'est pas l'heure de diner ! »

— « C'est parce que je n'y vois plus, sans doute », lui répondit l'aveugle, « que vous vous moquez de moi ! »

— « Est-ce que vous n'avez pas aussi éprouvé ma patience, l'autre jour ? » lui répondit le nain, « n'est-ce pas un peu votre tour d'entendre la plaisanterie ? »

— « C'est avec des plaisanteries de ce genre qu'on provoque la colère du couteau ! » reprit l'aveugle, « et je ne sais vraiment ce qui me retient de vous planter le mien en bonne place... »

— « Gardez-vous-en, mon ami », ajouta le nain, « ne faites rien de ce que vous pensez là, attendons, si vous voulez, que les enfants soient revenus de la forêt. S'il faut nous battre, nous nous battons, lorsqu'ils seront de retour ! »

Lorsque les enfants revinrent, les deux infirmes n'avaient pas dîné.

L'aveugle n'avait pas ôté de son cœur la colère qui y bouillait. Au contraire, il attendait, son couteau en main, le moment de se jeter sur le nain.

Voyant cette attitude, ses enfants lui demandèrent ce qui avait bien pu se passer entre eux pour qu'il en vint à des choses pareilles.

— « Oh ! ce n'est pas pour rien », leur criait l'aveugle, « demandez-le-lui, il sait qu'il m'a insulté. »

Les enfants de l'aveugle alors allèrent trouver le nain et lui demandèrent pourquoi, si c'était vrai, il avait insulté leur père.

— « Appelez votre père », leur répondit le nain, « et dites-lui que je désire le rencontrer, ici, sur la place du village. »

— « Mais est-ce pour vous battre ou pour quelque chose d'autre ? » lui demandèrent, à leur tour, ses propres enfants.

— « Non, ce n'est pas pour me battre avec lui que je désire le rencontrer, c'est au contraire pour fortifier notre amitié. C'est l'aveugle qui a commencé à m'insulter, en me priant, l'autre jour, de descendre la nourriture du grenier. De cela je ne vous ai rien dit et ne lui ai pas gardé rancune. Mais j'ai voulu voir, aujourd'hui, si lui, aussi, était capable de supporter un affront. C'est pour cela qu'à midi je l'ai invité à sortir pour voir l'heure. »

Les enfants de l'aveugle demandèrent à leur père : « Est-ce vrai ce que dit le nain ? Est-ce là tout ce qui vous met hors de vous ? »

L'aveugle avoua que c'était cela et rien d'autre.

« Dans le règlement d'une affaire comme celle-ci », dit l'ainé des fils de l'aveugle, « les arbitres ne connaissent ni père ni frère. Ils doivent donner raison à celui qui a raison et tort à celui qui a tort. »

— « Qu'est-ce que cela veut dire ? Voulez-vous par là me faire entendre que c'est moi qui ai tort et le nain raison ? »

— « C'est ce que nous pensons, mon père », lui répondit le fils de l'aveugle.

— « Dans ce cas », répliqua l'aveugle, « nous ne demeurons plus avec le nain, séparons en deux le village et que chacun reprenne sa parole et vive avec ses enfants, lui avec les siens, moi, avec les miens. Je ne veux plus entendre parler du nain ! »

Le nain arrivait justement. Entendant parler ainsi l'aveugle, il eût pu, comme beaucoup d'hommes, se piquer de ce qu'elles avaient d'hostile à son égard. Cependant il souriait.

« As-tu déjà dîné ? » demanda-t-il à l'aveugle, « non, ni moi non plus et c'est à cause de notre sottise. Crois-moi, n'entraînez pas le malheur de nos enfants par notre obstination. Ils auraient le droit de nous reprocher, alors, d'être ce dont on nous accusait dans l'ancien village, des porte-malheur. »

— « Ni moi sans toi, ni toi sans moi, nous ne pouvons être heureux, puisqu'il nous est impossible de manger sans l'aide de l'autre, lorsque nous sommes seuls. »

« C'est la même chose pour tous les hommes, ils sont toujours aveugles ou nains par quelque chose et ils ont besoin de l'assistance du prochain pour se tenir en vie. »

« Tu te mets vite en colère, mais tu as du bon sens et du cœur et je crois bien que nous allons dîner ensemble,

un peu plus tard que d'habitude, mais avec d'autant plus d'appétit que nous voilà convaincus pour toujours du besoin que nous avons l'un de l'autre et de notre fraternité.

« Allons, viens-tu ? Prends ton couteau, mais que ce soit pour trancher le morceau ! »

L'aveugle alors se laissa convaincre, il alla vers le nain et lui mettant la main sur l'épaule, il lui dit : « Emmène-moi, je suis trop honteux de moi-même devant mes enfants. La sagesse n'a pas attendu pour les investir que la barbe leur pousse au menton ; ils t'ont donné raison, c'est bien fait : dans la vie, il faut s'entraider et se supporter avec douceur. »

Jalousie, inspiratrice de crimes.

La perdrix avait épousé cinq femmes dont voici les noms : Nakimpele, Navuaki, Nambende, Natau et Nakimbiti.

Dès le lendemain du mariage, chacune d'elles prépara un plat qu'elle apporta au mari.

Mais elles ne le trouvèrent pas à la maison. Elles demandèrent à ses enfants : « Où est votre père ? » Les enfants répondirent : « Il est allé recueillir son vin de palme ». Les femmes décidèrent de le suivre. Quand elles furent arrivées à la forêt, chacune l'appela, à son tour.

Navuaki commença la première :

« Ye..., ye..., ye..., perdrix, répondez-moi ! Vous êtes allé à l'eau, mais ce n'était pas le moment ! »

L'écho reproduisit la phrase et l'on entendit s'éteindre le dernier mot : « moment »..., mais pas de réponse de la perdrix.

Ce fut le tour de Nambende :

« Ye, ye, ye, Perdrix, venez ici prendre le repas que je vous ai préparé ! » On entendit encore « préééparé », mais rien de plus.

Alors Natau, à qui revenait la troisième tentative, parce que tout ce qu'elles faisaient, à tour de rôle, Natau le faisait, toujours la troisième, mit ses mains devant la bouche et cria, de toutes ses forces :

« Perdrix, Perdrix, c'est moi, Natatu qui t'appelle, réponds-moi ! » Elle n'eut pas plus de succès que les deux autres.

« Essaye, toi ! » dirent-elles à Nakimbiti, mais Nakimbiti non plus n'obtint aucune réponse.

Nakimpele, alors, adoucissant sa voix :

« Ye, ye, ye, Perdrix que nous aimons... » Elle n'eut pas besoin d'en dire plus long ; déjà la perdrix répondait à l'appel de sa femme préférée : « oui, j'accours, j'accours ! »

Et, en un instant, elle fut auprès de ses femmes. Tous ensemble, ils rentrèrent au village où les femmes avaient laissé la nourriture.

Perdrix jeta un coup d'œil sur le plat que chacune lui avait préparé. Nakimpele avait cuit une poule, Namvuaki un plat de poisson « ntondi », Nambendi une casserole de « Mpudi », Natatu, une de « ngola », Nakimbiti, des bananes « tiba ».

Après avoir réfléchi un instant, Perdrix donna à Nakimbele qui avait cuit la poule un régime de « ndongila », qui est la meilleure des bananes, à celle qui avait cuit du poisson Namvuaki, un régime de « seluka », à Nambende, qui avait préparé le « mpudi », un régime de « nzengona », un régime de « jimba » à Natatu, la cuisinière au « ngola » et enfin un régime de « tiba » à celle qui s'était contenté de lui offrir des bananes « tiba ». Elles rentrèrent avec ces cadeaux, chacune, dans leur village.

Le lendemain, elles préparèrent chacune le même plat que la première fois, allèrent, de la même façon, rappeler Perdrix dans la forêt et furent exactement récompensées, comme elles l'avaient été, la veille.

Le surlendemain et le quatrième jour, encore, elles revinrent de nouveau avec les mêmes plats et tout se passa comme d'habitude.

*
**

Mais, chaque jour, Nakimbiti, celle qui préparait toujours les mauvaises bananes à la perdrix et qui envoyait ses compagnes parce qu'elles recevaient meilleur salaire qu'elle-même, Nakimbiti prépara une poule et avant l'heure habituelle, sans le dire aux autres femmes, courut toute seule à la forêt.

Elle commença d'appeler la perdrix, en imitant la voix d'abord de Navuaki, puis celle de Nambende, et enfin celle de Natatu. Elle appela ensuite, comme elle avait l'habitude de le faire elle-même. Aucune réponse de la part de la perdrix. Alors adoucissant sa voix comme le faisait Nakimpele, la préférée, elle cria : « Ye, ye, ye... Perdrix que nous aimons. » Elle n'eut pas besoin d'en dire plus long, la perdrix accourait, déjà, toute affairée. Quand elle arriva, elle fut bien déçue : ce n'était là que sa femme la moins aimée !

Elle lui dit : « Tu es seule : il n'y avait, en réalité, que toi qui m'appelais ? »

Elle répondit : « Oui, il n'y avait que moi, je suis venue toute seule. »

— « Allons donc au village », dit la perdrix. Ce jour-là, elle fut contente de Nakimbiti parce que, cette fois-ci, elle lui avait préparé une poule !

Quand elle eut mangé, Nakimbiti lui dit : « Approche et assieds-toi devant moi ; je vais chercher si tu n'as pas de poule pour les tuer. »

Le mari mit sa tête sur les genoux de sa femme et celle-ci se mit à chanter, tout en l'épouillant :

La tête de la perdrix,
Toute pleine de poux !
A mort les poux, tue, tue !

Et elle la caressait et la flattait de la main, tout en travaillant.

La chanson était si monotone que petit à petit, la perdrix s'assoupit puis s'endormit pour de bon. La jalouse Nakimbiti n'attendait que cela pour commettre son crime; car elle avait caché, dans son pagne, un rasoir abominablement tranchant.

« Voilà pour toi ! » dit-elle, en lui coupant la gorge d'un seul coup de rasoir.

La perdrix morte, sa femme emporta le cadavre chez elle et le cacha soigneusement. La tête, elle la fit cuire et l'offrit à manger à ses enfants.

L'aîné, tout en mangeant, ne put s'empêcher de remarquer que cette viande avait tout à fait la même odeur que « papa ».

— « C'est drôle », dit le second, « on dirait que c'est de la perdrix ! »

Nakimbiti présenta alors la tête à son troisième enfant qui, dans d'autres termes, fit sur le fumet qu'avait la viande, la même réflexion que ses deux frères.

Nambende qui était sur le seuil en ce moment demanda à Nakimbiti :

« Qu'est-ce qu'ils disent ? »

— « Oh ! rien, des bêtises ! Ce sont des enfants ! J'ai

trouvé une cigale dans son trou et je la leur ai préparée. Ils n'aiment pas la « cigale », voilà tout ! »

Nambende trouva l'explication embarrassée, elle en fit part aux autres femmes et toujours, dans son esprit, revenait la phrase : « Cette viande a tout à fait l'odeur de papa. »

Il y avait du louche là-dessous.

*
**

L'amour qui est une chose plus délectable que le sel, l'amour d'une femme pour son mari ne se change pas en haine sans motif. Pourquoi donc Nakimbiti tua-t-elle son mari, la perdrix ?

Le cœur aime ce qu'il trouve bon, il hait ce qui lui fait du mal. La perdrix, en donnant si apparemment ses préférences à une seule et en méprisant si ostensiblement Nakimbiti lui faisait tant de peine qu'elle n'a plus été capable de la supporter. Son cœur a été brouillé, l'amour a mûri, il s'est gâté, il a tourné en tristesse puis, peu à peu en haine. Toutes les femmes, heureusement, ne vont pas jusqu'à supprimer la cause de leurs peines. Celle-ci les traînait avec elle comme une charge, chaque jour plus lourde. C'est son cœur qui lui a dit qu'enfin il fallait que cela finisse, toutes ces avagades, tous les mépris et elle a caché son rasoir dans son pagne, sans trop savoir ce qu'elle en ferait. Seulement elle avait son idée depuis trop longtemps et le jour où cela est arrivé, c'est la perdrix qui a sollicité le rasoir. Elle tendait la gorge pour qu'on la lui coupe. Et comme Nakimbiti chantait, pour les poux : « tue, tue », elle a tué la perdrix ! Cela s'est

fait tout seul. Le rasoir n'a pu résister à la gorge et Nakimbiti a senti, tout à coup, comme un poids, le poids de tout un village qui lui partait du cœur. Elle aimait bien son mari, cependant. Oui, mais il aurait dû être plus discret dans sa préférence et aimer Nakimbele d'un amour plus modeste. Celle-là..., elle n'échappe à sa perte que parce que la perdrix morte, il n'y a plus d'envie dans le cœur de Nakimbiti.

*
**

Cependant les quatre autres femmes avaient préparé leur plat coutumier et étaient allées à la forêt pour appeler perdrix, chacune à son tour.

Ce fut d'abord Navuaki qui cria : « Ye, ye, ye, perdrix, réponds-moi !... » mais seul l'écho répondit, puis ce fut Nambende et toujours sans obtenir de réponse.

— « Tiens », dit Natatu, « notre compagne Nakimbiti est en retard ! » et elle cria ; c'était son tour.

La perdrix ne répondit pas, mais cela ne les étonnait plus, puisqu'elle ne répondait d'habitude qu'à sa femme préférée, Nakimbele.

Celle-ci adoucit sa voix et appela le bien-aimé..., mais rien ne répondit. Elle ajouta ce qu'elle n'avait jamais, les autres jours, le loisir d'ajouter : « Viens manger la poule que je t'ai fait cuire », mais la perdrix paraissait insensible même aux appels de Nakimbele.

— « Il me prend pour Nakimbiti, sans doute », dit-elle, « sinon, il serait déjà ici ! »

Et elle fit sa voix plus douce encore, plus douce que jamais, si douce que l'écho qui en revenait jusqu'à elle l'attendait elle-même. Mais perdrix ne répondait pas.

Elle l'appelèrent en vain jusqu'à la tombée de la nuit ; à la fin, elles rentrèrent chez elles, déçues, anxieuses, et la belle Nakimbele, plus triste encore que les trois autres.

Nambende, en les quittant, repensa à la phrase du petit de Nakimbiti, elle osa dire : « Si notre mari n'a pas répondu, Nakimbiti y est certainement pour quelque chose ! »

*
**

Le lendemain, les quatre femmes allèrent chez Nakimbiti. « Viens-tu ? » lui demanda Nambende.

Elle répondit qu'elle avait trop mal aux dents, qu'elle resterait donc au village. Cependant, elle ne demandait pas de nouvelles de la perdrix et n'avait même pas préparé pour elle son plat de mauvaises bananes ! A ce détail, Navuaki vit ce qu'il restait à faire.

— « Ce n'est plus dans la forêt qu'il nous faut chercher notre mari », dit-elle, « nous perdrons notre temps à l'appeler. C'est chez un féticheur que nous devons aller, pour savoir qui a causé sa mort. »

Elles s'adressèrent d'abord à Nalobokayongo qui disait, en consultant son oracle :

« Sa doda, je ne puis pas,
Je ne puis pas marcher sur une pierre
Je ne puis pas, non plus,
Sauter par dessus.. »

Après avoir prononcé ces paroles cabalistiques, il dit aux

femmes de le payer et qu'elles sauraient aussitôt ce qu'il y avait dans son oracle.

Après avoir reçu son salaire, il ajouta ces mots : « Cherchez-moi et, un jour, vous me trouverez. »

Mais les femmes le traitèrent de mauvais farceur et de faux devin.

Et Nalobokayongo en convint lui-même. Néanmoins, il garda le salaire qu'on lui avait remis.

Elles allèrent, alors, chez le féticheur Nafungununu. Mais celui-ci ne cessait de leur dire : « Nibu, je ne suis pas féticheur, nibu, je ne suis pas féticheur. »

Après quoi, il demanda qu'on le paye et qu'il dirait ce qu'il avait vu dans son oracle.

Mais les femmes, instruites par une première déception, lui répondirent de dire d'abord ce qu'il devinait concernant la mort de la perdrix et qu'après, il serait bien payé.

— « Le payement, cela n'a pas d'importance », dit alors le féticheur « et quant à vous, voici ce que vous allez faire. Prenez une corde et tendez-la au-dessus du fleuve, d'une rive à l'autre. Après, chacune de vous va marcher sur cette corde, d'abord en allant d'ici jusqu'à l'autre côté, puis de l'autre côté jusqu'ici. Celle qui a tué votre mari vous la reconnaitrez tout de suite. »

— « Oui », dirent-elles, « mais cette corde, faut-il que ce soit une grosse corde ou une petite corde ? »

— « Une petite corde suffira. »

Après avoir tendu la corde d'une rive à l'autre, elles descendèrent encore :

« De quelle manière allons-nous procéder pour découvrir la coupable ? »

— « Vous allez, chacune, marcher sur la corde, comme je l'ai dit, en chantant :

Celle qui a tué notre mari,
Que sous elle la corde se casse
Et qu'elle tombe dans le fleuve ! »

Elles coururent au village appeler Nakimbibi pour se soumettre, comme elles, à l'épreuve de la corde ; Nakimbibi prétextait toujours son mal de dents, mais, à la fin, elle dut les suivre, sous peine de se voir accusée d'être la meurtrière.

Lorsqu'elles revinrent au bord du fleuve, le féticheur fit d'abord passer Navuaki. Elle chanta les paroles : « Celle qui a tué notre mari », alla sur la corde jusqu'à l'autre rive et revint de même, sans que la corde se cassât. Ce n'était donc pas elle la coupable.

Ce fut alors le tour de Nambende, puis, parce qu'elle faisait toujours tout la troisième, Natatu passa, sans encombre comme Nambende.

Nakimbibi fit passer Nakimbele avant elle : Nakimbele passa et revint, sans que la corde se cassât.

« On dirait que cela t'étonne ? » dit-elle à Nakimbibi, lorsqu'elle fut revenue.

— « Oui et non », répondit Nakimbibi, « c'est que, vois-tu, dans une action il y a ce que veut le cœur et ce que fait la main. Les hommes, pour juger n'ont que leurs yeux et les yeux ne voient que les actes et non ce qui s'agit en nous : amour, douleur, espoir, désir ou regret. Je pensais que la corde serait plus juste que les hommes et apprécierait plutôt l'intention que l'acte. Puisque la corde ne s'est cassée pour aucune de vous et qu'il ne reste que moi sous qui elle

se puisse casser, c'est qu'ou bien la corde juge seulement d'après les actions ou bien que mon cœur, aussi, fut mauvais quand j'ai tué la perdrix...

— « Ah ! » firent-elles en chœur, « c'est donc toi qui l'as tuée ? »

— « Moi et vous et... lui-même. Lui, parce qu'il était injuste dans ses préférences et aimait Nakimbele d'un mauvais amour, puisqu'il l'aimait pour la poule qu'elle lui préparait ; Nakimbele, parce qu'elle recherchait un injuste avantage, à l'aide d'une poule et non par son amitié ; vous, parce que vous étiez trop peu ambitieuses de l'amour de votre mari, puis que vous supportiez, d'une âme égale, qu'il vous offensât, en ne répondant qu'aux appels d'une seule ; moi, parce que je l'aimais plus qu'il ne le méritait... »

— « Pourquoi alors », l'interrompit Nakimbele, ne lui présentais-tu jamais que des mauvaises bananes. »

— J'ai été sotté : je voulais être aimée pour moi-même et non pour ma cuisine ! »

Nakimbele sourit malicieusement. « Sans doute espères-tu, par tes discours, te dispenser de subir l'épreuve de la corde ? »

Nakimbiti ne répondit pas. Elle prit en main son rasoir et tout en chantant :

« Celle qui a tué notre mari,
Que sous elle la corde se casse »,

elle commença à marcher sur la corde. Elle atteignit victorieusement l'autre rive et elle allait revenir, quand les quatre femmes lui crièrent : « Non, ne marche plus sur la corde, attends qu'une pirogue aille te prendre... attends ! »

Mais Nakimbiti ne voulut pas les écouter. Elle savait que la corde se casserait ; elle voulait marcher quand même.

Elle était au milieu du fleuve, la corde ne se cassait pas. Alors, elle fit un signe d'adieu aux autres femmes et chanta :

« Qu'une seule, une seule
De celles qui tuèrent notre mari,
Que sous elle la corde se casse
Et qu'elle tombe dans le fleuve ! »

Elle coupa, elle-même, la corde et fut emportée par le courant, sans qu'on la revit jamais.

Le kabuluku et le chacal

Un kabuluku s'était fait l'ami du chacal, il y a de ces choses qui arrivent.

Depuis plusieurs lunes, ils habitaient le même village : ils étaient devenus vraiment des amis, des inséparables. Ils eurent bientôt l'occasion de mettre leur amitié à l'épreuve : une famine épouvantable sévit dans tout le pays où ils pouvaient espérer rencontrer de sympathiques Kabulukus ou de sympathiques chacals.

— « Qu'allons-nous devenir ? » soupirait le chacal.

— « Nous n'allons pas nous laisser mourir de faim, en tout cas ! » répondit le kabuluku, dont, à tout prendre, le minuscule appétit était plus facile à satisfaire que celui du chacal. Et il se mit à réfléchir un instant.

— « J'ai trouvé », dit-il « et voici ce que tu vas faire : prends ce panier où je vais m'enfermer et va me vendre dans les villages qui ne connaissent pas la famine. On t'en donnera des arachides, des haricots, tout ce que tu voudras ! »

Le chacal connaissait assez le kabuluku pour savoir que sa proposition devait être excellente. Il accepta.

Il enferma donc le kabuluku dans un panier et le présenta au marché du grand village voisin, en disant aux amateurs :

« J'ai ici de la viande à vendre contre du riz, des arachides, des haricots... »

Les gens lui apportèrent, qui, une corbeille d'arachides, qui, des haricots, qui, du riz. Il n'eut que l'embarras du choix. Enfin il céda le kabuluku pour une corbeille d'arachides et se retira en toute hâte.

D'abord il avait faim et était pressé de manger et puis, il redoutait ce qui ne pouvait manquer d'arriver.

Lorsque les acheteurs ouvrirent le panier pour prendre la viande et la faire cuire, la viande se leva, sauta hors du panier et prit la fuite à travers champs.

Les acheteurs ne purent rattraper le kabuluku, qui est un petit animal rapide et rusé.

Evidemment, le soir même, il avait rejoint le chacal au village et partageait les arachides avec lui.

Grâce à l'habileté du lapin, les deux compères rejouèrent ce bon tour dans tous les villages qui ne connaissaient pas la famine et ils n'en éprouvaient guère de scrupule. Quand on est sur le point de mourir de faim, on n'y entend plus rien dans ce qui distingue le tien et le mien.

Il arriva cependant un temps où le chacal était trop connu à l'étranger pour espérer pouvoir encore, avec succès, échanger son panier de viande contre de la nourriture. Dès qu'on le voyait arriver, on disait : « Voilà l'homme à la viande qui prend la fuite ! »

Comme la famine persistait, le chacal proposa au Kabuluku d'entrer dans le panier à sa place.

— « Est-ce que tu es capable de faire le mort jusqu'au bout, au moins ? » lui demanda le Kabuluku.

— « C'est plus facile de faire le mort que de faire le marchand ! » répondit le chacal avec présomption.

Le kabuluku ne dit rien. Il mit le chacal dans le panier et l'échangea, lui aussi, contre des arachides.

Mais, malgré les recommandations du kabuluku, le chacal ne sut pas faire le mort, mais là, pas du tout.

Après que le marché fut conclu, comme le lapin s'en allait avec les arachides, le chacal ne put s'empêcher de rire tout haut.

Les acheteurs, grâce à cela, se rendirent compte qu'ils avaient acheté de la viande vive et quand ils vinrent chez eux, ils ouvrirent le panier avec précaution, prirent le chacal par la nuque et l'égorèrent fort proprement.

Il fut préparé à l'oignon et au piment et parut d'autant meilleur à ceux qui le mangèrent qu'ils devinèrent, tout à coup, pourquoi le chacal avait ri, au moment où le kabaluku se retirait.

Le pauvre kabuluku attendit mais en vain son ami pour lui donner sa part d'arachides : jamais le chacal ne reparut dans le village. En y pensant, parfois, le kabuluku se disait du chacal qu'il avait été victime de sa présomption.

Il ne faut pas s'imaginer que n'importe qui est capable de faire n'importe quoi. On a son génie, son talent particulier qu'il faut se découvrir à soi-même : C'est celui-là qu'il faut mettre en valeur, sans ambitionner de les avoir tous. Le chacal était un excellent vendeur, l'événement montra qu'il n'y entendait rien au métier de viande à vendre.

Le jugement de la gazelle.

Ce matin-là, un matin de saison sèche, comme aujourd'hui, le léopard et son voisin, Namvudi s'étaient mis en tête d'aller au marché. Un petit vent frais agitait, le long de la route, les feuilles craquantes des bambous. Des oiseaux minuscules se répondaient d'une branche à l'autre. Le brouillard traînait encore dans les fonds et le long des rivières, pâle comme du lait avec, à travers, de la lumière d'argent. Namvudi se frottait les pattes, parce qu'il avait l'onglée.

« Que comptes-tu acheter, grand frère ? » demanda-t-il au léopard.

— « Peu ! je ne sais trop qu'acheter, peut-être un mouton, peut-être une chèvre ? Mais toi, pour quel achat vas-tu au marché ? »

— « Je voudrais une truie qui attend des petits. »

Et de fait, Namvudi acheta, au marché, une truie pleine de plusieurs mois. Le léopard acheta un vieux cochon, noir, efflanqué, avec de grands vilains poils, tout le long de l'échine.

Comme ils étaient voisins et qu'ils avaient eu, disait-il, l'idée d'acheter « la même chose » au marché, le léopard proposa à Namvudi de ne construire qu'un seul hangar et qu'une seule auge pour les deux pensionnaires.

Namvudi connaissait son voisin qui n'est pas toujours d'humeur facile. Il accepta.

Qu'eût-il pu répondre au léopard qui entendait ainsi les choses ?

Naturellement, ce fut Namvudi qui fit tous les frais de l'installation et.... ce fut Namvudi qui, chaque jour, ou à peu près, remplit l'auge commune.

A quelque temps de là, la truie de Namvudi mit au monde quatre jolis gorêts, le lard piqueté de longs poils soyeux et luisants au soleil.

Sitôt nés, ils se mirent à crier. Avisé, le premier, de l'heureux événement, le léopard vint compter les nouveaux.

Puis il alla éveiller son voisin :

« Eyo, Namvudi », cria-t-il à travers la porte de lattes, « Namvudi, bonne nouvelle ! »

— « Qu'y a-t-il, grand frère ? »

— « Nos deux cochons ont eu chacun deux petits, cette nuit ! »

— « Tiens », se dit Namvudi, « voilà une singulière histoire; je n'ai jamais vu un porc mâle mettre au monde des petits cochons. »

Il ouvrit la porte de sa hutte. Il faisait à peine clair. Il se frotta les yeux puis, après avoir un peu réfléchi :

« Tu dois te tromper, grand frère, ton cochon n'a pu avoir des petits, c'est un mâle. »

— « La chose est pourtant telle que je le dis. »

— « Mais il n'y a que les truies qui... »

— « Namvudi », interrompit le léopard, « nous avons tous jours été bons voisins. J'ai fait en commun avec toi ce hangar

pour nos deux cochons. Je les ai nourris avec toi. Est-ce qu'aujourd'hui nous allons nous disputer pour des questions en l'air ? La preuve qu'un cochon peut avoir des petits, c'est que le mien en a deux. Le tien, aussi, d'ailleurs. Il n'y a pas de quoi faire l'étonné. Je suis honnête moi. J'aurais pu dire que seul mon cochon avait été favorisé. Mais non. Je ne conteste pas la vérité : les deux autres petits sont à toi. Viens plutôt les voir avec moi et que nous partagions notre fortune ! »

Namvudi cependant ne bougeait pas.

« C'est la première fois que j'entends dire des choses pareilles », dit-il lentement, « je ne puis y croire. Non. Il me faut aller consulter là-dessus un féticheur. »

— « Bon ! voilà que tu te mets à douter de ma parole, à cette heure ! Eh bien, va consulter un féticheur, vas-y, Namvudi, mais vas-y donc ! »

*
**

Namvudi était troublé. C'était tellement extraordinaire ce que lui affirmait le léopard ! Comment lui prouver qu'il se trompait ? Personne dans le village n'osait prendre parti, personne ne trouvait rien à répondre au léopard.

Namvudi se mit donc en route pour aller chez le féticheur.

Il avait déjà fait un long bout de chemin lorsqu'il rencontra la gazelle.

« Bonjour », lui dit la jolie bête au poil ras et luisant, « où vas-tu de ce pas... avec un air si préoccupé ? »

— « Je vais chez le féticheur. »

— « Mais encore, ... veux-tu me dire ce que tu vas lui demander ? »

— « Voilà ce qui arrive », se mit à conter Namvudi, « nous avons, le léopard et moi, acheté chacun un porc au marché. Le mien seul était une truie, une truie pleine. Celui du léopard était un verrat. En rentrant au village, nous avons mis nos deux bêtes dans le même enclos. »

— « Imprudent ! » ne put retenir la gazelle.

— « Tu l'as dit », soupira Namvudi, « je n'aurais pas dû accepter. Après quelque temps, hier, pour tout dire, ma truie a eu quatre petits et le léopard a eu l'effronterie de venir me l'annoncer, en prétendant que les deux cochons avaient eu, chacun, deux petits ! »

— « Il a osé te dire cela, le léopard ? »

— « Bonne nouvelle, criait-il à travers la porte, bonne nouvelle, Namvudi !... »

Encore un peu il m'eût reproché d'être encore à dormir ! Nos deux cochons ont eu, chacun, deux petits ! Evidemment je n'admettais pas la chose. Je voulus discuter. Il se fâcha ou fut bien près de le faire, tant et si bien que je ne sais plus, moi-même, à la fin, si c'est ou non possible que son cochon ait eu deux petits.

Personne au village ne trouve la solution du litige, si bien que me voilà obligé d'aller consulter le féticheur.

— « Veux-tu que je sois ton féticheur ? » proposa la gazelle, je te promets d'arranger cette affaire en droit et en justice. »

— « Oui mais, ... respectera-t-il ta sentence ? »

— « Tu auras tout le village pour toi ! »

Quand la gazelle arriva au village de Namvudi et du léo-

pard, elle s'assit comme une personne qui vient de loin et qui est lasse et qui a beaucoup de nouvelles à raconter.

Elle fut bien vite entourée de toutes les commères et de tous les oisifs. Le léopard ne pouvait manquer de venir, lui aussi, s'enquérir de ce qui se passait et se disait dans les villages voisins.

Quand la gazelle le vit accourir :

« N'y a-t-il donc personne qui m'offrira un peu de tabac ? » dit-elle en souriant.

Aussitôt l'un se précipita pour aller chercher la pipe, l'autre pour offrir du tabac à la gazelle et quand elle eut allumé sa pipe, « bonjour, frère aîné », dit-elle au léopard.

— « Quelle nouvelle », lui demanda le léopard.

— « Je vais chez le féticheur. »

— « Oh ! oh ! oh !... chez le féticheur, et pourquoi donc ? »

— « Il y a deux jours mon frère a été pris des douleurs de l'enfantement et c'est bien triste..., il ne parvient pas à mettre au monde. »

— « Et c'est pour cela que tu vas chez le féticheur ! » s'exclama le léopard, en riant, « vraiment ?... tu ne sais donc pas qu'un mâle ne peut avoir les douleurs de l'enfantement. Il n'y a que les femmes qui ont des enfants ! »

— « Alors », dit la gazelle, « comment est-il possible que ton cochon ait pu mettre deux petits au monde ? N'est-ce pas un mâle ? »

Tout le monde éclata de rire. Le léopard venait de se juger. Il balbutia quelques mots incompréhensibles. La confusion et la colère rentrée le faisaient grimacer. Il dut bien avouer, lorsque Namvudi parut, peu après, que c'était bien sa truie qui avait eu les quatre gorets. Les anciens du village,

le kudu, l'hyène, le serval admirait la sagesse de la gazelle, les femmes voulaient toucher les franges de sa pelisse. Namvudi, heureuse d'avoir vu triompher son droit, se roula dans la poussière blanche. Tous étaient contents. L'on but quelques pots de bière et Namvudi, pour remercier la gazelle, lui offrit l'un de ses quatre cochons.

La gazelle voulut bien prendre le plus petit. C'était aussi le plus rose, le plus soyeux, le plus joli. Elle le reporta, le même soir, à son village. Et c'est d'elle-même que j'appris, au clair de lune, l'amusante aventure que je vous raconte.

Le secret du Malafoutier

Ce jour-là, le malafoutier (1) était allé dans la forêt avec son chien. Arrivé à ses palmiers, il était monté pour prendre le vin de palme, mais, à cause d'un geste un peu brusque, les bretelles de raphia qui tenaient la calebasse devant le trou d'où le jus coule, s'étaient rompues, la calebasse toute pleine était tombée par terre.

L'homme descend pour retrouver la calebasse, mais sans réussir à mettre la main dessus.

« Si pourtant mon chien était un homme, soupirait-il, au lieu d'être le chien qu'il est ! »

Là-dessus le chien se met à la recherche de la calebasse et la découvre dans les épines d'un buisson.

« Que voulez-vous me dire », dit alors le chien à l'homme, « en souhaitant que je sois plutôt un homme qu'un chien ? »

— « Je voulais dire qu'alors tu eusses retrouvé et rapporté la calebasse à ton maître... »

(1) Le « malafoutier » est l'homme qui recueille le « malafou » ou jus de palmier. Il creuse un orifice à l'aisselle des palmes, tout en haut du palmier, il y suspend une calebasse ou bouteille indigène.

Chaque matin, il fait le tour de ses palmiers et recueille dans un pot le pétillant et savoureux malafou. C'est le vigneron du village, les palmiers sont son vignoble : le malafou un peu fermenté monte à la tête et, bu avec gourmandise, provoque l'ivresse.

- « Voulez-vous que je vous la rapporte ? »
 Comme l'homme avait fait signe que oui, le chien courut la prendre où il l'avait vue et la rapporta au malafoutier.
- « Tu comprends donc ce que les hommes disent ? » demanda-t-il au chien.
- « Tout ce que vous dites, vous, les hommes, tout ce que disent les animaux, tout ce que chantent les oiseaux, nous le comprenons. Notre flair nous permet de dépister les bêtes de la forêt rien qu'à l'odeur qu'elles laissent derrière elles. »
- « Ah ! il nous faudrait votre flair », dit l'homme, « c'est alors que nous prendrions des bêtes à la chasse ! »
- « Ce n'est pas tellement difficile », répliqua le chien, « il suffit de vous mettre dans les oreilles le petit appareil qui sert à comprendre les animaux et, dans le nez, celui qui sert à les dépister, à l'odeur ! »
- « Et tu crois qu'alors je comprendrais le langage des bêtes et des oiseaux et que je reconnaîtrais les traces de leur passage ! »
- « Bien sûr. »
- « Alors, veux-tu me les placer dans le nez et les oreilles ? »
- « Je le ferais volontiers, si je ne savais d'avance que ces secrets sont capables de vous jeter dans la misère. »
- « Comment cela ? »
- « Infailliblement, vous qui respectez aujourd'hui votre chef et les notables de la tribu, vous qui êtes convaincu du prestige de l'homme sur les animaux, quand vous comprendrez ce que disent entre elles les poules de votre basse-cour, vous ne pourrez vous empêcher de rire. »
- « Et alors ? »

- « Et alors, votre chef voudra savoir pourquoi vous riez et vous ne pourrez vous empêcher de le lui dire. Or, l'homme qui révèle les secrets des animaux se condamne, du fait même, à mourir aussitôt. »
- « Je ne dirai rien ! »
- « Si ce n'est au chef ce sera à vos amis, à votre femme, à un petit enfant qui voudra savoir. »
- « Je suis courageux, j'ai le cœur solide. Je te promets que je me tiendrai à quatre pour ne pas rire et surtout pour ne pas dévoiler les secrets que tu vas me confier. »
- « Puisque vous le voulez », dit le chien, et il prit aussitôt les mesures des oreilles et du nez de son maître afin que les petits appareils s'y adaptent parfaitement.

Et, dès qu'il les eut placés au bon endroit, l'homme, en effet, prit à la chasse autant de bêtes qu'il voulut, un jour, un beau buffle, un autre jour, un éléphant ou bien un hippopotame. Il faisait boucaner la viande et la vendait au marché, ce qui le rendit bientôt très riche.

Sa femme, devant cette veine extraordinaire, était intriguée ; elle aurait voulu savoir à quoi la devait, tout à coup, son mari, puisque... jusque-là, il avait été un très médiocre chasseur.

L'homme, cependant, défendait adroitement son secret et se taisait.

Un soir qu'il se croyait seul dans sa hutte, il entendit une fourmi dire à une autre fourmi : « Ce soir, je la mordrai dans la fesse, cela lui apprendra à venir toujours s'asseoir où je me chauffe ! »

Evidemment, la fourmi parlait de la femme du malafoutier.

Cela fit rire le mari.

— « Pourquoi as-tu ri ? » dit la femme en poussant la tête sur le seuil, « car tu as ri, je t'ai entendu. »

— « Oui, j'ai ri, j'ai ri pour rien, parce qu'il y a des drôles de choses dans la vie ! »

— « Voilà longtemps que je l'ai remarqué », dit la femme, « tu n'as plus confiance en moi. Je ne sais rien de ce que tu fais et de ce que tu penses. Tu me traites exactement comme une esclave à qui tu ne dois aucune considération. Je suis pourtant ta collaboratrice, ta conseillère et j'ai le droit de partager tes pensées et tes desseins ! »

En ce moment, la malicieuse fourmi se mit à dire à son amie :

« L'entends-tu, la « collaboratrice » et la « conseillère » ? C'est deux fois que je la mordrai, ce soir, et à l'endroit le plus sensible encore ! »

Le pauvre homme en entendant ces paroles de la fourmi, ne put s'empêcher de rire de plus belle.

Cela mit au comble la colère de la femme.

— « Ecoute bien, mon ami », reprit-elle, « cette comédie a suffisamment duré. J'ai eu patience jusqu'à ce jour, mais si tu ne me dis à l'instant pourquoi tu te mets à rire devant moi, je retourne chez mes parents... et tu pourras chercher une autre femme, disposée à supporter tes affronts. »

— « »

— « Pourquoi ris-tu ? »

— « Je te le dis, pour rien du tout. »

— « On ne rit pas pour rien. Donc je m'en vais. »

Le malafoutier aimait beaucoup sa femme, beaucoup trop

sans doute; car il lui demanda sept jours pour réfléchir à la réponse qu'il devait lui faire.

— « Non », répondit-elle, plus enragée que jamais, « c'est tout de suite que je veux savoir ! »

Evidemment, l'importance que le mari semblait attacher à son refus de parler ne faisait qu'exaspérer la curiosité de sa femme : elle bouillait, comme une marmite sur le feu !

Or, voilà qu'elle s'assit, en ce moment, juste là où la fourmi l'attendait.

« Ne t'assieds pas là ! » dit le mari.

— « Pourquoi ne m'assiérais-je pas où cela me plaît ? »

— « Parce que... parce que... »

Trop tard ! « Aïe ! » cria la femme, pincée au siège par la fourmi et du coup, croyant que son mari y est pour quelque chose, elle lui donne un soufflet.

Déjà elle décroche ses paniers, ses calebasses, elle plie ses pagnes et range ses colliers, elle va partir : le mari la laissera-t-il aller ?

— « Ecoute, mon amie, c'est un secret. J'avais promis de ne le dire à personne, mais puisque tu m'obliges à parler, le voici ! »

C'est ainsi que le malafoutier raconta à sa femme ce qu'il avait pourtant bien promis de garder pour lui seul.

En ce moment, le chien vint aboyer sur le seuil : « C'est vrai, dit le malafoutier, j'avais promis... », mais il n'eut pas le loisir d'en dire plus long, il tourna ses yeux en dedans et la mort l'avalala.

Le léopard se marie.

Le léopard avait dépassé déjà l'âge où les léopards se marient, lorsqu'il s'avisa que sa vie solitaire était triste et banale.

Il le disait, l'autre soir à la tortue, sur le seuil de qui il s'était arrêté, un instant :

« A la chasse du matin au soir, sans avoir à qui parler et rapportant le plus souvent de quoi nourrir toute une famille. »

Il exagérait un peu, mais qu'importe ! « Il y a du vrai », répondit la tortue, « dans ce que vous dites. Ainsi moi, si j'étais vous, je sais bien ce que je ferais ! »

Il n'en fallut guère davantage pour convaincre notre léopard. Mais précisément, parce qu'il avait la réputation d'être excellent chasseur, son futur beau-père se jura de mettre ses talents largement à contribution.

Disons qu'il abusa de son gendre. Il exigea, — contrairement à la coutume de la brousse, — qu'on lui payât la dot non en animaux mis à mort à la chasse, mais en bêtes capturées de n'importe quelle façon, mais... vivantes !

— « Avec un parcel beau-père », se dit le futur, au poil tacheté, « il s'agit de prendre ses précautions ! » C'est pourquoi il demanda au Kabundji, au mukenge et au Kikolokolo de lui servir de témoins, lors de la remise des biens de la dot.

Personne ne lui pourrait dès lors contester la légitime possession de sa femme !

Si le léopard est un bon chasseur, c'est aussi, tout le monde le sait, un brigand dénué de scrupules.

Par exemple, il n'hésita pas à profiter de l'absence de l'antilope des marais pour lui enlever ses petits.

— « Ils se sont effrontément moqué de moi, l'autre jour », alléqua-t-il pour donner à son méfait quelque apparence de châtement, « il est bon qu'on sache qu'on n'insulte pas impunément un personnage de ma qualité ! »

— « Mais c'est la première fois que nous rencontrons son Excellence ! » firent les petites antilopes.

Il n'en démordit pas et après leur avoir lié cruellement leurs mignonnes pattes et leur muffle noir, il les poussa de force dans son grand panier.

« En échange j'obtiendrai une belle et jeune épouse ! » dit-il à ses trois témoins, en les invitant à l'accompagner chez son beau-père.

*
**

En cours de route, par un de ces hasards dont la brousse est pleine, ils tombèrent nez-à-nez avec l'antilope des marais, la mère des petites antilopes du panier.

Désireuse de se mettre dans les bonnes grâces du dangereux individu, l'antilope fut bonjoureuse au possible. Elle offrit même à son Excellence, tant il lui semblait que ce fardeau la gênait, de porter son panier « ne fut-ce qu'un bout de chemin » !

La pauvre ne se doutait guère de ce qu'il contenait ! Cette proposition mit le léopard de bonne humeur.

« Voilà le panier, mon amie, ne te gêne pas pour moi, porte-le tant que tu voudras ! » Et il riait.

« Tu ne sais pas combien tu es aimable ! » disait-il, en jetant à ses témoins un regard chargé d'allusions et il broda, tout un temps, sur l'aimable attitude de l'antilope. Celle-ci ne comprenait pas l'odieuse moquerie du sinistre voleur et continuait à bavarder et à rire avec les autres, sans trop chercher à saisir le sens de ses plaisanteries.

Chaque animal d'ailleurs, après avoir raconté quelque prouesse personnelle, bondissait sur la route en poussant des cris d'allégresse. Parfois, lorsqu'on rencontrait quelque voyageur, l'un ou l'autre se ruait sur lui avec une mimique divertissante où l'air menaçant le disputait au grotesque. Le pauvre diable, interloqué et voyant ondoyer, tout près, le velours bigarré du léopard, se mettait à trembler de terreur, mais on le laissait quitte pour la peur.

Ils arrivèrent, ainsi, au bord d'une rivière. Le Kabundji la traversa « Kya » comme une flèche mais, en atteignant l'autre rive, il s'écria, avantageux et superbe : « Je m'appelle Kabundji, je suis en route comme témoin du léopard qui s'en va prendre femme, et si je ne m'abuse... l'un de ceux qui nous accompagne, en riant, sera tout à l'heure fort marri ! »

Et il arracha une touffe d'herbes qu'il s'attacha à la corne et partit en avant, avec une cabriole de Kabundji.

Ce fut alors le mukenge qui traversa l'eau, en disant : « Je suis Mukenge, Mukenge du village des Mukenge, mais je suis étonné de la bêtise de l'antilope des marais. Voilà la seconde fois que je la vois emporter vers la mort ses propres petits. »

L'antilope, à ces mots, sentit son cœur s'arrêter de battre

dans sa poitrine, mais... le léopard était derrière elle. Elle se ravisa et fit semblant de n'attacher à ces paroles aucune importance.

Déjà le Kikoloko atteignait l'autre rive et donnant à ses propos la séduction d'un chant, il criait : « Je suis Kikolokolo, je suis tellement fort que personne ne me peut vaincre, mais j'égalie en même temps, par ma légèreté, l'oiseau et le papillon. »

Le léopard alors, dépassa l'antilope et aborda de l'autre côté en chantant : « Je suis le léopard, l'invincible, celui qui surgit de la forêt, tout à coup, et bondit dans la plaine, cassant la tête, arrachant les yeux de ceux que je sais mes ennemis ! »

Enfin ce fut l'antilope des marais qui, le panier sur le dos, traversa le fleuve en disant : « Je suis l'antilope des marais, bondissant au-delà des fleuves, comme si c'était des rivières ! On ne la trompe pas si aisément, la petite antilope des marais ! »

Ce disant, elle avait jeté vers le mukenge un regard humide pour le remercier de son amical avertissement.

Maintenant le sentier serpentait à l'ombre des grands arbres de la forêt, tournant autour d'un géant abattu, escadant un ravin, passant un ruisseau, sur un arbre couché de travers. Une fraîcheur délicate planait sur ce monde ombragé, où les lianes pendaient comme des stalagmites, voisines des fougères chevelues et des buissons odorants. Une odeur d'humus et de tan, de vieilles mousses et de marigots cachés piquait aux narines. Soudain, l'antilope éternua.

Ses compagnons éclatèrent de rire. C'était le léopard qui avait secoué devant elle une liane chargée lourdement de ces

grappes de haricots veloutés de poils si dangereux à toucher. Elle éternua une fois, deux fois, puis, feignant d'en ressentir du malaise, elle s'assit, un moment, sur un tronc écroulé et sourit en silence.

Dès que le léopard et ses témoins furent hors de vue, elle souleva doucement le couvercle du panier et reconnais-sant aussitôt ses chers petits « qu'elle emportait vers la mort » elle les enleva toute émue et, — non sans leur recommander le plus grand silence, — les alla cacher, non loin de là, pour les retrouver à son retour.

Avec leurs liens, elle ligota solidement deux pierres qu'elle vêtit d'un peu de mousse, pour donner le change et ayant remis tout en ordre, elle rejoignit, au plus vite, ses compagnons. Ceux-ci étaient si occupés de leurs facéties qu'ils s'étaient à peine aperçu de la courte absence de l'antilope.

D'ailleurs, au fur et à mesure que l'on se rapprochait du village de son beau-père, le léopard était devenu tellement bavard et les trois autres, tellement pressés de savourer le repas qu'ils avaient lieu d'espérer qu'ils ne s'inquiétaient plus de la pauvre bête « des marais ».

Lorsqu'on arriva à l'entrée du village, — à peu près au coucher du soleil, — l'antilope s'excusa de les avoir peut-être un peu retardés, « mais, dit-elle, il ne faut pas m'en vouloir : je ne suis pas très bien, il faudrait mieux que je rentre. Et puis j'ai les petits qui m'attendent là-bas ! »

Elle déposa le panier, salua les quatre compères, non sans leur dire qu'ils l'avaient bien fait rire et se retira de l'air le plus innocent du monde.

Au premier coude du sentier, pourtant, elle prit, comme

on dit, « ses jambes à son cou » et fila, d'une traite, jusqu'à l'endroit où elle avait caché ses enfants. Je n'ai pas besoin de vous décrire, je pense, la joie des pauvres petits. Vite elle les ramena au fourré natal mais, crainte que ce maudit léopard ne vint les y reprendre, père et mère antilopes décidèrent d'aller en hâte fixer leur résidence dans un marais plus sûr où les herbes étaient plus hautes et les rameaux plus épais.

Bien leur en prit. Le lendemain on ouvrait le panier devant les témoins.

La confusion du léopard devant les deux pierres, vous la devinez. La fiancée, de dépit, cracha sur le sol et s'enfuit en pleurant.

Le beau-père regarda le léopard de son haut et le fit honteusement chasser du village, en le priant de ne plus se représenter.

Fou de colère, le léopard alla droit à la maison des antilopes. Il aurait massacré toute la famille, s'il l'avait trouvée là, mais la maison était vide, avec sur la porte, un petit placard où l'antilope avait écrit, dans la langue de la brousse :

« Plus est odieuse la méchanceté,
Plus honteuse est sa défaite. »

Depuis lors, le léopard n'a pas encore pardonné à l'antilope des marais ce qu'il appelle son insolence mais, depuis lors, aussi, l'antilope, dès qu'elle respire seulement l'odeur du léopard, s'arrête de brouter et, heurtant du sabot le sol où elle mange, donne aux siens le signal de la fuite et part, sans attendre son reste.

Mais quand vint la saison des pluies, les ruisseaux se mirent à déborder de toutes parts, le fleuve grossit tellement qu'il envahit les terres et recouvrit la plaine jusqu'aux pieds des montagnes.

Il n'était plus possible à la pêcheuse d'aller à la pêche. De là, plus de poisson frais dans l'ordinaire de Monsieur le mari.

Dans le champ de l'autre femme, au contraire, la pluie avait favorisé la germination des graines. Le manioc s'était déjà élevé très haut. Puis il était venu à produire de beaux fustes tout gonflés de beaux grains et empanaché de longues barbes soyeuses et douces.

Le mil avait couvert tout le sol, les haricots étaient à point, le sorgho n'attendait plus que le moment d'être cueilli et broyé en farine. Le manioc avait déjà des racines, grosses comme une jambe.

Tous les jours, la femme des champs se préparait d'excellents « bidja », brunis de sauce aux chenilles et aux fourmis ailées. Mais elle dinait seule, comme toujours. L'odeur ne pouvait manquer d'attirer le mari, mais il avait beau tourner autour de sa maison, elle n'y prenait pas plus garde que s'il avait été transparent.

— « Sans doute », se disait-elle en elle-même, « son autre femme ne parvient-elle plus à prendre du poisson. »

Le mari maigrissait, mais il était si honteux de sa conduite passée qu'il n'osait rien dire.

Un jour il n'y tint plus et ayant mis son meilleur sourire sur les lèvres, il lui dit, en l'appelant par son nom : « Et vos plantations, comment vont-elles ? »

Le mari et ses deux femmes

Un homme avait épousé deux femmes. L'une travaillait aux champs, l'autre était habile à la pêche.

— « Comme elles sont laborieuses ! » se disait le mari, « comme chacune fait bien sa besogne ! » Mais chacune voulait être la préférée et le mari n'arrivait pas à fixer son choix.

Cependant, tandis que la femme des champs débroussaillait la forêt, labourait la terre et ensemençait son champ, la pêcheuse apportait, chaque jour, du poisson frais à son mari.

Peu à peu, le mari sensible à la bonne chère accorda la préférence à la pêcheuse. Que voulez-vous, du poisson, cela fait un plat excellent.

« Qu'est-ce que l'autre peut m'offrir ? De la pâtée de manioc, quelques feuilles d'épinards ? La belle affaire !... La pêcheuse est décidément la meilleure. »

Donc c'est la pêcheuse qui recevait ses faveurs, elle seule qui l'accaparait tout entier.

La femme des champs ne le voyait presque plus chez elle et supportait, sans rien dire, son injuste abandon.

Elle ne cherchait pas à savoir comment sa rivale avait réussi à la supplanter si absolument dans le cœur de leur égoïste époux.

— « Très bien, je suppose », répondit la femme avec une tranquille indifférence.

— « Je les ai aperçues, l'autre jour, en passant : il me semble que votre mais est à point pour en faire des « makende ». « Croyez-moi, si vous attendez encore pour le cueillir, il sera trop sec. »

— « De quoi vous inquiétez-vous ? Le mais peut sécher, cela m'est égal. Je le mettrai au grenier, pour avoir des semences, à la prochaine saison. Des « makende » d'ailleurs j'en mange tous les jours ! »

A cela le mari n'avait rien à répondre.

Il se disait pourtant que cette femme des champs était la plus précieuse des deux, puisqu'elle pouvait avoir de la nourriture en toute saison.

Du côté de la pêcheuse, on entendait souvent des reproches et même des disputes.

Puisqu'on ne l'avait pas connue, elle, au temps des poissons, la seconde femme feignait d'ignorer ce qui se passait par là.

Mais voilà qu'un matin, elle découvrit qu'on était venu piller son champ. Des voleurs avaient brisé la cordelette en raphia à laquelle la femme avait suspendu une amulette protectrice et avaient enlevé du mais frais.

Elle rentra chez elle et mit son mari au courant du larcin dont elle avait été victime.

— « Je m'en vais donc placer un piège dans votre champ, mon amie », répondit-il « et malheur à celui qui s'y fera prendre ! »

Pour savoir elle-même comment était arrangé le piège,

elle accompagna son mari ; elle ne désirait évidemment pas y être prise elle-même.

Le lendemain, comme elle venait au champ, elle entendit une voix qui se lamentait :

« Ah ! douleur de mes reins,
Me voilà prise au piège !
Si je pouvais mourir
Avant qu'on ne m'y trouve,
Eyo, que vont-ils penser,
Mon mari et sa femme,
En me trouvant ici ? »

A ces mots, la femme courut chez elle : « Vite », dit-elle à son mari, « allez à mon champ délivrer votre préférée ; car la voleuse de mais, c'était elle ! »

— « Qu'elle y reste donc ! » répondit le mari ; « car moi je ne veux pas de voleuse ici. »

— « Vous ne pouvez pas la laisser là. Vous savez bien que si elle y reste seulement une nuit, elle sera morte demain matin ! »

— « Ce n'est pas mon affaire, elle n'avait qu'à n'aller pas voler ! »

— « Vous avez donc oublié la préférence dont vous la favorisiez, naguère, lorsque les grandes eaux ne l'empêchaient pas d'aller à la pêche ? »

— « Est-ce à vous dont elle n'eut pas pitié, en ce temps-là, d'avoir aujourd'hui pitié d'elle ? »

— « Si vous nous traitez à l'avenir plus équitablement, l'une et l'autre, je suis prête à pardonner. Allons, faites-

moi le plaisir d'aller la délivrer. Désirez-vous qu'elle pousse là sans sépulture ? »

— « Nous irons donc, puis que vous-même en avez pitié. »

Ils allèrent libérer la pêcheuse et n'arrivèrent que juste à temps pour l'empêcher d'étouffer sous le tronc d'arbre qui la clouait au sol.

Désormais, on fut plus juste pour la femme des champs.

Le mari et sa première femme avaient payé trop cher la leçon pour oublier que les choses les plus utiles sont parfois cachées sous des apparences très modestes.

— « Le temps est l'allié des patients » se contentait de leur répondre la femme des champs, « c'est lui qui finit par faire rendre justice à leur tranquille résignation et à leur travail obstiné. »

Le sac à os et le sac à viande

Pourquoi le léopard tenait-il absolument à s'associer avec le kabuluku ? On se le demande. Il n'est personne qui ne sache combien le kabuluku l'emporte en malice sur tous les animaux. Mais précisément le léopard voulait démontrer que la réputation du kabuluku était surfaite et qu'à lui, léopard, en tout cas, le kabuluku n'en imposerait jamais.

Le but de l'association fut arrêté devant témoins : c'était la chasse aux animaux de la forêt et les associés devaient partager le butin par moitié.

— « Voilà au moins qui est agréable », dit le kabuluku. « Rien de tel que de mettre les choses au point : avec un bon contrat, on n'a jamais d'ennui, on vit en parfaite entente. »

Bien entendu ce n'était pas le kabuluku qui devait égorger le gibier, il est trop faible ; mais il avait à le dépister et à le rabattre. Il s'y entendait d'ailleurs à merveille.

Le léopard, lui, se plaçait en embuscade dans les joncs, sur le bord du sentier qui va à la rivière, ou bien à l'abreuvoir même où le kabuluku attirait ses victimes. Dès qu'on voyait le kabuluku y jouer impunément, on pensait : s'il y avait là quelque léopard tapi dans les hautes herbes, il aurait pris le kabuluku depuis longtemps. Et puisqu'il n'arrivait rien de pareil, après quelque hésitation, on finissait

par rejoindre le kabuluku. Naturellement, il ne se passait pas de jour où nos compères ne fissent bonne chasse. Dans les commencements, tout alla au mieux. Mais bientôt, le léopard trouva qu'en réalité c'était lui qui avait tous les ennuis de l'entreprise, lorsque le kabuluku n'en avait que l'agrément.

Tandis qu'il était à l'affût, dans les marais, les moustiques le piquaient, les maringouins lui enfonceaient leur suçoir dans les oreilles, au coin des yeux et jusque dans les orifices du muffle. De temps en temps il essayait de les prendre, avec les crocs, mais allez prendre un maringouin ou un moustique à la volée !

— « Donc », dit le léopard ! « j'ai droit à plus de la moitié du butin ! »

— « C'est logique », répondit le kabuluku.

Voyant son associé de si bonne composition, le léopard, peu à peu, perdit de sa défiance. Il alla même jusqu'à se moquer du kabuluku, en public.

— « C'est un niais ! », disait-il. « Il ne voit même pas que je choisis les meilleurs morceaux. »

Il poussa l'effronterie jusqu'à inviter, un jour, le kabuluku à procéder lui-même au partage.

Le kabuluku protesta.

— « Je ne m'y connais absolument pas dans le dépeçage », dit-il, « tu fais d'ordinaire assez bien les choses, mais puisque tu m'engages néanmoins à te dire mon avis, je te confie que j'aimerais beaucoup que tu me donnes les os et que tu prennes toute la viande pour toi. »

— « A merveille », dit le léopard, « à merveille ! » et il lui remit le sac aux os, tandis qu'il prenait pour lui le sac à viande.

Mais comme le sac à viande était le plus lourd et que le chemin jusqu'au village était long, le léopard suait à grosses gouttes et soupirait, tout en allant.

— « Va te rafraîchir, un peu à la rivière », lui conseilla le kabuluku, « tu verras le bien que cela te fera. »

— « Tu as peut-être raison », dit le léopard.

— « Si j'ai raison ? Mais, mon cher, le sac te paraîtra de moitié plus léger lorsque tu reviendras de la rivière... »

Le léopard aussitôt déposa son sac et courut à l'eau, il but, barbotta un peu, se lava les dents...

— « Je m'en vais déjà ! » lui cria le kabuluku, « tu me rattraperas sans difficulté, maintenant ! »

Mais le malin vida le sac de viande du léopard et le remplit avec les os qu'il avait dans le sien. Et naturellement il remplit le sien avec toute la viande de léopard et il se mit en route.

Peu après, le léopard revint, prit son sac et partit, sans plus s'occuper du kabuluku que s'il n'avait jamais existé.

Si vous connaissez les léopards, je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle impatience on attendait son retour à la maison.

Les léopardeaux coururent à sa rencontre en dansant et en battant leurs flancs de leurs queues veloutées.

— « Bonne chasse, père ? » demandaient-ils.

— « Voyez ce sac ! » répondait le chasseur en riant, « il est plein de bonne viande ! Tenez, débarrassez m'en et portez-la à votre mère ; qu'elle nous la fasse rôtir tout à l'heure ! »

L'aîné des léopardeaux prit le sac et l'ayant déposé sur le barzah de la hutte, il l'ouvrit.

— « Qu'est-ce que c'est, aujourd'hui ? » demanda la mère léopard.

— « Un os ! »

— « Si c'est un os rongé, tu peux le jeter » ajouta la léopard, « tu sais bien que ton père n'a pas l'habitude d'y laisser quoi que ce soit ! »

— « Encore un os ! » cria le léopard.

— « Encore un os ? » grogna la mère. « Est-ce que ton père se moque de nous ? »

Ayant poussé sa patte à l'intérieur du sac, le léopard constata qu'il n'y avait là que des os.

— « Va demander à ton père ce qu'il compte nous donner ce soir », dit la léopard.

Mais le père ne voulut pas croire son fils.

— « Comment ? Rien que des os, un jour précisément où je n'ai rapporté que de la viande. »

Il se fâcha et comme son fils insistait trop, il le battit à lui ôter le goût de lui porter dorénavant des messages et envoya un autre léopard pour donner la viande à sa mère.

Mais celui-ci revint dire qu'il n'avait vu dans le sac que des os.

Pendant ce temps, l'ainé se lamentait dans son coin, en répétant : rien que des os, rien que des os !...

Sur ce, le père vint voir lui-même ce que contenait le sac et naturellement il n'y trouva, lui aussi, que des os.

Le sang lui monta à la tête ; d'un coup il eut les yeux tout injectés.

— « Oui », disait la léopard, en lui jetant un regard d'humiliante pitié, « oui, ce kabuluku est un niais, un véritable niais... »

— « Tais-toi », cria le léopard et sur ces mots, il partit, comme une flèche, jusqu'au village du kabuluku.

Le camarade l'attendait, il était même étonné qu'il ne fût pas déjà venu. « Entre », dit-il au léopard, sachant qu'il est impossible qu'un léopard entre dans un trou de kabuluku. Rien à espérer. Il avait affaire au plus rusé des animaux. Le léopard résolut donc de se servir de ruse pour se venger.

— « Voilà ce que vous allez faire », dit-il à la léopard et aux léopardeaux en rentrant chez lui, « prenez le deuil comme si j'étais mort. La nouvelle s'en répandra aussitôt aux villages environnants. Et, bien sûr, le kabuluku viendra vous présenter ses condoléances. Dès qu'il sera à portée de ma patte... »

Tout comme il l'avait prévu, le kabuluku vint, dès le lendemain mais « c'est singulier », dit-il, en regardant le défunt, « voilà un léopard qui vit encore ou je me trompe ! »

— « Comment pouvez-vous parler ainsi ? » disait la léopard, éplorée.

— « C'est bien facile à voir », ajouta le kabuluku, « lorsqu'un léopard est mort, il agite l'oreille de bas en haut, or ton léopard... »

Mais justement, à ce moment, le léopard se mit à agiter son oreille de bas en haut.

Il n'en fallut pas davantage pour faire prendre la fuite au kabuluku.

Le léopard se leva pour courir après lui, mais il était bien trop lourd pour rattraper son associé.

Lorsqu'il vint près du trou, il y coula la patte pour le

prendre, mais il reçut sur les doigts une bolée d'eau chaude qui la lui fit retirer plus vite qu'il ne l'y avait mise.

Honteux et perclus, le léopard n'osait rentrer chez lui. Il se dit que le rat des bois lui serait de bon conseil.

— « Contre le kabuluku », répliqua le rat, « il n'y a rien à faire, à moins que vous ne vouliez risquer les grands moyens... »

— « Qu'est-ce que les grands moyens ? » demanda le léopard.

— « Eh bien ! après que la nuit sera tombée, nous vous creuserons un trou dans le sol à la place où les kabulukus vont jouer, tous les matins. »

— « Et pourquoi pas dans la courrette de sa maison ? »

— « Si vous le préférez... » répartit le rat et en effet ils y creusèrent le trou. Le léopard s'y cacha tout entier, sauf les crocs. Tout le corps était soigneusement enfoui sous la terre. C'est tout juste si le léopard pouvait respirer !

Le kabuluku est très matinal. A peine fait-il jour, il sort de son trou, s'étire, baille, s'épouille, se gratte, se lave, puis quand il a fini sa toilette, nettoie le trou, le seuil et jusqu'à la courrette qui est devant le trou, va chercher l'eau, le bois, les vivres pour les repas, la glaise pour façonner les pots, enfin tout ce dont il aura besoin pendant la journée. Là-dessus le léopard était bien renseigné. Aussi lorsque le kabuluku vint avec son balai à passer à proximité de ses crocs, le léopard le prit par la patte et le fit hurler de douleur.

— « Aïe ! aïe, aïe... » hurlait-il, puis, lorsque le kabuluku eut reconnu les crocs du léopard, il ajouta, aussitôt, « aïe, qui est-ce qui m'a pris mon balai par le manche, aïe,

aïe, aïe..., mon petit balai qui me sert chaque jour à balayer ? »

Le léopard, croyant que c'était bien le manche à balai qu'il avait pris, lâcha aussitôt le kabuluku. Le coquin ne perdit pas son temps.

A sa femme qui était venue s'enquérir du motif de ses cris : « ce n'est rien », dit-il, « presque rien, une racine d'arbre qui avait accroché mon manche à balai, tiens, continue à balayer mais d'abord va me chercher ton pilon à broyer le millet ; que je te donne un petit coup de main au travail ! »

Aussitôt qu'il eut le pilon à pilonner le grain, il lui fit faire deux ou trois moulins au-dessus de sa tête et « pan » sur les crocs du léopard, « pan, pan, pan », il les lui casse tous, sans miséricorde.

— « Que fais-tu ? » lui demandait sa femme.

— Mais ne vois-tu pas que j'essaye de faire rentrer sous terre cette maudite racine qui avait accroché mon balai par le manche ! »

La douleur faisait se tordre le léopard. Il poussait d'horribles rugissements. Peu à peu il souleva la terre qui l'ensevelissait et parvint à s'en tirer.

Mais qu'eût-il pu faire au kabuluku, sans ses crocs ?

Il rentra chez lui pour se soigner et dut à cette fâcheuse idée d'avoir voulu se montrer plus fort que le kabuluku de tenir le lit longtemps et même de manquer mourir de ses blessures.

Tout à coup, tandis qu'il ronflait faiblement, quelqu'un le toucha à l'épaule.

— « Eh, eh », dit-il, encore en son sommeil. La même main le secoua un peu plus fort. Il s'éveilla, se frotta les yeux et fut tout abasourdi de trouver devant lui une jeune femme. Il n'était vraiment pas malin, car il se contenta de lui demander ce qu'elle lui voulait.

— « Je ne vous veux que du bien », lui répondit-elle, « car je suis votre femme, mais prenez garde à une chose, qui, je le vois, a déjà attiré votre attention. J'ai une corne dans la nuque et ce n'est pas très beau. J'en suis très peinée et n'aime pas qu'on me le reproche ou qu'on s'en moque. Si cela vous arrivait, mon mari, ne fut-ce qu'une fois, je vous avertis que vous ne me reverriez plus jamais, ni rien de ce que je vous apporte... »

Oui, car elle apportait à son mari un village entier, tout construit et rempli de jeunes ménages, avec des greniers abondamment remplis, beaucoup d'enfants, de chiens de chasse, des troupeaux de chèvres et de moutons, des canards, des poules, des pigeons et des porcs, enfin... tout ce qu'on peut désirer, dans un beau village.

*
**

L'homme en pouvait à peine croire ses yeux. Il se leva et longtemps admira, sans rien dire.

A la fin, elle lui dit : « Vous êtes le chef de ce village et moi, je suis votre femme. »

— « Très bien, très bien », répondit cet homme stupide, « apprenez alors, que lorsque je reviens de la chasse, avant

Ingratitude, sœur de sottise...

Un homme, dont le nom est tombé dans l'oubli, était très stupide. Rien d'étonnant, dès lors, qu'il soit resté célibataire.

Il partit au bois avec ses quatre chiens et, après avoir longtemps marché, arriva à un endroit où l'herbe était douce et d'une verdeur qui indiquait assez qu'il y avait une source dans les environs. Il s'assit sous un arbre et après avoir longtemps médité, il trouva ceci ! Je ne serais pas si sot, si je choisissais cette place pour y construire ma maison, une maison de quatre places, une véranda ouverte au milieu, une chambre de chaque côté et un magasin derrière.

Quand il eut dit cela, il crut avoir assez travaillé, ce jour-là, et s'en retourna chez lui.

Un autre jour, il revint de nouveau à cet endroit, s'assit sous l'arbre et, après avoir longtemps médité, trouva encore que c'est là qu'il devait construire une maison à quatre places et, quand il eut dit cela, il s'en retourna chez lui.

Il revint encore à cet endroit avec ses quatre chiens, s'assit sous l'arbre et se reprit de nouveau à méditer sur l'heureuse disposition des lieux pour y construire sa « maison à quatre places ». Il y a beaucoup à parier qu'il y serait encore revenu nombre de fois, s'il ne s'était doucement assoupi sous « l'arbre », fatigué sans doute par l'effort d'intelligence qu'il venait de faire.

n'importe quoi, il faut m'apporter un plat de bidja bien chaud ».

— « Bien, mon mari », répondit pleine de prévenance la nouvelle femme de ce nouveau chef, « vous aurez votre plat de bidja bien chaud, lorsque vous reviendrez de la chasse ».

Et elle fit, comme elle l'avait dit, chaque fois, un merueilleux bidja à son mari.

Mais un jour qu'il revenait encore d'avoir été chasser, le bidja ne fut pas prêt comme d'habitude. La femme « à la corne dans la nuque » avait bien dit au manioc de se rendre dans le mortier à broyer et au pilon de le réduire en farine, et le manioc avait obéi, ainsi que le pilon. Elle avait bien dit aux grains de maïs de se mettre sur la pierre meulière, pour être transformés en farine douce et luisante et le maïs avait obéi. La pierre meulière avait moulu le maïs et la natte avait exposé au soleil les farines de maïs et de manioc mais voilà... l'écuille fut imprudente.

Au lieu de suivre les conseils des autres ustensiles de la cuisine qui l'avertissaient qu'une tornade allait venir, l'écuille négligea de recueillir la farine à temps. Le vent souffla soudain avec une telle violence que toute la farine prit la fuite et s'envola dans les airs, bien loin !

— « Où est mon bidja ? » demanda l'homme en rentrant.

— « Malheur de moi, il n'y a pas de bidja, mon ami, le vent est venu voler la farine sur la natte ! »

Au lieu de la consoler, et de lui donner le temps de refaire un autre bidja, cet imbécile, indigne de la fortune qui lui était venue, tandis qu'il ronflait, dans la brousse, se mit à gronder sa femme et à l'injurier grossièrement.

— « Avec votre corne dans la nuque ! » alla-t-il jusqu'à lui dire.

C'en fut assez. Du coup, tout le village, tous les hommes, toutes les femmes, tous les petits enfants disparurent. Plus de greniers remplis à crever, plus de chiens, ni de porcs, ni de poules, ni de canards, tout avait disparu comme entraîné dans un abîme enchanté.

L'homme stupide eut beau supplier, se repentir, se désespérer, tout était perdu et le resta à jamais. Il redevint célibataire et plus stupide encore qu'il n'avait jamais été.

Il ne faut jamais, comme il le fit, insulter son bienfaiteur, fut-ce seulement la natte sur laquelle on se couche.

sa masse noire, menaçante, jaillit vers la cime des arbres un éclair terrible.

Il passa si près de la vieille qu'elle crut bien perdre la vie. Mais l'éclair siffla, à sa manière d'éclair : « Elle est aussi la mère de l'éclair. Je la soignerai et la protégerai aussi. » Et il s'en retourna vers sa nuée.

A dater de ce jour, Mama Bila fut bien soignée. Elle n'avait rien à faire pour cela, parce que ses enfants adoptifs la logèrent, la nourrirent et l'habillèrent.

L'un apportait les pieux, l'autre l'argile, l'autre les herbes, puis chacun traînait le bois à brûler, allumait et soufflait sur le feu et cuisait le gigot ou les pointes de manioc, les patates douces ou les chemilles vertes.

En un mot, ils ne la laissaient manquer de rien : belle leçon donnée aux enfants des hommes.

Mais un beau matin, au moment où les premiers rayons de l'aurore allumaient l'horizon, à l'est, la mère de la forêt (car c'est ainsi qu'ils appelaient leur chère vieille) entendit un bruissement terrible. Le bruit se rapprochait de plus en plus, jusqu'à mugir comme une tornade qui eût voulu arracher toute la forêt et l'enlever dans une trombe.

En mettant prudemment le nez dehors, Mama Bila fut terrifiée : ce qu'elle voyait devant elle était un énorme oiseau, planant avec des ailes si larges qu'elles eussent, ainsi déployées, couvert un village tout entier. Tous les parages en étaient couverts d'ombre.

Il se laissa tomber à terre tout près de la hutte et son poids fit trembler le sol.

— « Qui êtes-vous donc ? » osa lui demander la vieille mère.

La mère de la forêt.

Mama Bila, une toute vieille, était devenue si faible, que ses parents n'espérant plus en retirer aucun travail, la chassèrent du village.

« Qu'elle aille mourir en forêt », dirent-ils, « nous n'avons pas besoin d'une sorcière parmi nous ».

La pauvre femme s'en alla donc dans la forêt, s'y fit une hutte de branchages et d'herbe sèche et, se sentant trop faible pour labourer, se mit en quête de fruits sauvages et de racines. Elle vivait de cela, comme elle pouvait et aussi de champignons et d'insectes qu'elle trouvait dans les vieux troncs de palmiers.

« Vieux palmiers nourrissent vieille femme », disait-elle pour s'encourager à vivre. Bientôt les animaux de la forêt remarquèrent ce nouvel hôte mais, au lieu de se précipiter pour dévorer Mama Bila, ils furent émus de son dénuement et là où les hommes avaient manqué de cœur, ils la prirent en pitié.

« Je l'adopte comme mère », meugla le buffle.

« Je la réclame aussi comme mère », déclarèrent, de concert, le lion, le léopard et l'éléphant.

« Nous la nourrirons donc et la protégerons, aussi longtemps qu'elle vivra. »

A ce moment d'un gros nuage qui roulait dans le ciel gris

— « Je suis un être cruel et impitoyable » répondit l'oiseau, « je suis le conquérant de l'univers. Rien ne me résiste : les lions, les léopards, les éléphants, les crocodiles et les hippopotames. Je les tourne autour de mon doigt. Va et laboure ton champ d'une traite, sinon je te tue ! »

La pauvre vieille mère de la forêt vit bien qu'elle n'avait pas à discuter. Sans perdre une minute, elle saisit sa houë et s'en alla retourner la terre ; car de champs, voici qu'elle devait s'en faire un, n'en ayant jamais eu jusque-là.

Elle était si vieille qu'elle fut bientôt épuisée et lorsque tard dans l'après-midi, vint le buffle, il la trouva presque à bout de forces.

— « Pourquoi êtes-vous ainsi, toute exténuée », demanda-t-il.

— « Un oiseau terrible est venu et m'a menacé de mort si je ne labourais pas mon champ », répondit-elle.

— « Quand est-il venu ? » demanda le buffle ; « car je veux l'attendre demain et le tuer ! »

— « Exactement avant l'aube » dit la vieille.

Cette nuit-là le buffle monta la garde dans la hutte de Mama Bila.

*
**

Comme les premiers rayons de l'aurore apparaissaient à l'horizon, teintant graduellement le sommet, puis la masse feuillagée des grands arbres de la forêt, le bruit frémissant de la veille retentit de nouveau dissipant d'un coup les derniers vestiges de la nuit. En un instant le grand oiseau fongça par terre, non loin de la hutte, faisant trembler le sol sous son poids.

— « Vieille femme, vieille femme, sors et va travailler à la houë ton champ » cria-t-il. « Ne vois-tu pas que le jour a point : prends garde à toi, si je te trouve encore en retard ! Je mets tout le monde en servage : lions, éléphants, crocodiles, hippopotames, je les tue et les tourne autour de mon doigt. »

— « Sors vite maman, sinon il nous tuera tous les deux » gémit tristement le buffle et aussitôt que l'oiseau eut disparu, il prit la fuite, absolument terrifié, à travers la savane et bientôt disparut enfoncé jusqu'aux aisselles dans les fondrières et les marais.

Plus tard, dans le courant de la journée, le lion et le léopard vinrent apporter de la nourriture à leur mère. Ils la trouvèrent toute tremblante de faiblesse.

— « Pourquoi es-tu dans un état pareil, aujourd'hui ? » demandèrent-ils.

— « Un oiseau terrible vint me menacer de mort si je ne labourais mon champ », répondit-elle en balbutiant.

— « Un oiseau !... Terrible... » rugirent les deux fauves et bondissant aux troncs des gros arbres, leur fureur leur en faisait arracher les branches et l'écorce.

— « Vient-il d'habitude et quand vient-il ? » demandèrent-ils.

— « Il vient tous les jours, quelques instants avant l'aurore », répondit la mère.

— « Eh bien, il ne viendra plus qu'une fois » jura le lion et « nous l'attendrons » ajouta le léopard, « demain c'en sera fait de cet oiseau. »

Cette nuit, donc, le lion et le léopard montèrent la garde dans la hutte de la vieille femme.

Au moment où paraissaient à l'orient les premiers rayons de la lumière, pareille à une grande main rose et tiède, les arbres furent de nouveau agités comme par un ouragan et bientôt tomba, près de la hutte, faisant trembler le sol jusqu'à la pointe des herbes, le grand oiseau aux ailes immenses : « Vieille femme, vieille femme, sors et va labourer la terre ! » cria-t-il. « Je suis le cruel, celui qui abat tout orgueil, déracine toute puissance et fait ployer toute grandeur. Rien ne me résiste ni ne m'échappe : lions, léopards (et à ces mots ils se mirent à trembler dans l'intérieur de la hutte), les crocodiles, les hippopotames, je les tue et les enroule autour de mon petit doigt !

— « Vite, sors, mère de la forêt et va labourer ton champ » grognèrent ensemble le lion et le léopard, « sinon, il nous croquera et ne fera de nous qu'une bouchée. »

Et la pauvre vieille prit sa houe et alla au champ, pour que l'oiseau ne leur fit point de mal. Mais eux, aussitôt qu'il eut le bec tourné, détalèrent prestement, la queue entre les jambes.

**

Vers la fin de la matinée arriva l'éléphant. Il frappa à la porte de la hutte, mais n'obtenant point de réponse, il se mit à regarder à droite et à gauche. Qui fut étonné, ce fut lui, lorsqu'il vit la « petite mère » toute amaigrie, toute nue, toute essoufflée.

— « Pourquoi te trouves-tu si faible, aujourd'hui ? » demanda-t-il inquiet.

La vieille, péniblement, lui raconta la visite du terrible volatile.

— « Ah, si j'étais venu, hier ou avant hier » barit notre éléphant « on n'en parlerait déjà plus, de cet oiseau » et tout en proférant ces menaces, l'éléphant arrachait les arbres et piétinait le sol avec fureur, autour de la hutte de la mère de la forêt.

— « Je ne puis entrer dans ta hutte » dit-il, « mais je veillerai derrière. Je veux l'attendre, ici même. Quand viendra-t-il ? Par où descend-il ? »

— « Il vient quelques instants avant l'aurore » exhala la mère de la forêt ; car ce qui sortait de ses lèvres formait à peine un son compréhensible.

Comme il fallait s'y attendre, lorsque les rayons du soleil levant jetèrent sur la terre leur joyeux émoi, le vent se leva en ouragan, pressé par le passage rapide des ailes immenses du grand oiseau. L'oiseau bientôt descendit à côté de la hutte de la vieille, faisant sous le poids de ses serres terribles, trembler le sol jusqu'aux racines des arbres.

— « Vieille, vieille... je te trouve encore reposant ; ce pendant le jour est là. Sors et labourer ton champ, sinon... les gens qui ne servent plus à rien, je les prends et les moissonne. Car je suis le cruel. Je conquiers tout : les lions, les léopards, les crocodiles, les hippopotames, je les tue et les tourne autour de mon doigt. De leurs os, je me taille des perles et des sifflets. »

L'éléphant comme s'il se souvenait d'avoir déjà vu cet oiseau dans un rêve, se mit à trembler de tous ses membres. Sa chair devint molasse et sa peau pendit sur sa charpente avec de lourds plis. Faisant passer sa trompe à travers la paille du toit, il murmura de derrière la hutte à la vieille :

« Maman, sors vite sarcler ton champ, sinon celui-ci est bien capable de nous tuer, tous les deux. »

Dès qu'elle eut tourné le dos, il battit en retraite de toute la vitesse de ses pauvres jambes !

**

Or, cet après-midi, le temps se couvrit, de gros nuages s'amoncelèrent à l'horizon, puis la masse monta, se grossissant d'autres nuées, venues des autres points du ciel. L'éclair fulgura sourdement, puis se rapprocha précipitant ses zigzags éblouissants.

— « Ah », pensa la vieille mère, « j'aurai la visite de mon fils, l'éclair, aujourd'hui. » L'éclair, en effet, jaillit d'un nuage qui roulait près de la hutte.

Il trouva la vieille plus mince qu'un doigt et pour ainsi dire agonisante :

— « Mère, pourquoi êtes-vous si faible, ce soir », demanda-t-il.

— « C'est le cruel » répondit-elle, « il est venu, ses grandes ailes ouvertes, s'abattre ici, comme un oiseau de proie. Il est venu, un jour, deux jours, me faire labourer et sarcler mon champ sous menace de mort, mais si je dois encore sortir une fois pour aller travailler à la houe, je mourrai certainement. »

L'éclair entra dans une telle colère qu'il mugit terriblement, fracassant de ses traits les géants de la forêt, brûlant les hautes herbes, brisant avec de terribles explosions les rochers du voisinage.

— « Quand revient-il » demanda l'éclair ?

— « Tous les jours, quelques instants après l'aurore » répondit faiblement la mère de la forêt » mais est-ce bien utile que tu l'attendes ? Il est si terrible qu'il a mis en fuite mes autres enfants..., sans même qu'ils aient osé ouvrir la bouche ? »

— « Mettre l'éclair en fuite ? Que penses-tu donc, ma vieille maman. Non, non. L'éclair demeurera ici, jusqu'à demain, pour te défendre et te venger. Lorsque l'oiseau viendra, refuse carrément d'aller encore travailler pour lui. Quant à moi, je le tuerai, si grand soit-il. » Et dans un brusque jaillissement, il alla se tapir dans le nuage qui dominait la forêt. Juste au moment où la main de l'aurore passait le bout de ses doigts dorés, là-bas, à l'horizon, du côté de l'orient, le nuage se trouva, de nouveau, au-dessus de la hutte.

A ce moment aussi, éclata l'ouragan provoqué par les ailes du grand oiseau :

« Vieille femme, vieille femme, prends ta houe et sors labourer ton champ. »

— « Je suis trop faible, aujourd'hui » soupira-t-elle, « je n'irai pas ! »

— « Alors je te déchiqueterai à coups de bec » cria le grand oiseau. « Je suis le cruel et l'impitoyable, l'oubliés-tu ? Je réduis tout au néant : lions, crocodiles, hippopotames, éléphants... »

Mais l'éclair ne lui laissa pas terminer sa phrase habituelle. Un sourd craquement retentit soudain, comme si le ciel se brisait en morceaux et l'éclair frappa tout droit l'oiseau, éparpillant aux quatre vents ses rémiges et les plumes de son duvet.

« Bang, craac, badabang ! rrrr... » hurlait l'éclair dans sa rage en traçant dans le ciel ses sillons fantastiques et les chairs-du cruel volaient en l'air retombant de tous côtés sur les collines ou demeurant accrochées aux rameaux des arbres.

A la fin, il parut se calmer : « Je veux vous donner », dit-il à l'oiseau dont la tête, les yeux grands ouverts, panélaît là, à côté des serres déchiquetées « je veux vous donner une telle leçon que jamais plus vous ne pourrez choisir comme victime de vos cruautés notre vieille maman. »

Et ayant accompli sa vengeance, l'éclair reprit le chemin des nuages, en traçant dans le ciel un zigzag de feu.

La vieille mère de la forêt ne dut jamais plus travailler. Ses enfants étaient si honteux de leur conduite qu'afin de la faire oublier, ils redoublèrent de soins pour Mama Billa. Aussi vécut-elle encore de très nombreuses années. En attendant, ce fut pour tous les habitants de la forêt, et pendant de longs jours, une fête grandiose. La chair du « Cruel » en fit les frais. Il y en eut de quoi nourrir des villages et des villages. On voyait sur les collines descendre le long des ravins des pèlerinages d'hommes et d'animaux, emportant tels des fourmis dépeçant une antilope défunte, pendant des jours et des jours, d'énormes quartiers de viande. On la boucanna, on en vendit.

Ce fut la richesse et le bonheur pour tout le monde !

Dors d'un œil, mais veille de l'autre.

Le léopard et l'antilope étaient voisins. Un jour, le léopard apprend qu'une grosse palabre doit se juger chez son beau-père, dans un autre village.

— « Veux-tu m'accompagner chez mon beau-père ? » dit-il à l'antilope, « on y juge une grosse palabre ? »

— « Volontiers », répond l'antilope.
C'est ainsi qu'ils partirent ensemble chez le beau-père du léopard.

Lorsqu'ils y arrivèrent, le beau-père dit à son gendre : « Mon gendre, la palabre que nous jugerons ne se raconte pas, elle ne souffre aucune remarque, voilà le dicton qui nous guidera dans la plaidoirie ! »

— « Permettez », répondit le léopard, « que nous passions d'abord la nuit, demain je vous dirai ce que j'en pense ! »

Le soir était venu, on ne leur prépara qu'une seule maison mais un lit pour le léopard, un lit pour l'antilope.

Lorsqu'ils furent installés, le léopard dit à l'antilope : « Va demander de l'eau à mon beau-père pour nous laver, demain matin. »

L'antilope alla prendre une gargoulette d'eau et la plaça dans la maison.

Le léopard lui dit de nouveau : « Antilope, va chez mon beau-père et demande-lui un bassin pour toi et un pour moi, pour que demain matin, nous puissions nous laver. »
L'antilope alla prendre les bassins et les rapporta au léopard.

— « Mets-en un à la fête de ton lit et un à la fête du mien, remplis d'eau, afin que nous puissions nous laver dès le premier chant du coq ! »

L'antilope versa l'eau dans les bassins et mit l'un à la fête du lit du léopard, l'autre, à la tête de son propre lit. Enfin, avant de se coucher, le léopard dit encore à l'antilope : « Demain il faut que nous nous lavions, au premier chant du coq ! »

—

— « Entends-tu ? »

— « Oui, oui, je t'entends ! » répondit-elle.

Ils s'étaient entendus, chacun dans son lit et ne dirent plus rien. Après quelque temps, le léopard pensa : « Elle dort sans doute », mais l'antilope ne dormait pas. La crainte d'être dévorée par le léopard la tenait en éveil. Le léopard leva tout doucement la tête et regarda l'antilope.

— « Antilope, antilope », appelait-il, « antilope ! » mais l'antilope ne bronchait pas, elle fermait l'œil du côté du léopard et gardait l'autre ouvert.

Le léopard l'écouta respirer. Son souffle était calme et régulier. Tout était tranquille, au dehors. Le léopard se leva, fit glisser la porte et sortit dans la cour.

Les chèvres qu'il y avait vues, pendant la journée, y étaient. Il se glissa derrière les maisons, attendit le moment

propice pour saisir la plus grosse et, quand elle fut à sa portée, sauta dessus, l'égorgea et l'emporta.

Les gens, dans les maisons, en entendant du bruit, se demandaient entre eux : « Quel est ce tapage ? »

Mais ceux qui n'avaient pas envie d'aller voir répondaient : « Ce sont encore des ivrognes qui se battent ! »

Pendant ce temps, le léopard traînait la grosse chèvre jusqu'à la bananeraie, arrachait des feuilles sèches pour la cacher puis retournait, en courant jusqu'à la maison où il logeait avec l'antilope.

Tout doucement, il ouvrit la porte, écouta un instant, « elle dort toujours », dit-il, prit le bassin d'eau qui se trouvait à la tête du lit de l'antilope, sortit dans la cour, jeta l'eau par terre et courut avec le bassin à la bananeraie où il avait caché la chèvre.

Il la découvrit, lui coupa la gorge et reçut le sang dans le bassin.

Le bassin rempli, il le posa à terre et se mit en devoir de dévorer la chèvre.

Il dut en laisser ; car il était rassasié, prit le bassin de sang et, avec mille précautions, pour n'en pas répandre en chemin, vint le placer à la tête du lit de l'antilope.

Il pensait en lui-même : « L'antilope dort, demain au premier chant du coq elle se précipitera au bassin pour se laver et au lieu de cela, elle se souillera du sang de la chèvre. Les gens du village l'accuseront de l'avoir mangée ! »

Mais la gazelle avait vu le léopard déposer le bassin de sang à la tête de son lit et elle pensait : « Que faire ? »

Bientôt le léopard se mit à ronfler. Il avait tellement mangé qu'il n'en pouvait plus. Il dormait pour du bon.

L'antilope leva la tête et le regarda.

— « Léopard, léopard ! » disait-elle, mais roulé en boule, le léopard dormait, les griffes rentrées tout-à-fait dans le ventre de ses pattes.

L'antilope se mit debout, prit le bassin de sang et le porta à la tête du lit du léopard, cependant qu'elle mettait à la tête du sien le bassin d'eau. Là-dessus, elle se recoucha et s'endormit tranquillement jusqu'au lendemain matin.

Au premier chant du coq, le léopard se leva, en toute hâte :

— « Antilope, antilope, lève-toi, » criait-il, « lève-toi et lavons-nous au plus vite ? »

L'antilope se leva aussitôt et tous les deux plongèrent la tête dans leur bassin.

Le léopard pensait se laver avec de l'eau mais c'était avec du sang qu'il se lavait. Il se lava aussi le cou, les épaules et tout le corps et tout en se lavant, il disait : « Comme cela fait du bien de se rafraîchir dans l'eau froide. »

La gazelle ne disait rien. Quand elle eut terminé sa toilette, elle sortit et alla s'asseoir sous le hangar.

— « Faites-moi un peu de feu », dit-elle à un petit esclave de son hôte ; « car j'ai envie de chanter ! »

On lui prépara un bon feu dans le hangar et alors l'antilope prit sa tsambi et touchant alternativement les lamelles de fer, pour les faire vibrer, elle chanta, en s'accompagnant elle-même :

« Celui qui est resté dans la maison

Celui-là a volé la chèvre, e-e-e

Il a volé la chèvre, elele, le, le,

Celui qui est resté. »

Le beau-père du léopard, en entendant cette chanson et ne sachant pas encore que sa chèvre avait été dévorée pendant la nuit, fut émerveillé de l'entendre.

Il disait à sa femme : « Ecoute, l'entends-tu ? Quelle magnifique chanson ! C'est l'ami de notre gendre, l'antilope... »

Et véritablement c'était une belle chanson. Mais le léopard « qui était resté dans la maison » l'entendit également. Loin de là, il ne la trouva pas si magnifique que son beau-père. Loin de là.

Il était sur le point de sortir de la maison, lorsqu'il l'entendit et soudain, comme un éclair, la pensée lui vint de se tâter.

Le sang s'était coagulé à ses poils, il en était couvert des pieds à la tête !

— « Ah ! la vilaine antilope ! » dit-il, « c'est elle qui est la cause de ma honte ! Comment s'y est-elle donc prise pour réussir ce coup-là ? »

Il ne pouvait plus songer à sortir. Dans cet état, tout le monde l'eût accusé d'avoir mangé la grosse chèvre de son beau-père.

Il se tint coi dans la maison.

Le beau-père s'impatientait. Il demanda à l'antilope :

« Mon gendre est-il encore dans la maison ? »

— « Je le pense bien, » répondit-elle, « mais ce serait plus sûr d'y aller voir vous-même. »

Le beau-père alla donc frapper à la porte de la maison où avaient logé ses hôtes.

— « N'êtes-vous pas encore réveillé, mon gendre ? » demanda-t-il au léopard.

— « Si, mon beau-père, mais je me sens un peu de fièvre ! »

— « Ma grande chèvre a disparu, cette nuit, » continua le beau-père, « j'ai envoyé mes enfants pour la rechercher et la ramener, mais voici que les uns arrivent en me disant qu'elle est introuvable, tandis que les autres m'assurent qu'on ne la retrouvera jamais plus. On a entendu beaucoup de bruit, cette nuit, au dehors : on se demande ce qui s'est passé. Venez donc nous aider ! »

Le léopard ne répondit pas. Il feignait de tousser, comme un malade.

L'antilope, elle, reprenait sa chanson et toujours en s'accompagnant du tsambi, elle répétait sans se lasser :

« Celui qui est resté dans la maison,
Celui-là a volé la chèvre, elele, e, e, le, le ! »

— « Ce que vous chantez là, » dit alors la femme du beau-père, « c'est un exploit de voleur ! »

L'antilope, sans répondre faisait signe de la tête que « oui ».

— « Mais alors ! » dit un fils du beau-père, « cette chanson signifie que celui qui est resté dans la maison a volé notre chèvre ! »

— « C'est une chanson qu'il chante ainsi pour s'amuser », répondit le beau-père, « tu n'imagines pas que l'ami de notre grand-père se mette à le chançonner de cette façon. »

— « Certes, c'est une chanson qu'il chante pour s'amuser... cependant si l'on allait voir dans la brousse si vraiment celui qui est resté caché dans la maison n'y a pas caché la chèvre. »

En écoutant cet avis, on ne tarda pas à découvrir, dans la bananeraie, les morceaux de chèvre que le léopard y avait dû laisser. On les rapporta au village.

Le beau-père, alors, retourna frapper à la porte de la maison.

— « Mon grand-père, mon grand-père », appelait-il, « venez dehors, nous mangerons ensemble une noix de kola, cela vous remettra ! »

Mais le léopard ne voulait pas sortir, la honte l'étouffait.

A la fin, on ouvrit la porte, on l'obligea à se montrer au jour et tout le monde constata qu'il était couvert de sang.

Son beau-père lui dit : « Tu m'as mangé la chèvre que je comptais donner en indemnité, dans ma palabre. N'est-ce pas honteux de venir jusque dans ma propre maison provoquer ma colère et mon ressentiment ? »

Le léopard était si penaud, si confus, qu'il ne pouvait proférer un seul mot.

— « Vous voyez », dit alors l'antilope, « que pour juger d'une affaire on ne peut suivre le dicton que vous vous proposez de suivre dans votre plaidoirie. Pour régler une palabre, il faut recueillir des témoignages et y accorder l'attention qu'ils méritent, même si on les surprend dans une chanson. Je n'ai rien raconté et je n'ai fait aucune remarque, il est vrai ; cependant, si je n'avais pas été plus maline que le léopard, il eût parfaitement réussi à m'inculper dans l'affaire de la chèvre, alors qu'il était lui-même le seul coupable ! »

L'antilope n'avait pas parlé en vain. On recueillit avec soin ces sages paroles et c'est pour ne pas les oublier que l'on raconte toujours qu'elle dort d'un œil et veille de l'autre.

Ne dites pas de mal, même d'une pierre.

Saviez-vous combien il est dangereux de parler outrageusement des autres ?

Ne le faites jamais ; cela tourne toujours mal.

Un jeune homme, pêcheur de métier, habitait dans le bois, du côté de la rivière et ses amis se moquaient de lui, parce qu'il lui manquait de quoi se procurer une épouse.

Un jour qu'il revenait chez lui avec un panier de poissons fraîchement pêchés, ses compagnons de route firent cette réflexion, en passant auprès d'un rocher qui se trouvait là : « C'est vraiment une belle pierre ! »

— « Je ne lui vois absolument rien d'extraordinaire », répondit-il, « sinon qu'elle est faite de pièces et de morceaux et qu'elle a des surfaces rugueuses ! »

A peine avait-il proféré ces propos insolents qu'il vit, avec horreur, la pierre grandir de toutes parts, jusqu'à obstruer le chemin tout à fait.

Il voulut l'escalader au plus vite mais, plus il s'élevait sur les parois abruptes, plus vite encore le rocher grandissait.

Il essaya de le contourner mais quoiqu'ayant marché toute la journée il ne parvenait pas à atteindre l'autre flanc de la montagne.

Ses vaines tentatives l'avaient réduit à un tel état de las-

situde qu'il se jeta par terre complètement à bout et désespéré de revoir jamais sa maison !

Son poisson s'était gâté, il fallait le jeter. Ses bras et ses jambes étaient exténués des vaines escalades et des circuits inutiles.

A la fin, comme le soleil allait se coucher, il se dit : « Il n'y a rien à faire pour le moment que de dormir ici ! Que j'ai été fou de parler mal, même d'un rocher ! »

A son grand étonnement, à ces mots, le rocher devint de plus en plus petit jusqu'à ce que vraiment il n'offrit désormais plus de difficulté au passage. Et l'homme passa. Il n'était pas encore arrivé bien loin, quand il atteignit un joli petit enclos avec une hutte au milieu. Dans la cour, devant le seuil, une belle jeune fille secouait dans le van des graines de maïs.

Notre brave ami n'avait jamais vu un regard aussi doux, entendu une voix aussi séduisante, ni admiré une aussi charmante beauté.

— « Hélas ! » soupira-t-elle, « qui a bien pu vous introduire dans un endroit si redoutable ? »

— « Je ne vois rien, ici, de redoutable », répondit-il en souriant, « au contraire, je n'ai jamais rien vu qui me plaise autant et je tiens cet endroit pour le plus beau du monde ! »

— « Oh non, » répondit la jeune fille. « Oh ! non, mon pauvre ami, ne dites pas cela. Personne n'est sorti vivant d'ici. Ma tante, une effroyable ogresse, dévore les humains qu'elle parvient à y attirer, à l'aide de son tambour magique.

Pour ce qui est de mon oncle, il est si gourmand qu'il mange tout ce qui lui tombe sous les yeux. Et ce qui est

plus grave, c'est que son bras droit est si long, si long qu'il peut atteindre un point à cent pas de lui. »

Juste à cet instant, on les entendit approcher.

Dans l'espoir de pouvoir aider le jeune homme à leur échapper, la femme le poussa dans la paille du toit.

— « Enfoncez-vous aussi loin que vous pouvez, mon ami, sinon..... »

Mais elle ne put même pas achever sa phrase. En ce moment, un terrible « boom » retentit dans la cour. C'était le tambour magique et quoiqu'il en connut la vertu secrète, l'homme caché dans la paille du toit eut grand'peine à réfréner la folle envie qu'il avait de descendre à terre et de se précipiter dans la direction des sons enchanteurs.

Cependant le vieil homme était rentré et tout en mangeant gloutonnement, selon son habitude, tout ce qui lui tombait sous les yeux, il essayait de rallumer le feu, en soufflant dessus. Bientôt la flamme se ranima et il jeta du bois dans le foyer.

Mais il n'avait pas besoin comme nous de monter dans les branches pour y casser le bois sec, — de l'intérieur de la hutte, il atteignait, avec son grand bras, — un bras comme un serpent ! — les branches des arbres les plus élevés, il cassait les rameaux secs et les entraînait dans la hutte, jusque sur le feu.

Presque toute la nuit la vieille ogresse broya des os. On les entendait voler en éclats dans sa monstrueuse mâchoire. Pendant ce temps, le vieil homme engouffrait boulette sur boulette de bouillie de maïs.

On entendait les lèvres aspirer la bouchée, la déglutition suivait presque aussitôt.

— « Ils ne finiront donc pas ? » pensait dans sa paille le jeune homme que ces horribles bruits faisaient frémir de terreur. Et il n'osait ni s'étendre, ni même bouger d'une ligne, crainte d'être découvert et de passer par ces mâchoires infatigables ou cet insatiable gosier.

Tout au matin, les terribles vieillards sortirent de la hutte. Ils n'en finissaient pas de bailler, de s'étirer, de se gratter sur tous les points du corps. Puis on n'entendit plus rien...

— « Nous n'avons pas un moment à perdre ! » s'écria la jeune femme en tirant l'homme par la jambe, à travers la paille. « Ils sont partis mais ne tarderont pas à rentrer. Remplissez vite ce panier d'arachides, de maïs, de sorgho et de mil et partons ! »

— « Quelle frayeur vous m'avez donnée ! » répondit le jeune homme, encore tout tremblant, « mais... occupez-vous plutôt des vivres ; moi je vais prendre le tambour magique, sans quoi votre tante en jouera.... et nous ne pourrions pas nous empêcher de revenir ici et d'être dévorés ! »

Il valait mieux ne pas discuter. Elle prit donc les vivres et lui, le tambour et ils se jetèrent en toute hâte sur la route.

Ils n'avaient pas fait la moitié de l'étape qu'il fut pris d'un besoin irrésistible de frapper sur le tambour pour voir comment il donnait son « boum ».

— « Que faites-vous donc ? » fit-elle, « vous allez nous perdre ! »

— « Mais... je n'avais pas idée que ce « boum » pouvait être aussi puissant ! »

— « Le terrible vieil oncle l'aura certainement entendu. »

— « Courons donc pour sauver notre peau ! »
Essouffés, terriblement émus, ils allaient. ils allaient...

et l'on entendait leur cœur battre sourdement dans leur poitrine.

Bientôt ils virent derrière eux l'oncle courir pour les rattraper, avec son horrible grand bras atteignant à cent pas devant lui !

Heureusement la nièce, le sachant incapable de résister à l'appât d'une nourriture quelconque, laissa tomber ses arachides sur la route.

Tandis que le long bras les ramassait et les mangeait, les fugitifs, gagnaient de l'avance et reprenaient courage.

Mais bien vite, l'oncle fut de nouveau à leur troussé. Alors ils lui jetèrent le maïs.

Les graines du maïs étant plus petites que les arachides, prenaient plus de temps pour être ramassées; malgré cela, avant peu, le grand bras atteignait presque le couple hâletant de panique.

Cette fois, ils jetèrent le sorgho qui est plus petit que le maïs et prend plus de temps encore pour être ramassé.

Enfin ils avaient devant les yeux les fourrés où habitaient, au bord de la rivière, l'homme et ses amis.

Les atteindraient-ils jamais ?

C'est qu'ils étaient tous deux à bout de souffle et... le vieil oncle continuait la poursuite, plus frais que jamais, après avoir ramassé le sorgho qu'ils lui avaient jeté !

Il rageait derrière eux maintenant en leur montrant au bout de son long bras un poing cruel et menaçant.

Un instant encore, ils allaient être sains et saufs, quand le long bras parvint à saisir la jeune fille par son pagne.

Elle laissa tomber le mil et immédiatement son vilain

vieil oncle lâcha prise pour ramasser et dévorer les menues graines.

Se précipitant en avant dans le village, le jeune homme appela ses amis : « Vite, vos haches ! Le grand bras ne va pas tarder à pénétrer dans le village, à travers les fourrés ! »

Et c'était vrai ! Bien avant que l'oncle soit en vue, le long bras s'agitait en avant, espérant rattraper les fugitifs.

Les jeunes gens l'attendaient. Ils le frappèrent de leur hache, jusqu'à ce qu'il soit tranché et laisse désormais le vieil oncle aussi impuissant que n'importe quel autre homme.

— « Qu'est-ce que cette aventure ? » demandaient les habitants du village, réunis autour du jeune héros.

L'ogre profita de cette curiosité intempestive pour s'esquiver sans autre dommage.

Milambo, — pardonnez-moi de ne l'avoir déjà nommé, — raconta toute son histoire.

Mais ce qui fit l'émerveillement des auditeurs, ce fut de voir quelle jolie jeune fille il avait trouvée. Ceux qui autrefois s'étaient moqués de Milambo se trouvaient maintenant avoir une moins belle femme que lui.

J'ajouterai qu'elle était aussi bonne que belle et qu'ainsi le couple était aussi uni, aussi heureux qu'il était possible de l'être.

Et depuis lors, le tambour magique qui en avait tant conduit à leur propre mort ne résonnait plus que pour inviter les gens à se réjouir et à danser.

Mais, naturellement, aussi, tous ceux qui connaissaient cette histoire ne furent plus jamais induits à mal parler du prochain, celui-ci fût-il... une simple pierre du chemin.

pard si apparemment affecté de son deuil qu'il ne s'était plus lavé depuis le décès.

L'antilope lui dit : « Il ne faut pas être tellement triste ! Ne savez-vous pas que tout le monde doit mourir ? Faites donc vite prendre de l'eau et lavez-vous, mon cher oncle. Vous avez suffisamment manifesté votre douleur ! »

Le léopard, empruntant une voix douce et défective, lui répondit : « Je m'en vais donc me laver, mais c'est bien parce que vous me le dites ; car je n'en aurais pas le courage. Je l'aimais tant, j'ai tant de peine ! »

Cela dit, le chef envoya Nanduku puiser une calebasse d'eau à la rivière.

Nanduku, en descendant dans l'eau, ne remarqua rien d'anormal. Cependant un tronc de senga creusé par la foudre se mit, tout à coup à parler.

Nanduku se penchant sur l'eau pour y plonger la calé-basse ne put pas continuer son ouvrage, tant les paroles de l'arbre étaient délicieuses. C'était un chant que je ne pourrais pas répéter, tellement il était beau :

« Papa Nanduku,

« Dans le Senga, sais-tu qu'est-ce qu'il y a ?

— « Eh bien, dans le senga, il y a le mbue

« Mbue, mbuele, mbuelele, le, le, le, le ! »

Quand Nanduku entendit cette jolie mélodie, il ne put résister à l'envie de danser.

Il dansait encore, lorsque ceux du village, inquiets et fâchés de ne pas le voir revenir, envoyèrent Namvudi pour le rappeler.

La cupidité du léopard

Quand un homme meurt au village, on organise, en son honneur, — lorsque les larmes du deuil ont coulé. — une belle fête.

Le léopard savait, comme tout le monde, combien cet usage est respectable.

Il n'y a pas longtemps, la mère de Nanduku vint à mourir. Nanduku voulut organiser la fête des funérailles.

Le léopard s'y opposa. Il était le chef.

— « Non », dit-il, « vous ne ferez rien. Je ne veux pas de fête dans le village. »

Nanduku dut bien se soumettre et faire enterrer sa mère sans cérémonies.

D'autres, après, perdirent leur mère ou leur père et le léopard les empêcha, chaque fois, d'honorer les morts.

A son tour, la mère du léopard mourut. Le léopard prétendit, lui, organiser une grande fête, avant de mettre sa mère dans la terre des aïeux.

Tous les habitants du village se soumièrent, sans protester, sinon dans leur for intérieur, mais l'antilope ne parut pas. Après quatre jours d'attente on n'avait pas encore vu poindre le bout de son museau.

Le cinquième jour, enfin, elle arriva. Elle trouva le léo-

Namvudi, le voyant de loin, se mit à l'invectiver.
— « Que faites-vous donc ? Avez-vous oublié que votre père le léopard vous a envoyé à la rivière pour puiser de l'eau ? »

— « Je le sais bien », répondit Nanduku, « mais approchez un peu et vous allez entendre ce qui m'oblige à danser ! »

Namvudi n'était pas du tout disposé à entendre de chanson.

Ce qu'il désirait, c'était l'eau pour le maître. Mais voici qu'au moment où il se penchait sur l'eau avec la calebasse en main, retentit de nouveau la voix de l'arbre.

— « Oui », reprit Namvudi, « vous avez raison. C'est si beau ce que dit la chanson ! »

Et du coup les voilà maintenant deux à danser !

Voyant que Namvudi, non plus, ne revenait pas, le léopard envoya la phacochère, puis, comme la phacochère ne revenait pas, l'hyène, puis, le fourmilier, la civette et toutes les bêtes, l'une après l'autre, mais toutes, en arrivant à la rivière, après s'être d'abord récriées d'y voir impudemment danser les premières, s'y jetaient, dès qu'elles entendaient la chanson et se mettaient à danser, à leur tour.

A la fin, le chef lui-même arriva. Il était dans une telle colère lorsqu'il vit tous ces misérables en train de danser dans l'eau, qu'il résolut de leur infliger une terrible leçon. Déjà il sortait ses griffes et rugissait. Mais cela ne paraissait pas les émouvoir du tout.

— « Venez, vous-même, puiser de l'eau », disaient-ils, en continuant à danser, « et vous allez entendre ce que vous entendrez. »

Le léopard prend donc la calebasse en mains et se dispose à la plonger dans l'eau.

Or, comme il se penchait en avant, la voix se fit entendre plus pressante et plus séduisante que jamais.

Du coup le léopard déposa la calebasse.

— « Eh bien, chef, » lui dit la civette, « qu'en pensez-vous ? »

Au lieu de leur répondre, sans même prendre le temps de se vêtir de ses attributs royaux, le léopard se jette à l'eau, comme aspiré par un charme et se met à rire et à danser avec tous les autres.

— « Ah ! Ah ! » disait-il, « ah, ah, ah ! » et l'ivresse du vin de palme ne l'avait jamais rendu aussi fou, « C'est magnifique ! Mais comment est-ce possible ? Où est donc mon chanteur royal ? »

La voix s'étant peu à peu faite plus petite, le chef en profita pour appeler l'éléphant et le buffle.

— « Il y a un cadavre à la maison », leur dit-il, « allez donc au village et jetez-le dans la brousse ! »

— « Le jeter... dans la brousse ? » répondit l'éléphant, encore tout essoufflé, « dans la brousse ! »

— « Mais oui », s'impatientait le léopard.

— « Et pourquoi ? »

— « Parce que aujourd'hui j'ai découvert un trésor ! »

**

Donc le léopard envoya l'éléphant et le buffle au village, leur recommandant de jeter au plus vite dans la brousse le cadavre de la reine-mère. Il n'était plus triste à cette heure

et ne voulait pas perdre son temps à s'occuper de funérailles. Au contraire, il était tellement ravi d'entendre cette chanson qui sortait du senga, qu'il les rappela pour leur crier, de loin, de lui rapporter, aussi, son plus beau manteau de velours brodé de galons d'or, pour danser « dans tout l'appareil de sa puissance. »

C'est ainsi que la mère du léopard ne fut pas ensevelie mais jetée aux vautours et aux chacals, telle une pauvre esclave, sans frère ni sœur.

Cependant le léopard dansait toujours.

— « Il faut absolument que nous rapportions cette bûche au village », dit-il. « Allez donc chercher des haches pour qu'on la détache du sol et la ramène. »

Mais ils dansaient tous de si bon cœur qu'il était presque impossible qu'ils ne dansassent pas et... c'est en dansant qu'ils allèrent chercher leur hache.

Le senga fut enfin coupé. Il fallait maintenant le porter au village. Tout apesanti par ses vêtements mouillés, le léopard précédait le cortège, en donnant des ordres : « Faites doucement », disait-il aux uns, « allez en avant », disait-il aux autres, « balayez une belle place devant ma maison, afin que l'arbre y soit placé honorablement. »

Mais le tronc était lourd à porter, il ne chantait plus du tout et quand on le déposa au village devant la maison du chef, il demeura inerte, comme s'il n'avait jamais chanté.

Vous l'avez deviné, l'antilope qui s'y était cachée, lorsque le senga était au bord de l'eau, avait pris la fuite avant qu'on ne le coupe. Voilà pourquoi l'arbre ne chantait plus ! L'antilope, non loin de là, riait de tout son cœur de la bêtise du léopard.

Voyant que la bûche ne chantait plus, le léopard dit à ses sujets : « Nous allons tuer l'antilope qui n'a imaginé cette supercherie que pour m'empêcher de faire à ma mère des funérailles convenables. »

— « Tu as bien empêché tous les autres d'en faire », répliqua l'antilope et elle se réfugia dans son village.

*
**

Décidé à se venger de l'antilope, le léopard se mit, avec quelques-uns de ses sujets, à sa recherche.

— « On va lui apprendre une chanson où c'est elle-même qui dansera », avait dit le léopard.

Arrivé devant la maison de l'insolente musicienne, il tousse, frappe à la porte.

— « Qui va là ? » crie-t-on de l'intérieur.

— « C'est le chef ! »

Aussitôt la porte s'ouvre. C'était la femme de l'antilope.

— « Excusez-moi, seigneur léopard, mais j'étais occupée à laver les légumes du repas. Asseyez-vous, voici la sellette du maître de la maison. »

— « Justement, c'est lui que je désire voir ! » répondit le léopard, « et je n'ai pas le temps de m'asseoir. »

— « Il est ici, derrière la maison, en train de faire donner leurs étoffes aux moutons. »

Le léopard ne comprenait absolument pas ce que cela pouvait vouloir dire.

— « C'est bien simple », lui expliqua, en deux mots, la femme de l'antilope, « il prend son grand couteau, leur ouvre

le ventre et les invite à donner toutes les richesses qu'ils portent dans le corps ».

De plus en plus intrigué, le léopard va derrière la maison et juste au moment où il y arrivait, l'antilope était en train d'entasser à côté d'elle des touques de poudre, des pièces de tissus de toutes sortes.

Un mouton, le ventre ouvert, pendait par les pattes à une branche d'arbre.

— « Allons », lui disait l'antilope, « du courage, encore un effort et tu auras fini. » A côté du mouton mort d'autres moutons vivants semblaient attendre leur tour comme la chose la plus naturelle du monde.

Lorsque l'antilope vit le léopard, elle mit la patte sur le bout du museau et dit : « Chut ! pas de bruit, ça le troublerait ! » Puis elle plongea la patte dans le corps du mouton et en retira encore des colliers de perles, des touques de poudre et des étoffes.

— « Maintenant c'est bien », dit l'antilope dans l'oreille du mouton, « la prochaine fois tâche de me donner plus de fusils. »

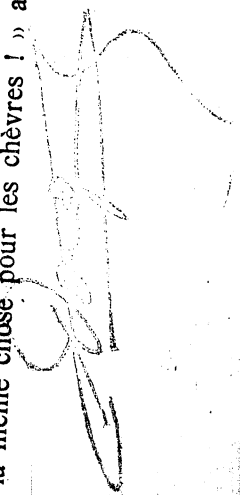
Le léopard était estomaqué.

Comment, lui, le chef, avait toujours ignoré que les moutons pouvaient donner toutes ces choses !

— « Ce n'est pas plus difficile que cela ! » ajouta l'antilope.

L'admiration du léopard lui fit totalement oublier le but de sa visite. Du moins on le pouvait croire; car il n'en souffla mot et se hâta de rentrer dans son village.

— « Et c'est la même chose pour les chèvres ! » avait dit l'antilope.



Aussitôt arrivé, ordre est donné de réunir immédiatement toutes les chèvres et tous les moutons. Tous les couteaux sont réquisitionnés. Le léopard est tellement avide de posséder les monceaux de richesses que ses moutons et ses chèvres vont lui donner qu'il leur fait ouvrir le ventre, à tous, à la fois.

Tandis que les premières bêtes sont pendues par les pattes, il vient leur parler à l'oreille.

— « Allons », leur dit-il, « du courage : un petit effort et... et, donnez-moi surtout de la poudre et des fusils ! »

Tout le monde, à ces mots, se dit que le léopard a perdu la raison, le brouhaha des conversations s'élève peu à peu.

Quand il a le dos tourné, ils éclatent.

— « Est-ce que rien ne sort ? » demande-t-il.

Or au lieu de voir sortir quoi que ce soit de ses moutons, à leur faire ouvrir le ventre, il les perdit tous, sans en excepter un seul. La même chose pour les chèvres. Il ne lui resta qu'à distribuer la viande à ses sujets. Il le fit parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire, mais, furieux d'avoir été joué et ridiculisé par l'antilope, il jura cette fois de se venger d'une façon terrible :

— « C'est à elle qu'on va ouvrir le ventre », dit-il, avec un rire méchant, « et on lui fera donner ce qu'elle a dans le corps. »

**

Lorsque le léopard arrive chez l'antilope, il trouve encore la femme à la maison et l'antilope au dehors.

- « Tu vois, » dit la femme, « j'écrase des arachides. »
 — « Où est ton mari ? »
 — « Mon mari ? Il est ici, derrière la maison, occupé à transformer son manioc en tabac. »

Quand vint le léopard derrière la maison, il trouva l'antilope assise sur une marmite, posée sur le feu.

- « Et alors ? » demanda-t-il.
 — « Alors, il suffit d'attendre que l'eau bouille. Je viens seulement de la mettre au feu, sinon, je pourrais déjà l'offrir du tabac. Mais, si tu veux te rendre compte, respire déjà l'odeur de ma cuisse et tu sentiras que ce n'est déjà plus du manioc, mais du tabac qui est dans la marmite. »

— « En effet », répondit le léopard et il vit dans la marmite... du tabac. A côté du feu, pourtant, il n'y avait que du manioc. « Il est impossible, cette fois-ci, que l'antilope me puisse tromper », se disait-il à lui-même.

Et vite, le voilà rentré chez lui. Il fait cueillir toutes les feuilles du manioc de ses champs, fait chercher toutes les marmites qu'il peut trouver et y met le manioc à bouillir. Voilà l'eau qui bout ! Il n'y a plus qu'à s'asseoir sur les marmites. Mais il s'y brûle horriblement les cuisses, de grosses cloches rouges s'y forment, il perd les poils et il a le fondement semblable à celui des singes. Son prestige, aussi, s'en va.

Lorsqu'il ose encore sortir, ce sont des attroupements dans la rue, des rires étouffés, des allusions sournoises.

Au conseil des Anciens, on insiste pour le faire s'asseoir : les anciens savent pourtant bien que la chose lui est tellement douloureuse qu'il ne pourrait la supporter.

— « Ah, cette antilope ! » dit-il et il rassemble tous les léopards petits et grands, pour aller lui régler son compte.

* * *

Arrivé chez l'antilope, il la trouve sur la place en train de faire danser ses petits.

— « Attrapez-la », crie le léopard, « ne la laissez pas s'enfuir. »

— « Mais », dit l'antilope, « je n'ai nulle envie de m'enfuir... »

Ils la prennent, lui saisissent les pattes et la jettent dans un grand pagne, dont ils serrent fortement les quatre coins.

— « Comme ceci », disent les léopards, « tu ne nous échapperas pas. »

Ils sont décidés à la jeter, ainsi ligotée, dans le fleuve.

Mais le fleuve est loin et pour y arriver, il y a des montées, des ravins, de grands espaces dénudés et secs. Les léopards ahanent et meurent de soif.

Là-bas, il y a un ruisseau clair, on l'entend jouer sur les galets une musique si fraîche et si séduisante que toute la caravane y court pour se laver le visage et se désaltérer.

Nul ne songe évidemment que l'antilope elle aussi pourrait avoir soif !

Puisqu'on va la jeter à l'eau, ce n'est pas la peine.

— « Elle boira tout ce qu'elle voudra ! » dit le léopard. Cependant que tout ce monde était parti laissant là l'antilope, Namvudi vint à passer.

Et voyant le ballot sur la route, il y donne un coup de pied dédaigneux.

— « Aïe ! » dit l'antilope.
 — « Qui est là ? » demanda Namvudi.
 — « C'est moi, l'antilope. »
 — « Pourquoi êtes-vous dans un pagne ? »
 — « Parce qu'ils veulent me faire roi et que je ne veux pas. »

— « Vous, être roi ? mais vous êtes bien trop jeune ! »
 — « C'est ce que je leur ai dit, mais ils sont tellement stupides ! Être roi, c'est à vous que cela revient ! »
 — « Je le veux bien. »

— « Faites-moi donc la grâce de délier ce pagne et prenez-y ma place. Dès qu'ils sauront que vous consentez enfin, à être roi, ils seront contents. »

Namvudi, trop heureux de devenir roi, délie aussitôt le pagne et se glisse dedans, afin que l'antilope puisse l'y enfermer.

Il n'y était pas de longtemps et l'antilope avait à peine dépassé le premier tournant du chemin que ceux qui étaient allés boire revenaient à leur ballot.

— « Je veux bien être roi ! » leur criait Namvudi, de l'intérieur.

— « Être roi ? » disait le léopard, scandalisé de rencontrer un si singulier rival, « être roi ? Mais tu deviens folle, sans doute ?... »

— « Vous vous trompez. Je ne suis pas l'antilope. Elle était bien trop jeune pour être roi. C'est moi, Namvudi. Dès que vous saurez que je consens, vous vous réjouirez ! »

— « C'est encore un de ses mauvais tours ! » pensa le léopard « elle se sera changée en Namvudi pour pouvoir sortir du pagne ! »

— « Mais non, mais non », criait Namvudi, « je ne suis pas l'antilope. Otez-moi du pagne, que je vous explique... »

— « C'est la peur de la mort qui te rend folle ! » disaient les porteurs et pour la calmer, ils lui donnaient des coups de bâton.

— « Si tu remues encore, tu en recevras davantage : crois-tu que ce soit facile de te porter ainsi, par cette chaleur ! »

On arriva, enfin, au bord du fleuve.

Alors le léopard dit à Namvudi : « Vous vous rappelez, sans doute, la chanson que vous chantiez, dans le tronc d'arbre, au bord de l'eau ? Vous vous rappelez que vous m'avez fait croire que les moutons mettaient au monde des fusils et des pagnes ? Vous m'avez fait cuire mes cuisses sur le feu pour changer le manioc en tabac. Pour toutes ces choses, vous allez mourir ! »

— « Ah ! » gémissait Namvudi, « vous allez commettre une erreur et une grave injustice. Je vous répète que je ne suis pas l'antilope. »

— « menteur ! » répondaient les léopards, « nous savons tes ruses. Tu t'es transformée en Namvudi pour échapper à la mort, mais, cette fois-ci, non..., nous ne serons plus tes dupes. »

Namvudi eut beau se démener dans le sac et protester. Rien n'y fit.

— « Elle en a trop fait » dit le léopard et on le lança dans les flots.

Le ballot fit un grand « plouch » il y eut des ronds et quelques bulles et puis..., plus rien.

Quand l'antilope eut appris que l'on avait jeté le pauvre

Namvudi dans le fleuve, elle sortit sur sa barzah tout ce qu'elle possédait, les sacs d'argent (et elle y ajouta des sacs de pierres), des ballots de tissus, des monceaux de colliers de perles, (et en dessous, c'était des noix de palmes) des fusils, des barils de poudre... des bracelets de cuivre et des couteaux, tout ce qu'elle put emprunter à ses amis et à ses voisins.

Puis en signe de joie, elle tira des coups de fusils et battit du tam-tam.

Quand le léopard entendit les coups de fusil, il envoya ses enfants pour s'informer chez qui l'on tirait et pourquoi.

Tous les petits léopards aboutirent au même endroit.

C'était encore l'antilope qui fêtait un événement heureux !

— « Ah ! que c'est dommage ! », disait la pauvre antilope, « que c'est dommage ! »

— « Eh quoi donc ? »

— « Que vous ne m'avez pas jetée dans le fleuve, un peu plus en aval, c'était là qu'il y en avait ! Des sacs d'argent, à ne pouvoir finir de les emporter et des fusils, des tissus, des bouteilles de genièvre, des couteaux, des bracelets pour les pieds, pour les mains, des clochettes, des colliers de perles, bleues, blanches, à couvrir toutes les femmes et tous les enfants du pays et des pays environnants.

Malheureusement, vous m'avez jetée trop en amont et je n'ai pu en rapporter que ces quelques misérables bagatelles ! »

Le léopard n'eut pas plus tôt appris cette extraordinaire fortune qu'il décida qu'on le jetterait dans le fleuve, plus en

aval, puisque c'était là que s'entassaient les fusils, le genièvre, la poudre et les sacs d'argent.

On fit un pagne plus grand et plus riche que le vieux pagne où l'on avait mis l'antilope.

— « Oh, ce n'est pas nécessaire de le faire si beau ! » disait-elle naïvement « ils sont si commodes au fond, les esprits de l'eau... ! »

Le pagne terminé, on y enferme le léopard, on noue les quatre coins et en route pour le fleuve !

L'antilope avait été priée de venir, elle-même, « sur place » pour le cas où il y aurait quelques précisions à donner sur l'endroit.

— « Sommes-nous arrivés où vous m'avez jetée », demanda-t-elle lorsque les porteurs déposèrent leur royal fardeau.

— « C'est ici exactement », dirent-ils.

— « Dans ce cas, il faut descendre un peu plus bas, là où le fleuve est plus profond et plus rapide... ! »

On longea la rive jusqu'à l'endroit propice. Le léopard dans le pagne, s'impatientait déjà.

— « Eh bien, pour quand est-ce donc ? » demandait-il.

— « Ecoutez, léopard », dit alors l'antilope. « Je ne sais vraiment si vous méritez le plaisir que nous allons vous faire.

En réalité, lorsque vous m'avez jetée dans le fleuve, votre intention n'était-elle pas de me noyer, tout simplement ? »

— « Mais non, mais non, gentille antilope, nous pen-

sions à peine à vous donner un bain... N'avez-vous pas toujours été l'amie du léopard ? »

— « Pour ce qui me regarde, j'ai toujours eu pour vous la même sollicitude... »

— « Alors ne me faites pas languir ainsi. »

— « Puisqu'il le veut » et l'antilope donna le signal « qu'il soit riche ! »

Le ballot fit un grand « ploutch », il y eut des ronds et puis... quelques bulles et l'on n'entendit plus rien.

Quelques jours après, comme le léopard ne revenait pas avec les sacs d'argent et les fusils, la poudre, les couteaux et les étoffes qu'il aurait déjà dû avoir rapportés, ses sujets commencèrent à murmurer.

— « L'argent », dit l'antilope, « c'est qu'il veut tout garder pour lui ! »

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	5
Le lapin semeur d'argent.....	7
Le rat, le crapaud et le serval.....	21
Comment le rat musqué épousa Wadikumi.....	26
Le chien et l'oiseau à miel.....	34
Trois hommes habiles que la vanité perdit.....	39
Soyez généreux.....	44
Comment la perdrix eut ses perdreaux sur un palmier.....	53
Les jarres de Mutshipule.....	59
La jeune fille orgueilleuse.....	68
Les fils de l'œuf.....	74
La drôle de petite bague de fer.....	83
La fille de Lurinda et le serpent.....	96
Celui que tout le monde redoute.....	107
L'aveugle et le nain.....	117
Jalousie, inspiratrice de crimes.....	125
Le kabuluku et le chacal.....	136
Le jugement de la gazelle.....	139
Le secret du Malafoutier.....	145
Le léopard se marie.....	150
Le mari et ses deux femmes.....	156
Le sac à os et le sac à viande.....	161
Ingratitudo, sœur de sottise.....	168
La mère de la forêt.....	172
Dors d'un œil, mais veille de l'autre.....	181
Ne dites pas de mal, même d'une pierre.....	188
La cupidité du léopard.....	194
Table des matières.....	209